UMÉRO 18

AOUT 1948

Illinois U Library

France ILLUSTRATION

LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

DE HUYSMANS ET DE M. FOLANTIN
Chronique de MARTIAL-PIÉCHAUD

MONSIEUR SOMMEIL
Nouvelle inédite de Claude AVELINE

LE RENDEZ-VOUS
Comédie en quatre actes de Jehan BOUVELET

Fondateur :
Georges OUDARD

Directeur :
G. CAHEN-SALVADOR

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec
" FRANCE-ILLUSTRATION "
13, rue Saint-Georges
PARIS - IX^e

QUATRE-VINGTS POUR CENT DE NOS ABONNÉS

ont, jusqu'à présent, répondu aux questions que nous leur posions dans notre précédent numéro.

Plusieurs dizaines de milliers de lettres nous sont ainsi parvenues en moins de trois semaines...

★

A UNE MAJORITÉ ÉCRASANTE

nos abonnés se déclarent

NON SEULEMENT

favorables à la publication deux fois par mois de

France-Illustration littéraire et théâtrale

(le prix de l'abonnement étant ajusté en conséquence)

MAIS ENCORE

souhaitent le retour à la cadence de parution d'avant la guerre...

★

Les circonstances économiques et, en particulier, la réglementation actuellement en vigueur sur les papiers de presse ne permettent malheureusement pas à

France-Illustration littéraire et théâtrale

de reparaître chaque semaine.

★

MAIS A PARTIR DU 1ER OCTOBRE

France-Illustration littéraire et théâtrale

PARAITRA LE 1ER ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

★

Il nous est malheureusement impossible de répondre individuellement à chacun de nos fidèles correspondants. Nous nous en excusons auprès d'eux. Nous pensons que la confiance qu'ils ont bien voulu nous témoigner ne sera pas déçue et qu'ils retrouveront, dans nos prochains numéros, tout ou partie des améliorations qu'ils nous ont suggérées.

LE 15 SEPTEMBRE
PARAITRA
LE NUMÉRO **19**

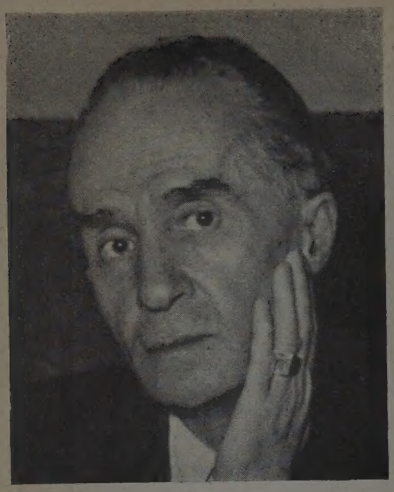
AU SOMMAIRE :

MISSION DU ROMANCIER
Chronique de Charles PLISNIER

LA MALÉDICTION DE L'OR
Nouvelle inédite d'André MAUROIS
de l'Académie Française

NOUS IRONS A VALPARAISO
Pièce en quatre actes de Marcel ACHARD

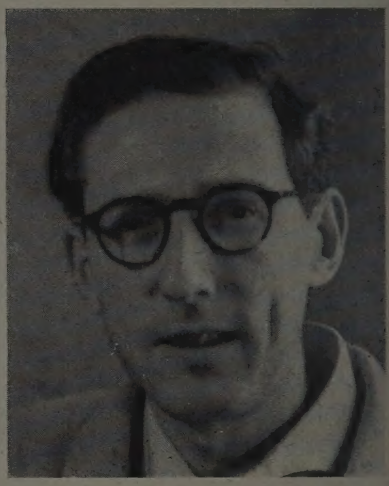
FRANCE-ILLUSTRATION LITTERAIRE ET THÉATRALE *ne publie que des œuvres inédites dues aux meilleurs écrivains contemporains et dont l'ensemble offrira un panorama aussi complet que possible de la littérature et du théâtre. Nous sommes donc dans l'obligation de prévenir nos lecteurs que certains textes ne sont peut-être pas à mettre entre toutes les mains.*



MARTIAL-PIÉCHAUD

Aux lendemains de la guerre de 1914, Martial-Piéchaud, qui avait fait tout jeune un début fort remarqué dans les lettres grâce à son roman *le Retour dans la nuit*, faisait représenter à l'Odéon sa première pièce : *Mademoiselle Pascal*. Martial-Piéchaud devait dès lors mener de front une double carrière de romancier et d'auteur dramatique. Comme romancier il publia depuis : *la Dernière Auberge* (Grasset, édit.), *Vallée heureuse*, *Renaître*, *la Romance à l'étoile*, *Charline*... (ces derniers livres chez Plon, édit.). Ses pièces furent jouées avec succès au théâtre Antoine *(le Sommeil des amants)*, à l'Odéon, *(le Favori)*, à la Comédie-Française, *(le Quatrième)*... Naguère critique dramatique à *la Revue hebdomadaire*, chroniqueur et auteur de « nouvelles », collaborant à la plupart des grands journaux ou revues, Martial-Piéchaud est en même temps un conférencier littéraire fort applaudi à l'étranger comme dans les principales villes de France.

CLAUDE AVELINE

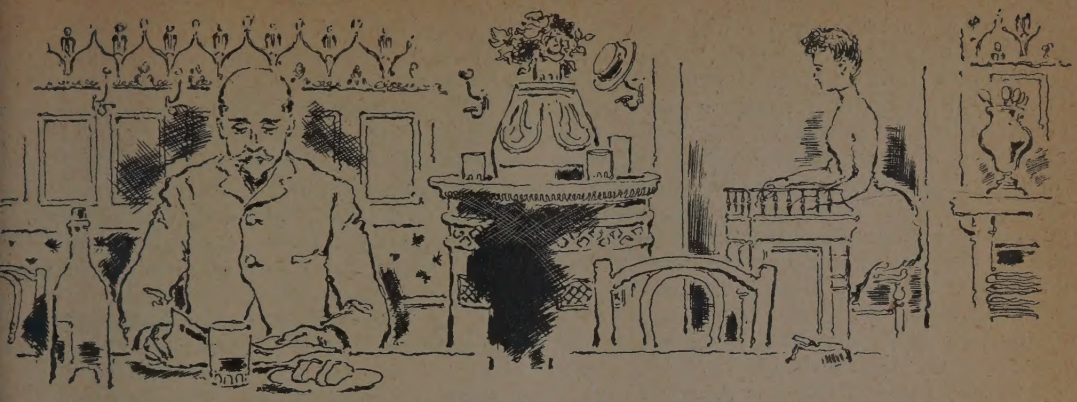


L'éditeur d'art Claude Aveline — qui s'était lancé dans cette profession grâce à l'appui d'Anatole France, d'André Gide et de Bourdelle — allait atteindre la trentaine lorsqu'il décida, vers 1930, de se consacrer à son travail personnel. Bientôt des livres comme *Madame Maillart* (1930), *le Prisonnier* (1936), *la Double Mort de Frédéric Belot*, *la Promenade égyptienne* (1934) établirent sa solide réputation de romancier et d'essayiste. La guerre venue, Claude Aveline est l'un des premiers, après juillet 1940, à entreprendre une action clandestine contre l'occupant. Il rédige avec des amis le bulletin *Résistance* et est impliqué dans l'affaire dite « du musée de l'Homme ». Claude Aveline participe ensuite à la création du Comité national des Écrivains et à la fondation des *Cahiers de la Libération*. Il donne alors aux Éditions de Minuit, sous le pseudonyme de Minervois, un récit : *le Temps mort*. Président de la Société Anatole-France, Claude Aveline prépare le recueil complet des discours et articles de son vieux maître.

JEHAN BOUVELET

C'est en 1909 que le Théâtre des Arts — aujourd'hui théâtre Hébertot — représentait *Aimée*. La critique ayant chaleureusement accueilli ses débuts, Jehan Bouvelet termina au plus vite ses études pour se consacrer au théâtre. En collaboration avec son frère, il écrivit alors deux pièces en vers, la première, *le Poupard*, jouée par de Max à l'Œuvre de Lugné-Poe en 1910, la deuxième, *le Philanthrope*, accueillie par le même Lugné-Poe et jouée l'année suivante. Après la guerre, ses nouvelles pièces écrites en collaboration avec Edgar Bradly : *Barbe-blonde*, *Ma chère amie*, *Au clair de la lune*... furent successivement montées au Gymnase (par Henri Bernstein), aux Mathurins (par Jacques Hébertot), au Studio (par Camille Corney). *Le Rendez-vous* avait été retenu par Benoit Deutsch pour le théâtre Saint-Georges en 1939. Mais la guerre vint interrompre ces projets. Et c'est huit années seulement après avoir été reçue que cette comédie, avec le succès que l'on sait, vit le jour aux Nouveautés en octobre 1947.

Illinois U Library



HUYSMANS ET M. FOLANTIN

par MARTIAL-PIÉCHAUD

En visitant l'Exposition Huysmans organisée le printemps dernier, à la Bibliothèque Nationale, pour le centenaire de la naissance de l'écrivain, la misère des temps m'incita à songer beaucoup moins à Durtal qu'à M. Folantin.

On sait que sous ces deux noms Huysmans a tracé son propre portrait, en une sorte de diptyque, le premier volet représentant l'auteur d'« A vau-l'eau » hérissé de rage sous les piqûres de la vie quotidienne, le second montrant au contraire l'auteur de « la Cathédrale » pénétré d'une joie ineffable à la vue d'un paradis où l'on sera nourri par Dieu et servi par les anges.

Avant d'être repris dans les filets divins, avant de devenir Durtal, M. Folantin avait été, en effet, longtemps traqué par le ciel de restaurant en restaurant, visé par le ciel à l'estomac, si l'on peut dire. Impénitent et bougon célibataire, il avait considéré comme une des grandes épreuves terrestres l' « impossibilité » de trouver un lieu à peu près sûr où ne point mastiquer des « carnes » trop filandreuses et ne point boire des « bibines » trop nocives. De cette « impossibilité » il avait presque fait un argument contre la Providence, tandis que celle-ci en composait une des souffrances propres à faire un jour se réfugier dans son sein le quinteux affamé.

Oui, il faut bien considérer ces choses sur le plan mystique. Elles seraient incompréhensibles autrement. Huysmans n'était point, je

crois, ce que l'on appelle un gastronome, comme le fut Zola, par exemple ; ni un fin bec comme se flattait de l'être Goncourt. Simplement, c'est sur le dos des traiteurs qu'il faisait en grande partie passer l'ire de son âme en quête d'un aliment spirituel. Ces « tables d'hôtes », ces « pensions », ces « bouillons », ces « crémeries » féconds en écœurements, en révoltes pour M. Folantin et dont les menus, les prix ne changèrent guère pendant un demi-siècle jusqu'à 1914, la jeunesse des hommes de ma génération les a connus. J'ai le souvenir qu'ils étaient loin de mériter les hauts cris de Huysmans, qu'ils étaient plutôt fort avenants ; et la tristesse de songer qu'ils paraîtraient aujourd'hui dignes de Lucullus et de Sardanapale à tant de jeunes gens, étudiants, artistes, fonctionnaires, trop souvent réduits au brouet.

En tête de ces endroits où, dans les dernières années antédiluviennes, se sustentèrent nos vingt ans, il en est trois dont je veux, en particulier, chanter les louanges.

Celui que d'abord je fréquentai fut un « Bouillon Chartier » de la rue Racine. Par esprit de charité envers ceux qui n'ont plus les moyens pécuniaires de se nourrir ainsi qu'il conviendrait, je n'ose dire le montant de l'obole que je donnais là pour un festin de hors-d'œuvre, de faux filet pommes frites, de fromage, de dessert, de vin, de café, de pain « à discrétion », le tout parfois rehaussé d'une conversation avec Emile Faguet. Le fameux critique qui, jusqu'alors, m'avait paru une entité scolaire, voici que non seulement il mangeait et buvait comme un simple nourrisson de la Sorbonne, mais que, de temps en temps, « sub rosa », il était mon vis-à-vis. Le « cronstadt » sur l'oreille, l'œil vif et d'un bleu de fleur de saponaire, la moustache en stalactites, les mains très fines et peu soignées, il avait coutume, en arrivant, d'éteindre contre un talon son cigare à deux sous, puis de le clore dans une ancienne petite boîte de pilules, pour le rallumer au dessert. Il n'était prodigue que de ses paroles. Sachant que de quiconque en ce monde on finit toujours par tirer quelque chose d'assez intéressant, il ne manquait pas de s'adresser au premier venu, de sa voix haut perchée.

Mais la jeunesse est d'humeur changeante. Un jour, je laissai le maître disert devant la nappe sablée par les cendres de son mégot et je décidai d'aller apaiser mes fringales de midi rue Monsieur-le-Prince, chez « Polydor ».

Je vous l'atteste, monsieur Folantin, dans ce très vieux restaurant du Quartier on mangeait également à souhait. Surtout des camarades m'avaient informé que l'on y voyait Jérôme et Jean Tharaud et leur ami François Porché. Les premiers étaient alors, à mes yeux, dans tout l'éblouissement de leur « prix Goncourt » ; le second venait de publier au « Mercure de France » un recueil de poèmes que j'aimais, que j'aime encore : « A chaque jour ».

Je ne manquai pas d'approcher autant que possible mon assiette des assiettes de ces illustres, non plus que de tendre une oreille indiscrète à leurs propos. Ainsi, j'entendis, un matin, les jeunes romanciers confier au jeune poète le mal qu'ils se donnaient pour développer une de leurs nouvelles déjà parue aux « Cahiers » de Péguy en un roman, « la Maîtresse servante ». Mes dix-neuf ans étaient alors enclins à croire que le travail littéraire est une joie facile. Avec un excellent déjeuner, Polydor me procurait l'occasion de recevoir un salutaire enseignement pour l'avenir ; et ce fut tout rêveur que, ce jour-là, j'allai faire ma confession à la caisse.

Car ces temps étaient pleins de bonhomie, et l'usage voulait que les clients de la chère et peu coûteuse crémerie de la rue Monsieur-le-Prince confessassent simplement, en se retirant, à l'hôtesse installée près de la porte dans sa petite tribune de faux acajou ce qu'ils avaient pris pour leur repas, sur la foi de quoi elle voulait bien accepter leur argent.

Mais, mon Dieu, que les façons étaient encore plus sympathiques rue Serpente, à la célèbre pension Laveur, où je transportai définitivement mon appétit et à laquelle je restai fidèle durant des années !

Là, on ne payait pas du tout, si cela vous était plus commode. On s'engageait seulement à régler la note en souffrance le jour qu'une situation bien fondée de médecin, de magistrat, de fonctionnaire, une réussite dans les arts, l'héritage de quelque vieil oncle vous le permettrait sans douleur. Comme de bonhomie, ces temps étaient pleins d'honnêteté. Je crois savoir que l'amicale confiance de M. et de M^me^ Baptiste Castellan fut peu lésée au cours de leur débonnaire carrière d'amphitryons. D'ailleurs, telle était la tradition de leur établissement hérité d'une tante, la « Tante Rose », ainsi familièrement appelée par Courbet, Gambetta, Alphonse Daudet, qui avaient été ses clients assidus en leur jeunesse. Des

trois, le seul dont l' « ardoise » n'avait pas été complètement effacée était, je pense, Courbet. Un noir et vigoureux paysage, pendu à l'un des murs de la salle à manger, probablement donné jadis en gage à Tante Rose, paraissait l'attester.

Depuis peu, la pension Laveur est devenue un « Foyer » d'étudiants marocains en séjour à Paris. Sans doute ne reverrai-je jamais plus ces salles, sonores encore, dans ma mémoire, des bruyants paradoxes de Jean de Pierrefeu, des radieuses plaisanteries de Jean Giraudoux, des propos qu'échangeait le cher Alain-Fournier, au beau sourire d'enfant, avec le griffu Jean-Paul Toulet, aux politesses chinoises. Et jamais, en tout cas, jusque dans l'éternité, je ne pardonnerai au sombre et grincheux auteur d' « A vau-l'eau » (qui, au reste, appelait le soleil « l'astre ignoble » !) d'avoir fait une description sarcastique de ce lieu où je vis de si belles flambées d'intelligence et d'amour pour tout ce qui confère grâce et noblesse à la vie.

PARFOIS, à l'heure du dîner, les uns ou les autres d'entre nous, en goût de varier leur menu ou simplement de bouger, passaient les ponts, comme on disait. Sur la rive droite, je vous l'atteste encore, monsieur Folantin, cent restaurants, très confortables et très loyaux, s'offraient à notre gourmandise ou à notre vulgaire faim.

Naturellement, je ne vous parle pas de telles auberges luxueuses et fameuses, je ne vous parle pas de ce Café Anglais, pinacle de la gastronomie, où tout de même il fallait débourser 15 francs pour un repas à faire frémir d'aise les dieux. Les riches de ce monde sont généralement appauvris en jeunesse, et votre âge n'était guère supérieur à celui que nous avions.

Je vous parle de ces modestes « gargotes » et « 'chands d'vin » où, à l'ombre d'un « zinc » présidé par un patron hilare aux manches de chemise roulées à la saignée, embaumaient l'entrecôte-bordelaise à 1 franc et la douzaine d'escargots de Bourgogne à 15 sous.

Je vous parle même de ces établissements si aimés alors des bourgeois bien mangeants et des paisibles solitaires, de ces « Bouillons Duval » qui, de la maison mère sise rue de Montesquieu, rayonnaient dans tout Paris, un peu à la manière d'un ordre monastique, voilés contre la rue d'un réglementaire brise-bise en macramé et desservis par de diligentes femmes en cornette. Les trouviez-vous trop austères et, partant, peu apéritifs ? Alors comment ne songiez-vous pas au moins, pour vous « remonter le bourrichon », selon une de vos expressions favorites, que nous les devions à de romanesques circonstances ? N'aviez-vous jamais, vieux Parisien, aperçu, comme j'eus le temps de l'apercevoir, ce M. Duval, haut cravaté à la doctrinaire, coiffé d'un curieux chapeau tenant du « cronstadt » de Faguet et du « bord-plat » de Willy ? Ignoriez-vous qu'après s'être, à vingt ans, dernier des cocodès, ruiné et même « tué » pour la célèbre Cora Pearl, il avait fait à plein rechanter sa marmite en créant ses honnêtes « bouillons » ? Voilà pourtant, je le gage, qui eût redoué d'appétit et de gaîté votre ami Des Esseintes.

DURTAL, qui êtes sûrement en Ciel, je songe à la légende de l'homme ayant perdu son ombre. La vôtre est ce M. Folantin qui, aujourd'hui plus que jamais, me paraît coupable d'avoir à un tel point sous-estimé une provende dont le demi-quart atténuerait présentement tant de privations. Il a beaucoup péché contre la pauvreté, il en a méconnu la plus directe souffrance. Derrière vous, il est resté au purgatoire, où, maintenant, c'est à craindre, il subit une aggravation de sa peine. Durtal, priez là-haut, beaucoup, pour M. Folantin !

MONSIEUR SOMMEIL

Nouvelle inédite de CLAUDE AVELINE

Au Docteur Jacques HERTZ

C'ÉTAIT un lundi soir, il devait être à peu près 11 heures, j'allais me mettre au lit après avoir achevé mes huit pages quotidiennes, rangé mes notes, replacé mes bouquins sur leur rayon, passé mon petit chiffon de laine sur le bureau, quand la sonnerie du téléphone, avant même que j'eusse besoin de décrocher, m'avertit que la clinique m'appelait. Car qui d'autre ?... Et, en effet :

« Bonsoir, monsieur, me dit la voix de l'infirmière-chef, M^me^ Margueritte, il y aura une urgence dans une demi-heure. »

On ne me demandait jamais si la chose me convenait ou non, Dumaine m'a toujours considéré dans le travail comme « le type sur lequel il pouvait compter ». Après tout, cette réputation en valait une autre, malgré les petites réserves qu'elle entraînait : le vieux garçon, le maniaque — passons là-dessus.

L'homme avait été renversé, place Denfert-Rochereau, par une voiture allemande, ces messieurs roulaient comme des fous. Deux agents l'avaient ramassé et transporté chez nous, à deux pas : le mener à un hôpital leur avait paru toute une affaire, on n'obtenait pas aisément d'ambulance en ces temps compliqués. Dumaine était là, il avait examiné le bonhomme et, tandis que nous nous préparions, il me fit part du diagnostic : fractures ouvertes des membres et du bassin, contusions internes. Je résume, la médecine n'a rien à voir ici.

Le patient se trouvait déjà sur la table, un peu abruti par deux piqûres, mais le regard quand même attentif et anxieux. Il avait une belle tête jeune, il aurait pu être mon fils. A la question rituelle de M^me^ Margueritte :

« Qui voulez-vous que nous avertissions de votre accident ?», il avait répondu : « Personne ! Je n'ai personne. »

Dumaine lui adressa les paroles d'usage, avec sa grosse voix cordiale qui faisait toujours sourire les malades. Il me présenta naturellement comme d'habitude : « Vous avez devant vous l'incarnation la plus récente du dieu Morphée, M. Sommeil ! Joli nom, n'est-ce pas ? C'est à moi qu'il le doit. Et c'est M. Sommeil qui va vous plonger maintenant dans les félicités du rêve ! » Pommier garda son air anxieux, il me sembla même qu'il me considérait avec angoisse. J'ai oublié de dire que le blessé s'appelait Pommier, Marcel Pommier — d'après la carte d'identité que les agents étaient allés chercher dans son portefeuille. Il était domicilié quelque part en Lorraine, où l'on s'était beaucoup battu, avait déclaré l'un des agents, et il ne devait pas rester grand'chose de ce patelin. Je ne connaissais rien alors aux faux papiers, je dirai même, pour être tout à fait franc, que je ne connaissais rien à rien. Je ne me suis jamais intéressé aux choses du monde, il y a des spécialistes pour conduire — et gâcher les rapports entre les peuples, la politique, la guerre, etc. La présence des Allemands, qui m'était parfaitement odieuse parce que je n'aime ni la science ni la sauvagerie germaniques, surtout depuis Hitler, qui n'a jamais été qu'un primate épileptique, telle est mon opinion, la présence des Allemands m'avait plus que jamais plongé non pas dans les félicités du rêve, mais dans les délices de l'étude. Il y a je n'ose dire combien d'années, j'ai entrepris un travail sur l'anesthésie, dont je crois pouvoir penser quelque bien. Depuis juillet 1940, j'écrivais chaque jour huit pages au lieu de quatre. Avouez que, dans ces conditions, il m'était difficile d'être absolument insatisfait de l'existence. Et j'avouerai à mon tour que je n'avais pas non plus à être très fier d'un tel état d'esprit.

Donc, je m'apprêtais à endormir Pommier, après lui avoir tapoté l'épaule en murmurant quelque chose comme :

— Tout va se passer très bien, vous savez...

Je me demande aujourd'hui ce qu'il aura pu trouver dans cette phrase, ou dans le ton. Il répondit avec une sorte de passion :

— J'en suis sûr, docteur. Merci, docteur.

Il ferma les yeux, les rouvrit, mais, comme je m'apprêtais à placer le masque, il prit un air complètement affolé, et tenta de soulever la tête. Je lui demandai :

— Vous avez quelque chose à me dire ?

Il jeta un coup d'œil vers Dumaine, vers les infirmières, laissa retomber la tête et murmura :

— Non, rien.

L'intervention dura plus d'une heure. Pommier fut agité. Il avait un pouls assez inquiétant et j'enlevai le masque autant que je pus. Il gémissait, parlait beaucoup, de façon généralement incohérente. Jusqu'au moment où ses lèvres dessinèrent en silence toute une phrase. Il la répéta plusieurs fois, et je parvins à comprendre :

« Le 12, 15 heures au café Saint-Germain. Le 12, 15 heures, au café Saint-Germain. »

Ce n'était pas le premier rendez-vous que j'entendais dans ces conditions. J'ai un chapitre à ce sujet au début de mon second volume. Les malades se sont presque toujours montrés fort complaisants quand, au nom de la science, je me suis permis de leur poser des questions, pendant leur séjour à la clinique. Je parle de formules un peu originales et rares, qui pouvaient peut-être éclairer sur quelque point les effets secondaires des différents anesthésiques, surtout de ceux que j'ai eu l'avantage de composer moi-même. Mais le rendez-vous de Pommier s'inscrivait parmi les manifestations les plus banales, les plus insignifiantes. Je l'avais oublié en rentrant chez moi.

Le lendemain mardi, Mme Margueritte m'apprit que notre accidenté avait passé une très mauvaise nuit. Dumaine s'en montra soucieux, je l'accompagnai quand il alla le voir. Le malheureux ruisselait de fièvre, étouffait, délirait. L'infirmière de l'étage nous signala qu'à plusieurs reprises Pommier avait chuchoté, comme un homme qui donne des ordres :

« Attention, on marche dans la cour. »

Et aussi :

« Il ne faut pas y aller, c'est un piège ! »

Dumaine dit en sortant :

— Si la fièvre n'est pas tombée demain, ce garçon est foutu.

Il était plus que « foutu » le lendemain matin : il était mort.

— On ne m'ôtera pas de l'idée, me dit Dumaine, que ce type appartenait à la Résistance, un de ces rêveurs qui croient au miracle ! Hein, Sommeil ? Ils se démènent tant qu'ils peuvent, ils conspirent... Là-dessus, une voiture les met en morceaux, et voilà toutes leurs petites affaires bouzillées...

Dumaine me regarda de biais (je m'en souviens très bien).

— Il ne t'a rien dit, par hasard ?

Je répondis sincèrement que non. D'ailleurs, Dumaine n'avait pas une réputation trop solide en ce qui concernait nos désastres. On racontait volontiers à la clinique, et j'avais pu le constater moi-même, qu'il se flattait d'être « réaliste », qu'il parlait sans dégoût des Allemands. Pommier m'eût fait une confidence, je l'eusse gardée pour moi. Et, en me disant cela, je découvris tout à coup qu'il m'en avait peut-être fait une sans le vouloir :

« Le 12, 15 heures, au café Saint-Germain. »

Je commençai par me défendre contre une telle hypothèse, j'ai toujours détesté les complications. Un rendez-vous comme celui-là pouvait simplement concerner un souvenir que Pommier avait revécu dans le sommeil. Ou une divagation sans aucun rapport avec le réel. Ou, si c'était un vrai rendez-vous, cela pouvait être avec une femme, ou un parent, ou un client, ou un ami. Je reconnus que, dans ce cas, il serait vraiment convenable d'y aller moi-même et d'informer la ou les personnes qui attendraient Pommier ; le 12 tombait un dimanche, le dimanche suivant. Tout cela ne me permettait pas de mêler la Résistance à cette malheureuse affaire !

Mais il faut croire que ma raison, ma bonne chère raison qui m'avait conduit sans le moindre heurt à la cinquantaine, avait décidé soudain de me fausser compagnie. J'en fus frappé au dernier point. Impossible de travailler à mon ouvrage ce mercredi soir, ni le jeudi, ni le vendredi... Dans la journée, je faisais mon métier en pensant à toute autre chose, qui ne variait pas : la mystérieuse Résistance et « le 12, 15 heures, au café Saint-Germain ». Comme, malgré la raison et la science, je ne manque pas d'imagination, je voyais se dérouler des scènes dramatiques, pareilles à certaines peintures auxquelles j'ai toujours été sensible. Des hommes en capes sombres se glissaient le long des murs, une épée à la main, des Allemands cernaient un café, avec leurs casques (à pointe) — oui ! alors que j'en rencontrais tous les jours avec leurs calots ou leurs casquettes plates ! Je ressuscitais Pommier pour le voir tomber à nouveau, percé de balles. « Le 12, 15 heures : pourquoi pas 3 heures du matin ? » Une conspiration dans la nuit, après le couvre-feu, sous la lune et les nuages ? Je me surpris à consulter le calendrier des postes qui pend dans mon bureau pour savoir s'il y aurait de la lune le dimanche. Justement non, et cette précision irréfutable me rendit enfin l'esprit. Elle ne ramena pas le calme. Je demeurai persuadé que la Résistance n'était point étrangère à Marcel Pommier, qui avait chuchoté dans son délire :

« Il ne faut pas y aller, c'est un piège ! »

Je me disais :

« Adrien, en quoi tout cela te regarde-t-il ? Tu es médecin, tu sers ton pays selon ta manière, qui est d'aider à sauver la vie de quelques-uns de tes compatriotes. Tu n'as pas le droit d'exposer imprudemment la tienne. Tu as entrepris une œuvre qui, dans sa spécialité, peut faire honneur à la France si tu la mènes à bien. La guerre, l'occupation, la crise affreuse que traverse le monde, tout cela est heureusement provisoire ! Les savants ne connaissent que le durable, le définitif. Laisse aux jeunes gens comme le pauvre Pommier les risques et la gloire de combattre l'ennemi quand ils en ont le moyen. Chacun son métier. »

On voit que j'avais recouvré la raison. Et je me raisonnais sans cesse, jour et nuit. M. Sommeil endurait des insomnies qu'il n'avait jamais connues, j'ai toujours dormi comme un enfant. Je me répétais :

« Il ne faut pas y aller, c'est un piège. »

Je n'avais naturellement aucun motif qui me donnât à soupçonner le moindre lien entre cette phrase et celle du rendez-vous. Mais bien fort eût été celui qui se fût permis de certifier le contraire ! Pommier avait peut-être rêvé d'avertir des amis : « Surtout, n'allez pas le 12, à 15 heures au café Saint-Germain ! »

Où les trouver, les malheureux ? A Paris, en province, de l'autre côté de la ligne de démarca-

tion ? Il se pouvait qu'il y eût, dans la Résistance, des gens capables de dépister les amis de Pommier d'après des signes secrets, de mystérieuses remarques ; je me rappelais qu'il avait fermé, puis rouvert les yeux après m'avoir dit : « Merci, docteur. »

Si j'avais été de son bord, peut-être aurais-je compris comment il eût fallu procéder. On conviendra que, pour mon ignorance, un clignement d'œil, même aussi lent que celui-là, manquait de précision. Le samedi soir, après avoir mal profité du petit repas froid que prépare chaque matin ma femme de ménage, je décidai que, vraiment, il était temps de conclure. Je me certifiai une dernière fois que je n'avais rien d'un conspirateur ; que je devais immédiatement rayer de ma mémoire Pommier et son éventuel rendez-vous ; que j'allais me remettre au travail. Je le repris aussitôt et, ce soir-là, j'écrivis non pas huit pages, mais dix.

Le lendemain dimanche, dès 9 heures, j'étais boulevard Saint-Germain. Je donne ma parole à qui veut la prendre que j'en fus stupéfié. J'habite depuis vingt-cinq ans rue Brézin, près de l'avenue d'Orléans, à dix minutes, même pas, de la clinique. Ma promenade dominicale me conduit d'ordinaire vers le parc Montsouris, car, tout vieux citadin que je suis, j'aime la nature, les pelouses, les arbres qui me désintoxiquent un peu, à tous les points de vue, de mes chers anesthésiques. Ce dimanche-là, ce dimanche 12 — sans la moindre arrière-pensée, je le jure ! — je résolus de varier pour une fois mes plaisirs et de descendre le magnifique boulevard Raspail, qui vaut bien un parc. Le rendez-vous se réveilla seulement dans mon crâne, mais avec quel sursaut ! comme j'atteignais la rue de Grenelle. Ce qui m'ahurit encore davantage, c'est que, débouchant sur le boulevard Saint-Germain, je n'eus même pas à m'y engager : le premier commerce que j'aperçus à main gauche, au coin de la rue du Bac, et qui était grand ouvert, quand tous ceux d'alentour se dissimulaient derrière leurs rideaux ou leurs grilles, était le café Saint-Germain. Un café de grandeur modeste, alors vide, les chaises montées sur les tables, et qu'un garçon en gilet noir et en manches de chemise lavait à grands coups de serpillière.

Mon cœur commença de battre avec une violence très désagréable, comme il n'avait jamais fait depuis l'époque lointaine des bourses et des concours.

Je rebroussai chemin, fuyant comme un voleur, évitant toutefois de revenir sur mes pas pour n'attirer l'attention de personne. Car, si le boulevard était vide, il pouvait y avoir des espions aux fenêtres ! Je rentrai par Saint-Germain-des-Prés, la rue de Rennes, la gare Montparnasse, l'avenue du Maine. Mais je n'attendis pas d'arriver rue Brézin pour changer de sentiment. J'eus vite ralenti le pas, et je me fis honte. J'ai été soldat, aide-major, en 1914-1918, et le plus souvent dans les postes de secours les plus avancés. Un bombardement ne m'a jamais empêché de dormir, ni de faire dormir. Que signifiait cette actuelle panique ? En montant mon escalier, je me dis :

« Si tu continues d'avoir peur, tu y retourneras cet après-midi, tu sais ! Et ce sera peut-être idiot, tu recevras peut-être un mauvais coup, mais tu y retourneras ! »

J'ai pour autre habitude, le dimanche, de déjeuner dans un petit restaurant de mon quartier. Je m'efforçai de lire en mangeant : l'esprit était au diable et le cœur continuait à faire des siennes. Je feignis de l'ignorer pendant tout le repas. Mais, quand vint l'addition, je ne me retins pas de taper sur la table et je me dis :

« Puisque c'est ainsi, tu iras. »

Rien, dorénavant, n'aurait pu modifier ma résolution. J'affirme et je certifie que ni Pommier, ni la Résistance, ni le rendez-vous, ni quoi que ce fût au monde n'influaient sur elle. Je n'acceptais pas de souffrir ce que mes camarades du front eussent nommé « la trouille ».

Je rentrai chez moi pour mettre mon costume noir habillé. Et à 15 heures moins 10, je me retrouvais sur le boulevard Saint-Germain, en face du café, mais, cette fois, séparé de lui par toute la largeur de la chaussée. Quelques promeneurs déambulaient tranquillement, il faisait beau. On pouvait apercevoir deux ou trois consommateurs derrière les vitres. Etaient-ce déjà les amis ou les ennemis de Marcel Pommier ? Je me décidai à traverser.

Quand j'y songe maintenant, je reconnais que cette histoire est assez singulière...

Il y avait dans le café : *primo*, une femme seule, jeune, très élégante, une femme du monde, et qui semblait attendre quelqu'un ; *secundo*, deux joueurs d'échecs, avec un compagnon de profil qui suivait la partie, jeunes également, absorbés tous les trois ; *tertio*, un homme sérieux, de mon âge et de mon aspect, qui lisait une revue dont je ne pouvais distinguer le titre. Le garçon était celui que j'avais vu laver le matin, mais il portait à présent une veste blanche. La jolie femme buvait une fine défendue au fond d'une tasse, comme l'exigeaient les mœurs de l'époque. Les trois joueurs buvaient une fine. Je commandai une fine. J'ouvris un journal que j'avais emporté volontairement et, selon, je suppose, la bonne technique de la police ou de l'espionnage, je laissai filtrer mon regard au-dessus du papier déplié. J'avais choisi pour m'y installer la banquette du fond. Un des joueurs se tenait sur cette même banquette. La jeune femme et l'homme mûr se trouvaient à deux petites tables assez proches l'une de l'autre, je les voyais de face. Derrière mon journal, je consultai ma montre. Il était 15 heures juste.

Je ne vais pas dresser le tableau de toutes les hypothèses que provoqua mon attention surexcitée. Elles se combattaient, se détruisaient, ressuscitaient pour lutter de nouveau entre elles. Le calme, le silence de ce petit café commençaient à devenir intolérables. Je me jugeai bientôt absurde de vouloir repousser les données qui s'offraient à moi. Puisqu'il y avait là une seule personne qui semblait attendre, elle devait être l'objet du rendez-vous, et il s'agissait donc d'un rendez-vous d'amour. Ma tâche n'était plus dangereuse, elle devenait pénible. Mais, comme je méditais le moyen d'aborder la jeune femme sans paraître

nourrir d'insolents projets à son égard et sans attirer l'attention des autres consommateurs, un gandin, surgissant du dehors, se précipita sur elle, la prit dans ses bras, puis ils se disputèrent à voix basse. J'ai beau n'être qu'un vieux célibataire, j'ai vécu. Le couple se retira bientôt, exagérément enlacé. L'homme d'âge poussa un soupir en fermant sa revue, échangea quelques propos avec le garçon, régla sa fine, se leva et partit. Devais-je le suivre ? Je restai. L'impassibilité des trois joueurs m'impressionnait, je n'aurais su dire pourquoi, surtout celle du grand blond qui suivait le jeu, qui semblait hypnotisé par l'échiquier, où ne se passait pourtant pas grand'chose. Il pouvait être du Nord de la France, Belge, Scandinave — Allemand. Les deux autres étaient bruns, plutôt fluets, quelconques.

Mon examen fit-il peser sur eux un regard trop insistant que j'oubliais de contrôler ? Ou bien éprouvèrent-ils soudain de la curiosité à mon endroit ? Mon voisin de banquette leva les yeux, les tourna dans ma direction, des yeux d'un noir à faire peur, qui n'exprimaient rien, aucun sentiment d'aucune sorte, rien que du feu — des yeux extraordinaires. Je me sentis sourire bêtement (je continuais à tenir le journal déplié devant moi sans m'en rendre compte) et je m'entendis demander, avec l'impression que mes rares cheveux se dressaient sur mon crâne :

— Vous attendez quelqu'un ?

Il regarda son partenaire, l'échiquier, me dévisagea de nouveau comme on examine un fou et dit :

— On en a l'air ?

Je crus bon de baisser mon journal. Les deux autres me considéraient, eux aussi, le second joueur avec le même ahurissement, le blond avec une totale indifférence. Je dus respirer un peu fort.

— Excusez-moi, messieurs, leur répondis-je. C'est moi qui attends quelqu'un. J'attends une personne qui aurait eu rendez-vous ici, aujourd'hui 12, à 15 heures, avec un M. Marcel Pommier.

Ils ne bronchèrent pas. Ils ne bronchèrent même tellement pas, ils demeurèrent tellement immobiles, que j'eus soudain la certitude de ne m'être pas trompé. En même temps, le frisson qui m'avait parcouru le crâne tout à l'heure s'y promena, décuplé. Mais je n'avais plus à choisir. Si ces trois hommes étaient des ennemis, ma seule chance de m'en tirer tenait maintenant dans un exposé complet et sincère.... Sans regarder personne, je dis :

— Messieurs, je ne sais pas qui vous êtes, j'ignore si vous connaissez M. Pommier ou non, si c'est vous qu'il devait retrouver ici ou non, cela ne me concerne en rien et je ne veux surtout rien savoir ! Je suis le docteur Adrien Y..., 15, rue Brézin, anesthésiste, dont la vie est tout entière consacrée à la science. Je n'ai d'autre souci que de porter secours à mes semblables, d'où qu'ils viennent et quels qu'ils soient ; croyez bien que, sans cela, je ne serais pas ici. Lundi dernier, vers 21 heures, des agents ont transporté dans la clinique à laquelle j'appartiens un homme heurté par un véhicule automobile et qui se nommait M. Marcel Pommier. Il se trouvait dans l'état le plus fâcheux. Il a été opéré aussitôt par mon éminent confrère le docteur Dumaine, professeur à la Faculté de médecine, que j'ai l'honneur de seconder depuis près de vingt ans, et à qui je dois le plaisant surnom de M. Sommeil — vous voyez nos rapports ! C'est donc moi qui ai endormi M. Pommier. Au cours de l'intervention, il a chuchoté, comme on parle dans le rêve : « Le 12, 15 heures, au café Saint-Germain. » Il n'a pas repris connaissance et il est malheureusement décédé dans la nuit de mardi à mercredi. Je n'en sais pas davantage. Vous pourrez contrôler tous ces faits auprès du professeur Dumaine et de l'administration de la clinique, 85 *bis*, rue Denfert-Rochereau. Pour la phrase prononcée par M. Pommier, j'ai dû être seul à l'entendre, de par ma position au chevet du blessé. Je ne me suis pas cru le droit de la rapporter à qui que ce fût, car j'ai supposé qu'il s'agissait d'un rendez-vous d'amour, l'amour tient toujours une place de choix dans le sommeil artificiel. Mais j'ai jugé de mon devoir d'apporter moi-même ici la triste nouvelle, M. Pommier ayant déclaré qu'il n'avait pas de famille et son domicile se trouvant dans la zone interdite. Voilà, messieurs, tout ce que j'avais à dire.

Je tirai sur mes manchettes pour marquer le point final. Sans le frisson du crâne qui m'avait déplorablement coiffé durant mon petit discours et qui ne voulait pas disparaître, je me serais senti soulagé. Un coup d'œil rapide me montra mes voisins dans l'attitude exacte du premier moment. Le second joueur dit enfin : « Triste... » et prit

une mine polie et distraite. Le grand blond semblait toujours d'une indifférence écrasante. Mais le jeune homme aux yeux noirs ne cessait de me considérer. Il me dit :

— Ça vous ennuierait que nous fassions quelques pas ensemble ?

Une phrase vulgaire me vint à l'esprit, que j'avais entendue parfois dans la bouche de quelque malandrin : « Je suis fait ! » Je répondis, assez heureux de constater que ma voix ne tremblait pas :

— Non, certainement non ! Mais je vous affirme...

— Je vous crois, docteur, dit le jeune homme.

Il appela le garçon. Les deux autres ne soufflaient mot.

Nous payâmes nos consommations, je me levai. A ma grande surprise, mon voisin ne bougea pas. Il murmura entre les dents :

— Où est-ce que je peux vous rejoindre, docteur ? Voulez-vous sur le boulevard Raspail, dans cinq minutes ? Vous n'auriez qu'à monter vers Denfert ?

Et il me laissa partir. Il me laissait partir ! J'aurais pu m'introduire subrepticement dans un immeuble voisin, disparaître ! Si j'avais donné de faux noms et de fausses adresses, personne ne m'eût jamais retrouvé ! Le frisson du crâne disparut, je sortis du café Saint-Germain frais et joyeux comme un adolescent et, du même coup, excité par mon aventure, impatient d'en connaître les suites. Je me plongeai dans une méditation assez digne d'un psychologue sur l'attrait du mystère et le goût du jeu que l'homme le plus raisonnable conserve en lui depuis l'enfance : il suffit d'un rien pour les réveiller. J'avais parcouru ainsi deux ou trois cents mètres, quand j'entendis à mon côté :

— Vous, docteur ? Ah ! ça me fait plaisir...!

Le jeune homme aux yeux noirs m'offrait la main, avec un sourire un peu contraint. Puis, sans attendre que je fusse remis de ce nouveau petit choc, il parla. Il me dit que Marcel Pommier était un de ses bons camarades, en effet. Il déplorait sa mort, d'autant plus qu'elle compliquait leurs affaires communes. Ainsi, ils avaient pris rendez-vous pour aujourd'hui parce qu'un de leurs amis, un employé de commerce, comme eux, un Hollandais — le grand blond que j'avais vu au café — devait arriver à Paris le matin et qu'il fallait lui trouver un logement. Il ne voulait pas aller à l'hôtel, parce que, tout en ayant tous ses papiers en règle, bien sûr ! il refusait d'avoir avec les Allemands des rapports trop directs, à cause de je ne sais quelles difficultés de licences pour l'importation de certains produits. Il n'aimait pas beaucoup les Allemands, cela se comprenait ! Surtout quand on était Hollandais, l'occupation là-bas se montrait encore plus dure qu'ici. Pommier devait venir avec une adresse. Il n'avait pas prononcé d'adresse, avant sa mort ? J'étais un brave homme, puisque j'avais pris la peine de venir aujourd'hui. On se livrait à moi de tout cœur. Cette confidence n'était qu'un tissu de mensonges. Satané Simon, avec ses yeux noirs ! Je lui dois les souvenirs les plus animés de ma vie. Et voilà que je n'ai plus le moindre désir de les évoquer, car il est mort à son tour.

Je résumerai donc, bien que la fin de l'histoire soit autrement passionnante que son début, mais elle ressemble à beaucoup d'autres. Comment j'en arrivai à proposer la rue Brézin pour loger le Hollandais, je me le demande encore ! Simon l'y amena la nuit tombée. Mon hôte, toujours silencieux, mais d'une prévenance touchante, dut jouer à cache-cache deux heures chaque matin avec ma femme de ménage, qui eut le bon goût, cinq jours plus tard, d'interrompre son travail pour aller mettre au monde un enfant. Le Hollandais la remplaça. Ce « Hollandais » était Anglais, jeune commandans que le service de renseignements britannique avait fait parachuter dans la nuit du 11 au 12 et qui venait se mettre en rapports avec plusieurs de nos réseaux, dont celui de Simon. Entre le coucher du soleil et le couvre-feu, mon appartement voyait défiler des personnages mystérieux que Simon accompagnait. Il essaya quelque temps de soutenir sa fable du commerce et des importations. Mais, un soir, je ne me retins pas de rire, et il me dit tout, ou à peu près, y compris la véritable nationalité du Hollandais. Comme je pratique un peu l'idiome de Shakespeare, nous cessâmes enfin de nous entretenir par gestes et, à nos moments perdus, je lui enseignai le français. On me pria d'assister aux entretiens, puis de m'y associer. On voulut bien me juger de bon conseil. Jamais aucune de mes découvertes scientifiques ne m'avait procuré la jubilation de ces mois extraordinaires. Le commandant resta deux semaines, partit pour un maquis du Jura, et je travaillai dorénavant avec Simon seul. Il refusa toujours de me laisser prendre part à ses opérations, nous n'eûmes jamais d'autre sujet de dispute, mais il ne décidait rien sans m'avoir consulté — les anesthésiques servirent à plusieurs reprises. Il avait baptisé notre réseau le « Réseau Sommeil » ! Quand les autorités m'ont rendu hommage après la Libération, c'est mon petit Simon qui aurait dû être à ma place. Il a été tué boulevard Saint-Germain pendant la retraite allemande, non loin de notre café. Nous venons d'inaugurer une plaque de marbre au lieu de son dernier combat. Comme il s'agissait du « Réseau Sommeil », la Faculté de médecine avait tenu à s'y faire représenter : elle y a délégué Dumaine. C'est ainsi que vont les choses. Et je suis retourné à mes travaux, dont je suis heureux de pouvoir annoncer la publication prochaine.

Villiers-sur-Morin, 1947.

LE RENDEZ-VOUS

Comédie en quatre actes de JEHAN BOUVELET

LE RENDEZ-VOUS a été représenté pour la première fois le 17 octobre 1947 au Théâtre des Nouveautés dans une mise en scène de JEAN WALL et avec la distribution suivante :

Cadix, la quarantaine ou un peu plus. C'est un bel homme et un grand enfant.	*Abel JACQUIN*
Daniel, 17 ans.	*Guy LORIQUET*
Jinkoë, oncle de Mme Cadix, vieux, malveillant et fouineur.	*NUMÈS Fils*
Le Journaliste, 35 ans.	*Frédéric SERRA*
Bertoll Harvey, 60 ans.	*Marcel MILLET*
Mme Bertoll Harvey, 30 ou 34 ans, très jolie, prétentieuse, puritaine et sensuelle	*Suzy PRIM*
Mme Cadix, 42 à 43 ans, perspicace et sereine.	*Simone DEGUYSE*
Mme Robins.	*Jany MOUREY*
Rose, domestique, jeune	*Véra DUREY*

L'action se passe dans un pays anglo-saxon

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, de droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1948 by Jehan BOUVELET.

ACTE PREMIER

Le hall du pasteur Cadix, qui lui sert de cabinet de travail. Au fond, une grande baie ouvrant sur le vestibule et sur le jardin. Sur le panneau de droite, derrière le bureau, une grande bibliothèque appliquée au mur. La partie basse de cette bibliothèque est fermée par des portes pleines. La partie supérieure, un peu en retrait, est garnie de beaux livres reliés. A gauche, au second plan, les premières marches d'un escalier conduisant aux appartements. A gauche, également, au premier plan, porte donnant sur la salle à manger. Ameublement confortable. Juillet.

SCÈNE PREMIÈRE

Mme CADIX, DANIEL, ROSE

Daniel est au travail. Mme Cadix, un panier auprès d'elle, dispose des fleurs dans un vase. Rose, à l'arrière-plan, empile soucoupes et assiettes sur une petite table.

Mme CADIX, après un silence. — Pourquoi ne travaillez-vous pas dehors, Daniel, puisque le pasteur vous y a autorisé ?

DANIEL. — Il y a trop de vent.

Mme CADIX. — Quelle idée ! Il fait un temps superbe. Vous avez peur de vous laisser distraire par le chant des oiseaux ? (Silence de Daniel, qui se plonge dans son texte. Après un temps et tout en composant sa gerbe.) Bien amusé à la soirée du Hall ?

DANIEL. — Pas beaucoup, non.

Mme CADIX. — On m'a dit qu'elle était très gaie, pourtant.

DANIEL. — Oui, il y avait du monde.

ROSE. — ... Si Madame veut m'aider à déplacer le guéridon... Je crois qu'on pourrait le reculer un peu.

Mme CADIX. — Attendez, nous allons le mettre derrière le paravent. (Précautionneusement, les deux femmes vont dissimuler le meuble. Mme Cadix, revenant.) Je compte sur vous pour laisser ce bureau bien en ordre, Daniel. Nous attendons des amis ce matin. Pas de dictionnaires qui traînent, n'est-ce pas ?

DANIEL. — Non, madame. D'ailleurs, je vais monter dans ma chambre, ce sera mieux.

Mme CADIX. — Une minute, voulez-vous ? J'ai quelque chose à vous dire.

DANIEL. — Maintenant ?

Mme CADIX. — Oui.

Nouveau silence. Daniel se remet à écrire.

ROSE. — Voilà. Je vais enlever ces feuilles.

Elle ramasse quelques feuilles éparses sur le tapis. Mme Cadix termine l'arrangement de ses fleurs. Sort Rose.

SCÈNE DEUXIÈME

Mme CADIX, DANIEL, un instant ROSE

Mme CADIX, attend une seconde, puis, se rapprochant de Daniel. — Daniel !...

DANIEL. — Madame ?

Mme CADIX. — Appliquez-vous bien, voulez-vous ? Tâchez de satisfaire le pasteur.

DANIEL. — M. Cadix ne me fait jamais de reproches au sujet de mon travail.

Mme CADIX. — J'aimerais qu'il n'ait à vous en faire d'aucune sorte, vous comprenez ? (Après un temps où elle le regarde et sur le même ton doux.) Vous avez reçu des nouvelles de votre père au courrier d'hier soir, n'est-ce pas ?

DANIEL. — Oui, j'ai reçu une lettre.

Mme CADIX. — Où en est-il de ses affaires ? Est-ce qu'il vous annonce son retour prochain ?

DANIEL. — Au contraire. Il faut qu'il reste là-bas. Il ne s'embarquera pas avant le mois d'octobre.

Mme CADIX. — Eh bien ? Encore deux mois... Vous n'estimez pas qu'il vaut mieux les vivre harmonieusement les uns avec les autres ?... (Il reste silencieux. Léger temps.) Vous êtes très jeune, Daniel, mais vous saurez que dans la vie on ne rencontre pas uniquement des personnes avec qui on se trouve tout de suite en parfaite sympathie. Notre devoir est d'agir comme si cette sympathie existait. C'est d'ailleurs la meilleure façon de la faire naître.

DANIEL. — Je ne demande la sympathie de personne.

Mme CADIX. — En ce cas, vous devez être satisfait. (Elle le regarde sans dureté, souriant presque.) Et il est vrai que vous ne faites pas grand-chose pour l'attirer. Les premières semaines, j'avais presque l'espoir de vous apprivoiser, mais, depuis quelque temps... (Et avec plus de douceur encore, le touchant de la main.) Voyons, mon enfant, dites-moi ce qui se passe.

DANIEL. — Rien. Il ne se passe rien.

Mme CADIX. — Mais si... Je vois bien que vous n'êtes pas dans votre état normal. Depuis quinze

jours je n'ai pas rencontré un sourire sur vos lèvres... Vous n'êtes pourtant pas malheureux ici.

DANIEL, du bout des lèvres. — Non.

Mme CADIX, nette. — Non. Je ne crois pas que vous ayez à vous plaindre de la façon dont vous êtes traité. Si vous vous rappelez les recommandations que votre père nous a faites en vous confiant à nous, il ne paraît pas que M. Cadix les applique avec trop de rigueur.

DANIEL. — C'est possible.

Mme CADIX. — Alors pourquoi cette attitude hostile ? Cette animosité qui s'accentue de jour en jour ? (Elle le considère toujours. Enfermé dans son mutisme, Daniel trace des barres sur son cahier.) Ecoutez, Daniel, il y a quelque temps vous avez fait auprès de mon mari une démarche singulière. Vous lui avez demandé une somme importante, 20.000 francs je crois, sans même vous expliquer sur l'usage que vous vouliez en faire...

DANIEL. — Eh bien ? Mon père les lui aurait rendus.

Mme CADIX. — Il va de soi. Mais vous concevez qu'il n'avait aucune raison, aucun droit de satisfaire une demande aussi extravagante. Il serait donc tout à fait insensé de lui en garder rancune.

DANIEL. — Je ne lui en garde pas rancune. Qu'est-ce qui vous dit que je lui en garde rancune ?

Mme CADIX. — A quoi destiniez-vous ces 20.000 francs ? On ne peut vraiment pas le savoir... A votre âge, une pareille somme !

DANIEL. — Je ne sais pas pourquoi vous allez chercher cette vieille histoire. Il y a un mois que j'ai demandé cet argent à M. Cadix, alors... D'ailleurs, maintenant, je n'en ai plus besoin. (Et prenant ses cahiers avec brusquerie.) C'est tout ce que vous avez à me dire ? Je peux m'en aller ?

Mme CADIX, très brève. — Non, Daniel, ce n'est pas tout. J'ai encore une question à vous poser.

DANIEL, un soupir excédé. — Pouhh !

Mme CADIX, le regardant, puis bien en face. — Qu'est-ce que vous faisiez, cette nuit, à rôder dans la maison ?

DANIEL, pris de court. — Moi ? Comment ça ?... Je revenais du bal.

Mme CADIX. — Vous êtes rentré à minuit. Je vous demande ce que vous faisiez à 2 heures du matin dans cette pièce ? (Silence de Daniel.) Au milieu de la nuit, j'ai entendu du bruit, je me suis levée, et je vous ai vu sortir de ce bureau.

DANIEL. — J'avais mal à la tête, je me promenais.

Mme CADIX. — Vous vous promeniez dans le cabinet de travail du pasteur ? (Nouveau silence.) Vous comprenez, n'est-ce pas, qu'il y a là un fait assez inhabituel pour que j'en réclame l'explication. Je vous surprends à 2 heures du matin dans une pièce où vous n'avez rien à faire, une petite lampe électrique à la main...

DANIEL. — Je vous l'ai dit, je ne pouvais pas dormir.

Mme CADIX. — C'est tout ce que vous trouvez à me répondre ? (Les épaules remontées, Daniel ne bouge plus. Elle le considère longuement, et d'un ton plus sec :) Je le regrette. Imaginez qu'il manque quelque chose dans cette pièce, vous voyez dans quelle situation vous vous trouveriez. (Paraît Rose, qui lui présente une carte.) Bien. Faites entrer ce monsieur. (Et dès que Rose est partie.) Il y a trop de mystère ici, Daniel. Cela ne peut continuer. Nous sommes des gens clairs, qui vivent les portes et les fenêtres ouvertes. Nous n'aimons pas l'ombre. Et je dois vous dire ceci : hier, M. Cadix envisageait très sérieusement l'idée de se séparer de vous, je l'en ai dissuadé, mais, après l'extraordinaire incident de cette nuit, je me demande à mon tour si ce ne serait pas la meilleure solution.

DANIEL, vivement. — Pas du tout. Je veux rester ici.

Mme CADIX. — Vous tenez à rester avec nous !

Elle fait un geste qui signifie : « Décidément, je ne comprends plus. » Rose introduit le journaliste. C'est un petit homme tout rond, la mine réjouie. Lunettes.

SCÈNE TROISIÈME

Mme CADIX, DANIEL, LE JOURNALISTE

LE JOURNALISTE, se présentant. — *La Sporting Gazett...*

Mme CADIX. — Mon mari me prie de l'excuser, monsieur, il sera en retard de quelques minutes. Si vous voulez bien l'attendre un instant...

Elle lui désigne un fauteuil.

LE JOURNALISTE. — Autant qu'il faudra, madame. Je vais en profiter pour habituer mes poumons à l'air que l'on respire ici.

Mme CADIX. — Pardonnez-moi ?

LE JOURNALISTE. — Celui des hautes altitudes, madame Cadix. Il est naturel qu'arrivant au sommet d'une montagne on se trouve un peu oppressé par une atmosphère aussi pure.

Mme CADIX. — Vraiment, j'avais toujours cru que notre maison était plutôt située en contrebas... En tout cas, soyez certain que chez tous ceux qui exercent la profession de mon mari vous trouverez la même atmosphère.

LE JOURNALISTE, obséquieux. — Nous savons tous ce que représente le révérend Cadix et nous inclinons très bas, madame...

Mme CADIX. — Très aimable... Daniel...

Elle lui fait signe de se retirer.

LE JOURNALISTE, l'apercevant, très surpris. — Ah ! par exemple !... Mon professeur de crawl ! (Il s'avance vers Daniel, la main tendue.) Qu'est-ce que vous faites ici, jeune triton ? Il y a un siècle qu'on ne vous a vu à l'établissement de bains...

DANIEL. — Je n'ai pas pu venir tous ces matins...

LE JOURNALISTE. — Figurez-vous, madame, que ce jeune homme n'est rien moins que mon maître à nager. Ou, du moins, il l'était, car voilà qu'il me laisse en rade avec mes trois battements... Farceur ! En voilà un numéro !

Mme CADIX. — Daniel, allez finir votre travail dehors, mon enfant. Et surtout ne vous mettez pas en retard. (Saluant.) Vous m'excusez, monsieur ; mon mari va rentrer d'un moment à l'autre...

LE JOURNALISTE. — Très honoré d'avoir fait votre connaissance, madame Cadix. Extrêmement honoré.

Elle sort. Daniel empile ses livres sous son bras.

SCÈNE QUATRIÈME

LE JOURNALISTE, DANIEL

LE JOURNALISTE. — Eh bien, si je m'attendais !... Qu'est-ce que vous faites chez le pasteur ?

DANIEL. — Je travaille... Je suis en punition chez lui.

LE JOURNALISTE. — Ah ! c'est vrai. Vous expiez votre sanglante victoire du collège... Sale affaire, hein ?

DANIEL. — Phh !

Il hausse les épaules, méprisant.

LE JOURNALISTE. — Voyez-vous ce costaud ! Démolir une mâchoire d'un simple coup de poing ! Quel âge avait-il l'adversaire ?

DANIEL. — Il avait deux ans de plus que moi.

LE JOURNALISTE. — Oui, mais, entre nous ? Vous n'aviez pas pris un petit caillou pour taper plus dur?

DANIEL. — Jamais de la vie ! Il a raconté que j'avais caché une pierre dans ma main pour me faire renvoyer, mais il savait très bien qu'il n'y en avait pas.

LE JOURNALISTE. — Bravo ! mon garçon, j'aime mieux ça... Alors, le crawl ? Nous recommençons lundi ?

DANIEL. — Si vous voulez.

LE JOURNALISTE. — Pas de lapin, hein ? Je compte sur vous.

DANIEL. — Oui, je viendrai ! (Un temps.) Voilà. J'ai encore du travail...

LE JOURNALISTE. — Allez, mon ami, allez... où le devoir vous appelle. (Il le regarde s'éloigner et, au moment où Daniel atteint la porte :) Mais dites donc ?

DANIEL. — Quoi ?

LE JOURNALISTE. — Vous avez changé de domicile. Vous étiez chez un autre professeur avant de venir ici.

DANIEL. — Non.

LE JOURNALISTE. — Comment, non ? A votre sortie du collège vous n'êtes pas venu directement chez le pasteur ?

DANIEL. — Directement.

LE JOURNALISTE. — Enfin, voyons !... Tout ce que vous m'avez raconté... Il ne s'agissait pourtant pas de M. Cadix ?

DANIEL. — Je n'ai jamais été que chez lui !

LE JOURNALISTE, stupéfait. — Ben, mon vieux ! Eh bien, mon gaillard ! Vous n'avez pas froid aux yeux ! (Il le regarde curieusement, et, comme Daniel ne bouge pas.) Vous me faites grimper en ce moment, hein ?

DANIEL. — Si vous voulez.

LE JOURNALISTE. — Ou alors vous ne vous rappelez plus ce que vous m'avez dit... Pan ! sur son honorabilité !... Pan ! sur sa moralité !... (Avec un geste.) Arrive un peu ici, toi !

DANIEL, approchant. — Qu'est-ce qu'il y a ?

LE JOURNALISTE. — Un conseil, jeune homme ; à moi, tout ce que vous voulez. Mais je ne vous engage pas du tout à colporter vos anecdotes en ville. Le pasteur Cadix, mais c'est du cristal de roche, mon cher ! D'ailleurs, croyez-moi, les histoires galantes, tant qu'on n'en a pas de preuves... (Daniel sourit faiblement.) Pourquoi rigolez-vous, vous en avez ? (Le même sourire.) Ah ?

Il le regarde.

DANIEL. — Qu'est-ce qu'il y a ?

LE JOURNALISTE. — Rien. Je fais simplement ah ?

DANIEL. — Vous pouvez faire « Ah ? ». C'est tout de même comme ça.

LE JOURNALISTE. — Bien. Bien, bien ! (Il le regarde un instant, puis, comme s'il coupait court, remontant vers la fenêtre.) Qui est ce vieux monsieur qui nous regarde avec ses jumelles ?

DANIEL, avec mépris. — Oh ! c'est l'oncle Jinkoë. Il passe son temps à espionner tout le monde.

LE JOURNALISTE. — Pourquoi se tient-il de travers ? Il est paralysé ?

DANIEL. — Pas du tout. Il court comme un lapin. Seulement il fait semblant pour embêter les autres. Ils n'ont pas voulu lui installer le chauffage central dans sa chambre, alors il joue la comédie pour se venger.

LE JOURNALISTE. — Charmante nature !... (Il observe toujours Daniel, puis revenant vers lui et d'un ton détaché.) — Dites-moi, jeune Daniel, est-ce que vous êtes libre cet après-midi ?

DANIEL. — Mais oui...

LE JOURNALISTE, négligemment. — Passez donc au journal. Je vous remettrai une carte d'entrée pour le match de cricket qui a lieu demain.

DANIEL. — Je vous remercie, monsieur.

LE JOURNALISTE, avec bonhomie. — Et puis nous bavarderons. J'ai quelques instants de libres. Vous me raconterez de joyeuses histoires...

DANIEL, dressant l'oreille. — Quel genre d'histoires ?

LE JOURNALISTE. — Vous trouverez bien quelque chose... Un gentil petit potin, qui puisse à la rigueur faire l'objet d'un écho... même un peu scandaleux... (Riant.) C'est utile d'avoir un journaliste dans sa manche, vous savez. Tenez, cet hiver, si je vous avais connu, vous n'auriez pas été renvoyé du collège.

DANIEL. — Comment ça ?

LE JOURNALISTE. — Nous aurions remis les choses au point, fait passer une petite note bien assaisonnée sur votre adversaire... Quoi ? Vous n'avez pas l'air convaincu ?

DANIEL, avec une hésitation et avec un peu d'effort. — Vous imprimez tout ce que vous voulez dans votre journal ?

LE JOURNALISTE, riant. — Mais, bien entendu ! Pourquoi ?

DANIEL. — Pour rien. Pour savoir. (Un nouveau temps. Ils sont toujours l'un en face de l'autre. Bruit sur le gravier.) Voilà M. Cadix.

LE JOURNALISTE, rapidement. — A 4 heures sans faute, hein, on bavardera.

DANIEL. — Entendu. Vous pouvez compter sur moi.

SCÈNE CINQUIÈME

DANIEL, LE JOURNALISTE, CADIX

CADIX, entrant. — Shirwood, il me semblait vous avoir dit d'aller travailler sous la vérandah quand vous dérangiez dans mon bureau.

LE JOURNALISTE. — Mais il ne m'a pas du tout dérangé, monsieur Cadix.

CADIX. — Allez, Shirwood, ne perdez pas votre temps. Je m'excuse d'être en retard, monsieur, j'ai été retenu en ville. Si vous voulez bien me dire de quoi il s'agit.

Il lui indique un siège. Daniel est sorti.

SCÈNE SIXIÈME

CADIX, LE JOURNALISTE

LE JOURNALISTE. — Je tiens d'abord à vous remercier, monsieur Cadix, d'avoir bien voulu m'accorder un entretien...

CADIX, resté debout. — Dont je soupçonne mal l'objet, je vous l'avoue.

LE JOURNALISTE. — Assurément. Etant donné l'opinion du journal que je représente...

CADIX. — Je vous écoute, monsieur.

LE JOURNALISTE, sans se départir de sa bonne humeur. — Monsieur Cadix, je vais aller droit au but... Voici. Le bruit court, avec une certaine persistance, que vous avez été pressenti pour la présidence du cercle sportif. Je me permets donc de venir vous demander, professionnellement, quelles sont vos intentions à ce sujet.

CADIX. — Elles sont très simples : j'ai accepté, monsieur.

LE JOURNALISTE, sans trop accuser le coup, souriant. — Eh bien, voici une nouvelle qui réjouira tous les honnêtes gens. Grâce à vous, le cercle va retrouver sa cote. (Cadix ne bronche pas.) Peut-on connaître vos réformes principales ? Danses modernes exclues, bains de soleil mixtes prohibés. (Négligemment.) Et l'alcool ?

CADIX. — Nous verrons cela plus tard, monsieur. Mon programme comporte évidemment des modifications.

LE JOURNALISTE. — Bien entendu. Un cercle n'est pas un casino. (Léger temps.) Eh bien, monsieur Cadix, je vous remercie de ces quelques renseignements. Et je vous félicite. (Il sourit.) D'abord pour le juste hommage qu'on vous rend et ensuite pour le réel courage dont vous témoignez.

CADIX. — Pardon ?

LE JOURNALISTE, comme s'il compatissait. — Ah ! que d'ennemis vous allez vous faire, monsieur Cadix ! Pour quelques familles bien pensantes qui vous sauront gré de vos réformes, combien de mécontents ! Les nouvelles couches. Les modernes qui veulent boire, danser, se montrer nus... Et les commerçants ? Avez-vous pensé aux commerçants ?

CADIX, ironique. — Ce sont peut-être eux qui vous ont délégué ?

LE JOURNALISTE, vivement. — Oh ! vous me faites injure ! Vous ne supposez pas...

CADIX. — Alors, monsieur, où voulez-vous en venir ? Si j'échoue, vous ferez sonner les cloches dans votre journal, voilà tout.

LE JOURNALISTE. — C'est ici que je vous arrête, monsieur le pasteur. Nous sommes beaucoup moins éloignés de vous que vous ne semblez le croire. La preuve en est que M. Birnhaum a fait appel à la collaboration de lord Powell, à celle de sir John Bell et... qu'il serait extrêmement désireux de s'assurer la vôtre.

CADIX. — Birnhaum ! Voilà qui est inattendu !

LE JOURNALISTE. — J'étais chargé par mon directeur de vous apporter une tribune où vous auriez pu, une fois ou deux la semaine, exposer et défendre vos idées. Et puis, côté pratique, nous sommes à même de très bien faire les choses. Nous saurions reconnaître à son prix une collaboration comme la vôtre. (Avec un sourire angélique.) Réfléchissez, monsieur Cadix, avant d'arrêter définitivement votre choix.

CADIX, aussitôt. — Parce qu'il s'agit d'un choix ? (Geste évasif du Journaliste.) La présidence du cercle ou une collaboration bien rétribuée. L'une à l'exclusion de l'autre.

LE JOURNALISTE, tout miel. — N'exagérons rien... Je crains seulement que, sous votre présidence, certaines questions ne nous divisent.

CADIX. — Celle de l'alcool par exemple.

LE JOURNALISTE, souriant toujours. — Il y en a d'autres...

CADIX. — Parfaitement. (Un geste précis qui donne congé.) Je vous remercie, monsieur.

LE JOURNALISTE, s'inclinant. — Il ne me reste plus qu'à savourer ma défaite... Et à l'annoncer à M. Birnhaum... qui va être très déçu. (Faussement cordial.) Je suis sûr du reste qu'il ne vous en tiendra pas rigueur. Notre journal ne vous comptera jamais parmi ses adversaires... De ce côté vous n'avez rien à craindre.

CADIX, de haut. — Je ne vois pas très bien ce que je pourrais craindre de M. Birnhaum.

LE JOURNALISTE, avec une petite lueur méchante dans l'œil. — N'est-ce pas ?

Et comme il se dirige vers le jardin

CADIX. — Par ici, voulez-vous ?

LE JOURNALISTE, apercevant Daniel, qui travaille sur la terrasse. — Au revoir, jeune homme. Alors, à 4 heures, précises, hein ? (A Cadix :) Mon professeur de natation, c'est un as, vous savez ?

CADIX, qui a sonné. — Rose !... Voulez-vous reconduire Monsieur.

Il fait sortir le journaliste par la gauche et referme la porte aussitôt derrière lui. Il reste un instant sur place, puis lentement va s'asseoir à son bureau. Un temps assez long où il semble réfléchir. Dehors, un bruit de voix. Il pose la plume qu'il venait de prendre et se dirige vers la porte-fenêtre. Arrivé au seuil, il adresse un bonjour de la main à des personnages qu'on ne voit pas encore.

SCÈNE SEPTIÈME

CADIX puis Mme CADIX, et Mme BERTOLL HARVEY

Cadix fait un pas au-devant des deux femmes, qui entrent presque aussitôt.

Mme BERTOLL HARVEY. — Je craignais d'interrompre un débat passionnant. Votre femme me disait que vous étiez en conférence avec un... journaliste.

CADIX. — Le journaliste est en fuite et la conférence évanouie ! Quelle agréable surprise de vous voir ce matin !

Mme CADIX. — Alice a eu la bonne pensée de venir retrouver son mari chez nous, comme tu avais rendez-vous avec lui...

CADIX. — Eh bien, vous allez l'attendre dans ce bon vieux fauteuil. C'est exactement le seul confortable de la maison.

Mme BERTOLL HARVEY. — Je le connais. On y est fort bien.

CADIX. — Il est de bon ton de médire de l'époque Victoria, mais ces gens-là avaient tout au moins le sens du confort.

Mme BERTOLL HARVEY. — Ils avaient celui de bien d'autres choses ! Si l'on s'aventurait dans des comparaisons...

Mme CADIX. — Allons, Alice, ne commencez pas. Je demande grâce pour nos temps actuels.

Mme BERTOLL HARVEY. — Que voulez-vous, ma chère ? Vous connaissez mes idées ! Pas modernes pour quatre sous !

Cadix rit.

Mme CADIX. — Qu'est-ce que je vous donne à boire, Alice ?

Mme BERTOLL HARVEY. — Rien du tout, merci.

Mme CADIX. — Vous n'avez pas soif par cette chaleur ? Temps magnifique, n'est-ce pas ?

Mme BERTOLL HARVEY. — Oui, délicieux vraiment !

Léger temps.

Mme CADIX. — Oh ! Dites-moi, je n'ai pas réfléchi tout à l'heure, mais j'ai une semaine terriblement chargée. Je ne pourrai pas aller au cinéma avec vous, jeudi.

Mme BERTOLL HARVEY. — Pas moyen de dérober une heure à vos devoirs de bienfaisance ?

Mme CADIX. — L'empêchement n'est pas là. Pour vous dire toute la vérité, la semaine qui vient est consacrée aux confitures.

Mme BERTOLL HARVEY. — Oh ! alors !

Mme CADIX. — Ne riez pas. Dans la vie, c'est très important, les confitures ! Beaucoup plus qu'on ne l'imagine.

Mme BERTOLL HARVEY. — Eh ! bien, Marguerite, nous irons voir ce film quand vous serez libre. Lundi ou mardi de la semaine suivante.

Mme CADIX. — C'est cela. Nous nous téléphonerons. (Elle s'est peu à peu avancée vers la porte. Un temps extrêmement bref.) Vous m'excusez ?

Elle sort sur la droite.

SCÈNE HUITIÈME

CADIX, Mme BERTOLL HARVEY

Mme BERTOLL HARVEY. — J'adore l'esprit de votre femme. Sous ses paroles les plus simples, il y a toujours une pensée élevée.

CADIX. — Oui. C'est un noble cœur.

Mme BERTOLL HARVEY. — Cette chère Marguerite !... (Un sourire un peu vague et tout en défaisant le paquet qu'elle tient à la main) Qu'est-ce que c'était que ce journaliste ? Vous avez des relations dans la presse, maintenant ?

CADIX, riant. — Je ne m'en étais jamais vanté, n'est-ce pas ?

Mme BERTOLL HARVEY. — Sérieusement, en que honneur cette visite ?

CADIX. — Vous connaissez les petites villes ! I n'est guère permis de faire un geste sans suscite des jalousies.

Mme BERTOLL HARVEY. — A propos du cercle bien entendu.

CADIX. — Simple esquisse d'intimidation. San aucune importance d'ailleurs.

Mme BERTOLL HARVEY. — Pas la plus petite. Ce gens-là !... (Changeant de ton, plus directe.) Voilà, j vous rapporte votre livre, Hector. Je l'ai lu d'u bout à l'autre avec beaucoup d'attention.

CADIX. — C'est une belle chose, n'est-ce pas ?

Mme BERTOLL HARVEY. — A la considérer d point de vue littéraire, peut-être.

CADIX. — Vous ne l'avez pas aimé ?

Mme BERTOLL HARVEY. — Pas beaucoup. Cel vous étonne ?

CADIX. — Jusqu'à un certain point. L'histoire m' paru poétique. Traitée sur un plan de spiritualit presque religieuse...

Mme BERTOLL HARVEY. — Vraiment ? Vous vou êtes laissé prendre à ce mysticisme de commande qui est là uniquement pour faire ressortir le côt graveleux de l'histoire... Comme vous êtes naïf Hector ! Vous êtes d'une ingénuité !

CADIX. — Personnellement, j'ai eu l'impressio que l'héroïne, malgré ses erreurs, restait pure.

Mme BERTOLL HARVEY. — Pure !... (Elle sourit.) Non, mon cher, elle ne l'est pas. Croyez-moi, elle ne l'est pas un seconde.

CADIX, après un petit temps. — Je suis tout à fai désolé, Alice, que mon choix ait été malheureux j'espère que vous ne m'en tiendrez pas rigueur.

Mme BERTOLL HARVEY. — Mais, Hector, vous n'êtes pas en cause... Nous discutons des idées e ce moment. Je défends les miennes avec un peu trop d'ardeur, comme toujours quand il s'agit de choses de cœur. Je suis encore de celles qui les prennent au sérieux, voyez-vous, même dans un livre !... (Elle prend un air intéressant.) Tout de même quand je pense à cet admirable *Voile de Déjanire* que vous m'avez fait lire l'autre soir, quelle différence !

CADIX. — Evidemment, l'inspiration est tout autre.

Mme BERTOLL HARVEY. — Ce sont des caractères nobles, ceux là ! On les comprend. On se met à leur place... Et, quand ils succombent, on n'ose pas les condamner, parce qu'on les sent tellement au-dessus du vulgaire !

CADIX, étonné, et après une hésitation. — Vous croyez donc, Alice, que pour certains êtres il puisse y avoir des lois d'exception !...

Mme BERTOLL HARVEY, le plus sérieusement du monde. — Si je n'en étais pas convaincue, que penserais-je de nous deux, Hector ? (Et, avec une pointe de coquetterie.) Maintenant, si vous avez des regrets...

CADIX, spontané. — Des regrets ! Oh ! Alice... Vous savez bien... dans ma situation... qu'il est difficile parfois de transiger avec sa conscience... Mais des regrets !... Je n'en ai jamais eu qu'un et vous le connaissez : il est vieux de dix ans !...

Mme BERTOLL HARVEY, avec une certaine désinvolture, une certaine douceur aussi. — Je vous ai refusé, Hector, pour me marier suivant des nécessités... matérielles

— après tout, légitimes... La vie nous a remis en présence... Ne l'en accusons pas...

CADIX, pénétré, avec reconnaissance. — Vous êtes vraiment la créature la plus sensible que j'aie jamais rencontrée.

Mme BERTOLL HARVEY. — Qu'est-ce qu'une femme sans sensibilité ?

CADIX. — Alice, vous êtes merveilleuse !... (D'un geste, elle arrête ses velléités d'épanchement. Il reprend, plus bas.) Alice !... Alice, ma chérie !

Mme BERTOLL HARVEY. — Chut ! Ne soyons pas romantiques... (Et elle ajoute, d'un ton d'où la chasteté est absente.) Il y a temps pour chaque chose, n'est-ce pas ? (Cadix la regarde avec ferveur, puis il lui prend la main et la presse sur ses lèvres. Comme le baiser se prolonge, elle se dégage doucement.) Allons, Hector, prenez garde !... Pensez-vous quelquefois à ce qu'il adviendrait de nous si le moindre soupçon venait à naître ?... Vous y pensez ?

CADIX. — Trop souvent.

Mme BERTOLL HARVEY. — Il le faut, mon cher. (Elle se lève alors, va remettre le livre dans la bibliothèque, soigneusement, et, revenant vers lui.) A quelle heure avez-vous rendez-vous avec mon mari ?

CADIX. — Il passera vers midi. Pourquoi ? Vous avez quelque chose à me dire ?

Mme BERTOLL HARVEY, avec un sourire un peu contraint. — Oui. Juste un mot... C'est au sujet de Daniel.

CADIX, assombri. — De Daniel ? Auriez-vous de nouveau à vous plaindre de lui ?

Mme BERTOLL HARVEY. — C'est un petit sot ! Un petit imbécile ! Et, vraiment, cette fois il dépasse les bornes...

CADIX. — Mais qu'est-ce qui est arrivé ?

Mme BERTOLL HARVEY. — Vous savez que, depuis quelque temps déjà, je l'avais prié de ne plus danser avec moi. D'abord, étant donné son âge, c'était un peu ridicule... Et puis, il y a peut-être des femmes qui aiment danser de cette façon-là, moi pas ...Bref, hier, à la soirée du Hall, car j'ai fini par y aller...

CADIX. — Eh bien ?

Mme BERTOLL HARVEY. — J'étais au buffet... en train de prendre un rafraîchissement quelconque, bien tranquille... Tout à coup, Daniel surgit devant moi, il m'arrache des mains le verre où j'avais bu, et, me regardant en face, le porte à ses lèvres.

CADIX. — Par exemple !

Mme BERTOLL HARVEY. — Il y avait vingt personnes autour de nous. A voix haute, naturellement, j'ai réclamé un verre propre.

CADIX. — Quel petit voyou !

Mme BERTOLL HARVEY. — Je vous assure, mon cher, que, depuis huit ou dix jours, ce n'est pas agréable. Je ne puis plus faire un pas sans rencontrer ce garçon, les yeux fixés sur moi. De quoi ai-je l'air ? je vous le demande... Je sais bien qu'il n'a pas tout à fait le visage d'un Don Juan, mais enfin les gens sont si bêtes !... Je ne voudrais tout de même pas qu'on puisse penser que je l'encourage... Enfin, qu'est-ce qu'il se figure ? S'il se sent amoureux, qu'il s'adresse à la cuisine !... Non, vraiment, si c'est la récompense que je reçois ! Parce qu'au début je lui ai adressé quelques mots de pitié ! Que j'ai fait une promenade avec lui... Où allez-vous ?

CADIX. — Il faut en finir, une fois pour toutes.

Mme BERTOLL HARVEY, le retenant. — Non, Hector, ne lui parlez pas maintenant. Je ne tiens pas à ce que mon mari tombe en plein dans cette histoire ridicule. Vous trouverez l'occasion quand nous serons partis...

CADIX. — Un garçon que j'ai pris sous mon toit !... C'est intolérable !... Et j'aimerais beaucoup que vous soyez présente quand je lui parlerai, Alice.

Mme BERTOLL HARVEY. — Eh bien, tout à l'heure, si vous voulez. J'ai ma voiture, je laisserai mon mari aller en avant chez les Day, où nous déjeunons, et je resterai ici un instant. Evidemment, il faut que cette situation cesse.

CADIX. — Soyez tranquille. De la façon dont je m'y prendrai...

Il se promène nerveusement.

Mme BERTOLL HARVEY. — Je suis désolée de vous amener ces ennuis, mais, vraiment, j'étais contrainte de vous mettre au courant.

CADIX. — C'était votre devoir, Alice. Quand je pense que mon vieil ami Shirwood a un fils aussi malappris ! (S'arrêtant devant la fenêtre.) Tenez, voici votre mari.

Mme BERTOLL HARVEY, s'avançant elle aussi. — Lui-même... Avec... Mme Robins !...

SCÈNE NEUVIÈME

CADIX, Mme BERTOLL HARVEY, Mme ROBINS BERTOLL HARVEY, puis Mme CADIX et ROSE

Mme BERTOLL HARVEY. — Comme un jeune homme, mon cher ! sans chapeau, sous ce soleil !

Mme ROBINS. — En plein midi ! Très sportif, M. Bertoll Harvey !

BERTOLL HARVEY, un vieux monsieur très sûr de son compte en banque et qui parle lentement. — Cadix ! vous allez nous mettre d'accord, Mme Robins et moi... (Il agite son journal.) En quelle année Balfour a-t-il été nommé premier lord de la trésorerie ?

CADIX. — ... En 94, je crois.

Mme ROBINS. — 94 ! C'est l'année de la retraite de Gladstone. (Précisant.) 95 !

CADIX. — Une seconde, je vais me renseigner.

Il va prendre un dictionnaire.

Mme ROBINS. — Oh ! vous pouvez regarder. Je suis sûre de mon fait. Balfour est né en 48. Secrétaire d'Ecosse en 90 et premier lord de la trésorerie en 1895.

CADIX. — Parfaitement exact. Mme Robins a raison.

Mme ROBINS. — Les hommes politiques, vous savez ! On ne me collera pas dans le journal ! Je ne sais pas grand-chose, mais, les questions d'histoire !...

BERTOLL HARVEY, malicieux. — Alors, madame Robins, vous pouvez peut-être aussi nous dire ce qui est advenu en juillet 1947 ?

Mme ROBINS, sûre d'elle-même d'avance. — En juillet 1947 ?

BERTOLL HARVEY. — Le 24, très exactement. (Et comme chacun cherche une réponse.) Allons, Cadix, mettez-nous sur la voie.

Mme ROBINS, comprenant soudain. — Ah ! que je suis bête ! En effet, c'est historique ! Election de notre ami à la présidence de l'S. C. K. Très spirituel, Monsieur Bertoll Harvey. Plein d'à-propos.

Ils rient tous. Mme Robins continue à parler, mais on n'entend pas ce qu'elle dit. A ce moment entre par la droite Mme Cadix, suivie de Rose, qui porte un plateau avec une bouteille de champagne et des verres.

Mme CADIX, entourée de Mme Robins et de Bertoll qui viennent la saluer. — Cette bouteille de champagne est une aimable attention de M. Bertoll Harvey. Il s'est donné la peine de l'apporter lui-même ce matin.

Mme ROBINS. — Ah ! c'est pour ça que je vous ai surpris, tout à l'heure, sortant de l'office.

BERTOLL HARVEY. — J'ai l'impression qu'il est difficile de vous cacher quelque chose, madame Robins...

Mme CADIX, à la fenêtre, appelant. — Oncle Jinkoë !... Daniel !... Venez boire à la santé du pasteur. (Cependant Mme Robins a ouvert la bouteille et aide Rose à remplir les verres. Les quatre personnages se tiennent maintenant sur le même rang. Cadix leur faisant face. La bonne s'est écartée discrètement.) Tenez, Rose.

Elle lui passe un verre.

BERTOLL HARVEY, attendant que son monde soit strictement silencieux. — Une... deux... trois...

TOUS, en chœur. — Hip ! Hip ! Hurrah ! (Plus fort.) Hip ! Hip ! Hurrah ! (A pleine voix.) Hip ! Hip ! Hurrah !

Ils vident leurs verres. Mme Cadix va à son mari et l'embrasse sur les deux joues. Mme Robins entame alors le refrain traditionnel, accompagnée bientôt de tous, à l'exception du Pasteur : *For he's a jolly good fellow*. Un temps. Cadix toussote pour éclaircir sa voix.

BERTOLL HARVEY, humoristique. — Ici se place la réponse de M. Cadix, avec toute l'émotion qu'elle comporte...

CADIX, verre en main, pointe d'ironie à son tour. — Mais elle est très réelle, mon cher Bertoll, et vous en êtes en partie responsable, car ce vin amollirait le cœur le plus dur. (Sourires.) Mes chers amis, je suis très touché de votre témoignage d'affection et de la surprise... si totale... que vous m'avez réservée ce matin. (Rires.) Je remercie M. Bertoll Harvey, qui est un ami aussi dévoué qu'il se montre fin connaisseur en champagne... (Approbations.) Mme Robins, notre fidèle et active secrétaire... (Même jeu.) Sans oublier les demoiselles Peacok, que la modestie seule a empêchées de venir. (Rires.) Je dois dire pourtant que mon acceptation de principe, envoyée hier soir, est encore subordonnée à certaines conditions sur lesquelles je n'ai pas l'intention de transiger...

BERTOLL HARVEY. — Elles sont acceptées. Le Comité s'est réuni ce matin, vous triomphez sur toute la ligne.

Mme ROBINS. — Bravo !

Applaudissements.

CADIX, satisfait. — En ce cas, il ne me reste plus...

BERTOLL HARVEY. — Qu'à finir cette bouteille.

Les bravos redoublent. Bertoll Harvey remplit les verres en commençant par celui du Pasteur. On boit de nouveau.

Mme ROBINS. — Parbleu ! C'était couru ! Il y a encore des gens de bon sens dans notre pays ! Depuis vingt ans que nous faisons les petits fous, qu'on se promène tout dépoitraillé ; il est largement temps...

Mme BERTOLL HARVEY, doucement. — De remonter un peu nos cols...

Mme ROBINS. — Parfaitement. Très spirituellement dit, madame Bertoll Harvey. De remonter nos cols.

Mme BERTOLL HARVEY. — Sans être pour cela collets montés.

Mme ROBINS. — Bien entendu, il ne faut jamais rien exagérer... Et, en ce qui concerne le cercle... Tenez, vous allez voir.

Elle tire de sa serviette un volumineux dossier, s'installe au guéridon.

Mme CADIX. — Qu'est-ce que c'est ?

Mme ROBINS. — Quelques réformes... Je ne vais pas vous les lire in extenso, mais j'en ai déjà prévu une trentaine...

BERTOLL HARVEY. — Et j'ai le pressentiment que vous ne vous en tiendrez pas là, madame Robins ?

Mme ROBINS. — Pardon ? (Bertoll Harvey a pris Cadix par le bras et l'emmène à l'écart.) Eh bien, il est aimable !

Mme CADIX, qui s'est approchée, polie. — Vous permettez, madame Robins ?

Mme Robins lui passe les feuilles, regarde encore un instant les hommes qui s'éloignent, puis enlève ses lunettes. Mme Bertoll Harvey s'est jointe au groupe.

BERTOLL HARVEY. — Dites-moi, Cadix, je voudrais vous communiquer quelque chose.

CADIX. — Je vous en prie.

BERTOLL HARVEY. — Tout à l'heure, à la réunion du Comité, il a été discuté du banquet que nous donnons en votre honneur et nous avons envisagé la possibilité d'omettre, sur la liste des invités, un nom... qui y figure presque de droit : celui du directeur de la *Sporting Gazette*, M. Ernest Birnhaum.

CADIX. — Parfaitement !

BERTOLL HARVEY. — Puisque nous voulons débarrasser le cercle de quelques indésirables, c'est un moyen très sûr d'amener la démission de ce gentleman, mais c'est un homme dangereux, je vous en préviens. Extrêmement redoutable !

CADIX. — Qu'avons-nous à craindre de lui ?

BERTOLL HARVEY. — Vous, rien, évidemment ! Saint Georges se rit des griffes du dragon.

CADIX. — En l'occasion, nous sommes tous des saint Georges, n'est-ce pas ?

BERTOLL HARVEY. — Alors, on raye ? Quitte à nous attirer les foudres de la presse locale ?

CADIX. — Sans hésiter. Je m'offre gaîment à être le paratonnerre.

BERTOLL HARVEY. — Eh bien, voilà qui est dit.

Sur ces dernières répliques. Mme Cadix s'est éclipsée discrètement. Cadix et Bertoll Harvey se rapprochent des femmes, qui sont maintenant à la porte-fenêtre.

Mme BERTOLL HARVEY. — Très ingénieux, ces costumes dessinés par Mme Robins, vous avez vu ?

BERTOLL HARVEY, humoristique, relevant le collet de son veston. — Oh ! Oh !... C'est pour les sports d'hiver, n'est-ce pas ?

Mme ROBINS. — Mais pas du tout. C'est pour les bains de soleil.

BERTOLL HARVEY, les dessins à la main. — Très

curieux !... Tout à fait inédit !... Bains de soleil avec défense d'entrer.

Mme ROBINS, reprenant ses feuilles vivement. — Quel pince-sans-rire ! Il n'est pas sérieux. Du moment qu'on se grille les bras et les mollets, ça suffit. Il n'y a pas besoin d'exposer son derrière.

BERTOLL HARVEY, feignant d'être scandalisé. — Oh ! madame Robins ! Ce mot !... Vous êtes une dévergondée !

Mme ROBINS, mécontente. — Enfin, c'est vrai, réforme-t-on ou ne réforme-t-on pas ?

BERTOLL HARVEY, riant, puis après avoir regardé sa montre. — Alice, ma chère, nous nous retrouverons chez les Day, voulez-vous ? Je dois absolument passer à la banque avant le déjeuner.

Mme BERTOLL HARVEY. — Très bien. Je reste ici encore un instant.

Mme ROBINS, pincée. — Moi, je vais partir aussi. (A Cadix :) Je reviendrai vous trouver à un autre moment, quand vous serez moins occupé.

BERTOLL HARVEY. — Alors, à lundi, mon cher président. N'oubliez pas notre réunion... Ah ! à propos, je voulais vous demander...

Il le prend par le bras.

CADIX. — Vous m'excusez, Alice, une seconde ?...

Mme Robins est déjà sur le perron. Les deux hommes sortent à leur tour.

SCÈNE DIXIÈME

Mme BERTOLL HARVEY puis DANIEL

Restée seule, Mme Bertoll se lève, puis, s'apercevant que sa jarretelle a lâché, fait un geste pour retenir son bas à travers sa robe. Après s'être assurée que personne ne peut la voir, elle pose le pied sur le bras d'un siège et se met en mesure de rattacher sa jarretelle. D'un mouvement maladroit elle a relevé sa jupe très haut. Au même instant paraît Daniel. Les tempes battantes, le feu aux joues, il s'avance cherchant à voir dans la profondeur des dentelles. Mme Bertoll l'aperçoit, étouffe un cri et se redressant :

Mme BERTOLL HARVEY. — Oh ! Shirwood ! Comment osez-vous ?

DANIEL, niais. — Quoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

Mme BERTOLL HARVEY. — Vous êtes un petit mufle, mon cher ! Un être dégoûtant !

DANIEL, qui veut crâner. — Oh ! ce n'est pas la peine de faire tant d'histoires. Pour ce que j'ai vu !

Mme BERTOLL HARVEY, hors d'elle. — Comment ? Qu'est-ce que vous dites ? Et, maintenant, sortez, vous entendez, sortez à la minute !

DANIEL, froid. — Tenez, voilà M. Cadix. Vous allez pouvoir encore me cafeter.

SCÈNE ONZIÈME

LES MÊMES, CADIX

CADIX. — Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce que vous faites ici, Shirwood ?

Mme BERTOLL HARVEY. — Il y a que vous avez un voyou chez vous, mon cher ! Il vient de m'insulter comme je ne l'ai jamais été de ma vie ! Après sa conduite d'hier, vraiment c'est un peu trop !...

CADIX, avec éclat. — Shirwood, si vous vous êtes permis...

Mme BERTOLL HARVEY, qui se ressaisit. — Laissez donc, allez. Ça n'en vaut vraiment par la peine !... De toutes façons, je vais prendre congé de Marguerite. Par ici, n'est-ce pas ?

SCÈNE DOUZIÈME

CADIX, DANIEL

Un silence impressionnant. Daniel esquisse un pas vers le jardin. D'un geste autoritaire, Cadix l'arrête, puis il remonte de quelques pas, faisant de grands efforts pour dominer sa colère.

CADIX, d'une voix glaciale. — Shirwood, il m'est impossible de vous conserver plus longtemps sous mon toit... Vous allez partir... C'est aujourd'hui samedi, vous partirez donc lundi ou mardi au plus tard. J'expliquerai à votre père pourquoi je n'ai pu mener jusqu'au bout la mission dont il m'avait chargé. (Il remonte à son bureau et s'asseyant.) D'ici là vous prendrez vos repas dans votre appartement. Vous descendrez seulement pour les leçons. Vous m'entendez bien, vous ne sortirez pas de votre chambre.

Il prend sa plume et se met à écrire.

DANIEL. — Chez qui voulez-vous que j'aille ? (Pas de réponse.) C'est chez le pasteur Manders que vous voulez m'envoyer ?

CADIX. — Je vous *recommande*... à un de mes amis qui habite... à une bonne distance d'ici.

DANIEL, vivement. — Où ça ?

CADIX. — Dans le Westshire, à côté de Mansted.

DANIEL. — Je n'irai pas.

CADIX. — Alors, vous coucherez dans les champs. Mardi, après l'heure que j'aurai fixée pour votre départ, la maison vous sera fermée. Vous devez savoir, Shirwood, que lorsque j'ai pris une décision, il n'y a pas à revenir dessus.

DANIEL. — C'est ce que nous verrons. Je ne suis pas encore parti. (Cadix continue sa lettre. Un temps. Daniel, une expression méchante.) Et à mon père, qu'est-ce que vous allez lui écrire ? Qu'est-ce que vous allez lui raconter ?

CADIX. — Je ne vous retiens plus, vous pouvez disposer, Shirwood.

DANIEL. — Non, non. Je veux savoir... Comment allez-vous lui expliquer mon départ ?... Vous oserez lui dire que vous me renvoyez à cause de Mme Bertoll ?

CADIX. — Je lui dirai l'exacte vérité, soyez tranquille à ce sujet. En attendant, je vous prie instamment de ne plus prononcer le nom de cette dame.

DANIEL. — Il vous est personnellement réservé ?

CADIX, surpris. — Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ?

DANIEL, furieux soudain. — Après tout, ça ne vous regarde pas si je fais la cour à Mme Bertoll. Vous n'êtes pas son mari. Je suis libre, moi ! De quel droit vous mêlez-vous de mes affaires ? Je lui ferai la cour si ça me fait plaisir et autant que je voudrai.

CADIX. — De Mansted alors, par avion postal. (Et debout maintenant, affectant un calme souriant.) Je devrais aller chercher ma cravache, Shirwood, et vous en appliquer quelques bons coups sur le dos, car je crois vraiment que vous avez perdu le sens commun.

DANIEL. — Oh ! pas du tout, je sais parfaitement ce que je dis.

CADIX. — Vous vous imaginez sérieusement que vous « faites la cour » à une dame parce que vous vous conduisez envers elle comme le dernier des palefreniers ? Pour jouer certains rôles, l'âge mis à part, il faut quelques manières, croyez-moi, et quelques avantages aussi, de toutes sortes... qui vous manquent... Vous avez pu constater d'ailleurs de quelle façon vos hommages ont été accueillis.

DANIEL. — Ça dépend peut-être des jours. Ils sont peut-être mieux accueillis quand vous n'êtes pas là. Il ne faut pas vous fier aux apparences. Ce n'est pas parce que vous l'avez vue en colère aujourd'hui...

CADIX. — Faites attention à vos paroles, Shirwood ! Je vous préviens...

DANIEL, criant. — Parfaitement, Mme Bertoll est comme les autres, pas mieux que les autres. Ça vous embête qu'on vous le dise, mais vous le savez très bien. Vous le savez même mieux que n'importe qui !

CADIX, menaçant. — Shirwood !

DANIEL. — Et vous avez beau faire le moraliste, vous ne m'imposez plus. Si vous croyez que je suis aveugle ! Que je ne sais pas ce qui se passe quand vous restez avec elle pendant des heures...

CADIX, pâlissant les dents serrées. — Hors d'ici ! maintenant ! C'est à l'instant que vous allez partir ! Hors d'ici !

Il s'avance vers lui.

DANIEL, se sauvant. — Oh ! vous ne me faites pas peur !... Si vous croyez que vous me faites peur ! (Il court vers l'escalier et, arrivé aux premières marches, bravant Cadix du regard.) Avant de me renvoyer, vous devriez me prêter un de vos atlas, monsieur... un de ceux qui sont là-bas, au fond de votre bibliothèque, dans la partie que vous fermez si soigneusement à clé...

Cadix s'élance vers sa bibliothèque, veut en ouvrir un des battants, s'aperçoit que la serrure a été forcée.

CADIX. — Shirwood !

DANIEL, même jeu. — J'aime beaucoup la géographie ! Et votre oncle, M. Jinkoë, l'aime beaucoup lui aussi ! Vous pourrez lui en donner un quand je serai parti !

Cadix s'est saisi d'un livre, quil tourne et retourne fébrilement, comme pour y chercher quelque chose. Le livre est vide.

CADIX, avec violence, la voix rauque. — Restez, Shirwood !... Où sont ces lettres ?

Dehors, le gong qui annonce le déjeuner.

Mme CADIX, entrant, enjouée. — Allons ! Tout le monde ! C'est l'heure ! A table !... (S'arrêtant devant la mine défaite de Cadix.) Qu'est-ce que tu as ?

Un lourd silence.

CADIX, qui s'est ressaisi. — Passez devant, Shirwood. Allez à la salle à manger.

Daniel se dirige lentement vers la salle à manger. Mme Cadix le regarde passer devant eux, puis elle tourne la tête vers Cadix, immobile, pendant que tombe le

RIDEAU

ACTE II

Même décor. Après le déjeuner.

SCÈNE PREMIÈRE

Mme ROBINS, puis ROSE

Mme Robins est seule en scène. Assise dans un fauteuil, elle attend. Entre Rose, avec le café. Elle pose le plateau sur le guéridon et se retire. Nouvelle attente. Mme Robins tambourine sur le bras du fauteuil, donnant des signes d'impatience. La porte de la salle à manger s'ouvre enfin. Paraissent, dans l'ordre, Jinkoë et son fauteuil roulant, Mme Cadix et Cadix, l'air sombre. Pendant la majeure partie de la scène qui suit, il va et vient, dissimulant mal sa nervosité.

SCÈNE DEUXIÈME

Mme ROBINS, JINKOE, Mme CADIX, CADIX

Mme CADIX. — Oh ! vous étiez là, madame Robins, je vous demande pardon.

Mme ROBINS. — Ne vous excusez pas, ma chère, j'avais défendu qu'on m'annonce. Que vous acheviez tranquillement de déjeuner... Comment allez-vous, monsieur Jinkoë ? Je ne vous ai pas vu ce matin.

JINKOË. — A peu près aussi bien qu'une souris entre les griffes d'un chat, madame Robins... pour ne pas dire d'un tigre.

Mme ROBINS. — Qu'est-ce qu'il raconte ? Quand je vous ai rencontré jeudi, vous gambadiez comme un jeune homme.

Mme CADIX. — Oncle Jinkoë, malgré ses douleurs très réelles, a une légère tendance à l'exagération.

JINKOË. — Ma chère Marguerite, tout est question de point de vue, même la souffrance humaine. Mon docteur, qu'elle fait vivre, assure que je suis fort mal, mais mon neveu, qui me fait vivre, déclare que je vais fort bien. Cette boutade n'étant pas pour exciter votre compassion.

Mme ROBINS. — Mais vous l'avez, mon cher. Je n'ignore pas ce que sont les rhumatismes, depuis vingt ans bientôt que je leur paie mon tribut !... Enfin, ne parlons pas de moi, ce n'est pas intéressant.

JINKOË. — C'est ça ! Ne parlons pas de vous, ne parlons pas de vous !

Il manœuvre allégrement son fauteuil.

Mme Robins, se retournant vers Cadix, qui se tient un peu à l'écart, et avec un sourire mesuré. — Mon cher pasteur, vous allez dire qu'on ne voit que moi dans votre maison, mais j'ai tenu à revenir, dès cet après-midi, pour m'expliquer sur un petit incident... où vous n'êtes pour rien, mais qui m'a un peu chiffonnée.

Cadix. — De quoi s'agit-il ?

Mme Robins, prenant la tasse de café que lui offre Mme Cadix. — Vous comprenez, je suis bonne fille, mais tout de même ce n'est pas parce que j'ai le nez retroussé et les joues rondes qu'on doit me prendre pour tête de Turc.

Mme Cadix. — Oh ! madame Robins !

Mme Robins. — Parfaitement. Bertoll Harvey se croit tout permis. C'est à lui que j'en ai... Il tranche, il décide. Il vous ferme carrément la bouche quand il a envie d'ouvrir la sienne... Et puis, je vous demande un peu ce que signifient ces plaisanteries de dixième ordre sur les costumes de bain ?

Mme Cadix, conciliante. — Il lui arrive, pour le plaisir de faire un bon mot...

Mme Robins. — S'il avait de l'esprit, encore ! Mais il en a beaucoup moins qu'il ne croit !... et qu'on ne lui fait croire... Toujours la même histoire, quand on a la grosse galette !... Il n'y a pas deux ans que ces gens-là sont dans le pays et tout le monde est à leurs pieds.

Jinkoë. — Les pieds de Mme Bertoll Harvey sont si petits, madame Robins !

Mme Robins. — Ça ne l'empêchait pas de courir le cachet, mon cher, avant d'avoir épousé les pétroles du Caucase. J'ai très bien connu sa tante, c'est elle qui l'a élevée. Et je vous assure qu'on ne mettait pas de confiture sur son pain tous les jours, dans la maison !... D'ailleurs, vous savez que, s'il prenait fantaisie à Bertoll de la planter là, elle se retrouverait sans un sou.

Jinkoë, jouant l'indignation. — Ce gentleman ne lui a pas assuré le moindre bidon de pétrole ?

Mme Robins. — Pas ça ! Je le sais pertinemment. (Elle fait craquer son ongle sur ses dents.) Non, que voulez-vous, ces gens-là ! Cette façon prétentieuse de parler ! Ces idées qu'elle affiche maintenant ? Qu'est-ce qu'elle veut nous faire croire ? Qu'elle est un ange ?

Jinkoë. — En douteriez-vous, madame Robins ?

Mme Robins. — Un tantinet, mon cher. Je la crois tout ce qu'il y a d'humaine. Il y a des signes qui ne trompent pas, allez ! (Et s'apercevant que Cadix est remonté vers la fenêtre.) Bref, cher monsieur Cadix, pour clore l'incident de ce matin, vous seriez tout à fait gentil de dire à notre ami, dès que l'occasion s'en présentera, d'abord que je n'ai plus vingt ans, hélas ! ensuite que, sans être une « Bertoll Harvey », mon grand-père siégeait tout de même au parlement (avec un coup d'œil à Jinkoë) alors que le sien se tenait debout derrière un comptoir.

Cadix. — Ne vous troublez pas, madame Robins, M. Bertoll ne vous taquinera plus longtemps ; il part la semaine prochaine pour l'Australie...

Mme Robins. — Eh bien, justement, j'aimerais qu'avant ce départ...

Cadix. — Entendu. Nous arrangerons ça.

Petit temps. Mme Robins va chercher sa serviette.

Mme Robins. — Ah ! Maintenant que j'ai vidé mon sac ! (Elle brandit son dossier.) Plus que quatre jours, vous savez, avant la grande séance ! N'est-ce pas, mon cher pasteur ?

Cadix, évasif. — Quatre jours, en effet.

Mme Robins. — Encore, je dis quatre jours, il y en a un qui ne compte pas. Dimanche est un jour creux.

Jinkoë. — Vous estimez, madame Robins, que le dimanche est un jour creux ?

Mme Robins. — Enfin, je veux dire par là...

Jinkoë. — Que c'est un jour embêtant ! L'église, le matin ! L'église, l'après-midi !...

Cadix. — Je n'aime pas beaucoup ces plaisanteries, mon oncle. S'il vous déplaît d'aller à l'église, personne ne vous y force.

Jinkoë. — J'entendais simplement ceci, Hector : pour vous, ce n'est qu'une corvée, pour moi, c'est un martyre.

Mme Robins, sur un mouvement de Cadix. — Allons ! Ne vous disputez pas... Tenez, monsieur Jinkoë, puisqu'il vous est pénible de vous déplacer en ce moment, je viendrai vous chercher, demain, en voiture. (A Mme Cadix :) A 10 heures, voulez-vous ?

Mme Cadix. — Vous êtes tout à fait aimable...

Mme Robins, se retournant vers Cadix. — Monsieur le président !... Où nous installons-nous ?

Cadix, qui s'était de nouveau éloigné, ruminant ses pensées. — Vous m'excuserez, madame Robins, mais je vais vous demander de me laisser ces dossiers ; en ce moment, je vous serais d'un mauvais secours.

Mme Robins. — Comment, nous n'allons pas travailler ?

Cadix. — Je préférerais les étudier d'abord à tête reposée... Si vous ne craignez pas de me les confier.

Mme Robins, dépitée. — Ah ! parfait. A votre guise. Dès l'instant que ma collaboration vous paraît superflue... (Elle lui remet son dossier et se lève.) Eh bien, puisque vous me rendez ma liberté, je vais aller au cercle. J'ai reçu plusieurs adhésions nouvelles.

Mme Cadix, aimable. — Déjà ?

Mme Robins. — Deux ou trois familles de l'aristocratie avec lesquelles je suis liée depuis toujours. (Et sur un ton aussi enjoué que possible.) Mon cher président, vous serez assez bon pour me faire savoir quand vous aurez besoin de moi, n'est-ce pas ? Libre ou non, je m'arrangerai.

Cadix. — Dès lundi, certainement. Nous reprendrons notre besogne.

Il va sonner.

Mme Robins. — Quand vous voudrez. Un mot, j'accours. Ne vous dérangez pas, je vous en prie.

Cadix. — Mais si, je vous accompagne. (Il va sonner. A Rose, qui entre :) M. Daniel est dans sa chambre, Rose. Priez-le de descendre immédiatement et de m'attendre ici. J'ai à lui parler.

Rose. — Bien, monsieur.

Mme Cadix. — Apportez-moi aussi mon chapeau et mes gants, voulez-vous...

Sort Rose. Cadix va rejoindre Mme Robins, qui est déjà sur la terrasse. Un silence. Mme Cadix paraît maintenant réfléchir. Goguenard, Jinkoë, qui l'observe du coin de l'œil, affecte de manœuvrer sa chaise en avant, puis en arrière, par petits coups guillerets. Il s'amuse ensuite à faire le tour de la pièce en vitesse. Enfin, il s'arrête et prend un livre.

SCÈNE TROISIÈME

Mme CADIX, JINKOE, puis ROSE, puis CADIX

JINKOË, déclamant.

O Saule ! Saule ! Saule !
Chantez sous le saule vert
La main sur son sein...

Mme CADIX, doucement. — Oncle Jinkoë ?

JINKOË

La tête sur les genoux...

Mme CADIX. — Oncle Jinkoë... Je suis certaine que nous pouvons faire fonds sur vous, n'est-ce pas ?

JINKOË. — Faire fonds ?

Il la regarde interrogativement.

Mme CADIX. — Que nous pouvons compter sur vous, si vous aimez mieux.

JINKOË. — Oui, j'aime mieux, parce que « faire fonds » !...

Mme CADIX. — Ecoutez... Il se passe ici quelque chose d'assez ennuyeux... Je pense que vous êtes au courant...

JINKOË, avec un grand sérieux, sourcils froncés. — Oui.

Mme CADIX. — Et je viens vous demander, puisque nous sommes là tous les deux, de nous aider un peu dans notre tâche...

JINKOË, de même. — Oui.

Mme CADIX. — ... De façon à nous éviter une fausse démarche. Que nous n'accusions personne à la légère.

JINKOË, une troisième fois. — Oui... (Et posant son livre.) Ma chère Marguerite, vous avez eu tout à fait raison de vous adresser à moi. Je vais vous avouer l'entière vérité. Je vous donne ma parole... que le vase du bureau a été brisé par le vent. Il est le seul coupable.

Mme CADIX, mécontente. — Oncle Jinkoë, il y a des circonstances où vous pourriez mettre votre humour de côté et peut-être vous rappeler que vous êtes notre oncle.

JINKOË. — L'oncle qu'on héberge.

Mme CADIX. — Et à qui on n'a pas accordé le chauffage central, si vous voulez.

JINKOË. — Brr ! Vous réveillez mes douleurs, ma chère !

Mme CADIX. — Vous pourriez vous souvenir, tout au moins, qu'en certaines circonstances Hector vous a spontanément offert son hospitalité...

JINKOË. — J'aurais bien mauvaise mémoire si je l'oubliais ! On me le rappelle si souvent.

Mme CADIX. — Que voulez-vous ? Nous ne sommes pas parfaits ! En tout cas, je crois que nous avons fait de notre mieux...

JINKOË. — Je ne vois pas quel développement cela pourrait appeler, vraiment.

Mme CADIX. — Vraiment ?... (Et après un temps.) Voyez cette maison, oncle Jinkoë. Depuis des années elle a toujours été en ordre. Chaque chose à sa place. Depuis hier elle ne l'est plus. Je m'adresse à vous pour que vous nous aidiez à ce qu'elle reprenne son aspect habituel, voilà tout. (Il veut parler, elle l'arrête.) Vous le pouvez, j'en suis certaine. Soit directement, soit en usant de votre influence sur quelqu'un qui habite sous ce toit.

JINKOË, en écho, comme s'il cherchait. — Quelqu'un qui habite sous ce toit !... (A ce moment revient Cadix. Jinkoë se tourne vers lui.) Je ne connais pas d'esprit aussi embrouillé que celui de votre femme, Hector. Elle vient de mêler, en une seule phrase, le chauffage central, l'influence que j'ai sur quelqu'un et le désordre qui règne dans votre maison. J'en ai la tête qui tourne ! J'en ai le vertige !

Sans répondre, Cadix est entré dans son bureau. Presque aussitôt paraît Rose.

CADIX, revenant. — Vous n'avez pas prévenu M. Daniel, Rose ?

ROSE. — M. Daniel n'est pas en haut, monsieur. Il n'est pas encore rentré.

CADIX, vivement. — Comment ça ? Quand est-il sorti ?

ROSE. — Oh ! il doit y avoir un moment. Tout à l'heure, on l'a appelé au téléphone, il n'était déjà pas là.

CADIX. — Qui est-ce qui a téléphoné, vous n'avez pas demandé ?

ROSE. — C'est le monsieur qui est venu ce matin, le monsieur du journal.

CADIX. — Vous êtes sûre que c'est à M. Daniel qu'il voulait parler ?

ROSE. — Oui, oui, monsieur, il faut que M. Daniel soit au journal à 2 heures et demie au lieu de 4 heures. Je n'ai pas pu lui faire la commission ; il y est peut-être déjà.

Elle rassemble les tasses et emporte le plateau.

JINKOË, récapitulant sur ses doigts. — Le chauffage !... L'influence !... Le journal !... Je m'en vais !

Il sort.

SCÈNE QUATRIÈME

CADIX, Mme CADIX

Mme CADIX, après un temps. — Je n'ai pas entendu ce coup de téléphone, nous devions être à table...

Elle va prendre son chapeau posé sur un meuble.

CADIX. — Tu sors ?

Mme CADIX. — Oh ! je ne suis pas pressée. Juste une course à faire...

CADIX, après un petit temps et cependant qu'elle ajuste son chapeau devant la glace. — Qu'est-ce que tu disais à Jinkoë ? Tu lui as parlé ?

Mme CADIX. — J'aurais voulu savoir au juste le rôle qu'il a joué dans cette affaire, mais je n'en ai pas tiré grand-chose.

CADIX. — Puisque tu as surpris Shirwood cette nuit, je pense que nous sommes suffisamment fixés.

Mme CADIX. — Evidemment. (Nouvelle pause. Elle hoche la tête.) Voler des lettres ! C'est inimaginable !... Pourquoi faire ?

CADIX. — Ce que l'on peut dire, en tout cas, c'est que ce journaliste ne manque pas d'aplomb. Téléphoner chez moi pour appeler Shirwood ! C'est pour le moins, étrange...

Mme CADIX, mi-sérieuse, mi-plaisante. — Tu n'imagines pourtant pas qu'il y ait là un rapport avec la disparition des lettres ?

CADIX. — Je souhaite que non...

Il redescend d'un pas. Elle le suit des yeux, puis avec un peu d'hésitation.

Mme CADIX. — Dis-moi, Hector, si je puis te le demander... de quelle nature sont ces lettres ? D'ordre... privé... ?

CADIX. — Oui, certainement.

Mme CADIX. — C'est une correspondance sentimentale ?

CADIX. — Oui.

Mme CADIX. — ... Ecoute, c'est un geste qui me coûte un peu, mais j'ai presque envie d'aller voir dans sa chambre. Je découvrirai bien où il les a cachées.

CADIX. — Tu ne les trouveras certainement pas. De toutes façons, il a pris ses précautions.

Mme CADIX. — Crois-tu ? Cette nuit il est remonté directement dans sa chambre et, ce matin, il n'a pas quitté la maison. Il y a de grandes chances qu'elles soient sous une pile de linge ou au fond d'un tiroir. (Elle se dirige vers l'escalier.) Comment est le paquet ?

CADIX. — Je t'assure que nous perdons notre temps. C'est tout à fait inutile.

Mme CADIX. — Nous allons bien voir. De quelle couleur est-il ? Est-ce qu'il porte un cachet ?

CADIX. — Non. Les lettres sont simplement tenues par un élastique.

Mme CADIX. — Enfin, elles sont tout de même sous enveloppe ?

CADIX, plus bref. — Mais non. Il n'y a pas d'enveloppe.

Mme CADIX, surprise. — Comment ? Des lettres ouvertes ? On te les a remises comme ça en liasse ?

CADIX, une nuance d'impatience. — Je viens de te le dire, Marguerite.

Mme CADIX, même jeu, l'observant. — Je n'avais pas compris. (Et après un temps.) C'est curieux que tu n'aies pas eu l'idée de les mettre sous pli, toi qui es généralement si méticuleux. Des lettres qui ne t'appartiennent pas ! (Pas de réponse de Cadix. Elle redescend en scène et d'un ton différent.) Il y a une chose que je m'explique mal, c'est que Daniel ait pu soupçonner leur existence. Il y a longtemps que tu les avais ici ?

CADIX. — Quelques mois.

Mme CADIX. — Et tu ne les as jamais changées de place ? Tu es sûr qu'elles étaient toujours dans ce livre ?

CADIX. — Absolument certain. Hier soir encore je m'en étais assuré...

Mme CADIX, vivement. — Hier ? Comment cela ?

CADIX, gêné, expliquant aussitôt. — J'allais assez souvent à cette bibliothèque... j'ai là des livres qui m'intéressent...

Mme CADIX, opinant. — Ah ! oui !

CADIX. — Et je les relis de temps à autre... quand j'ai un moment de libre... comme hier...

Mme CADIX, même jeu, le regardant. — Parfaitement... (Un silence un peu contraint, alors sans plus insister.) Eh bien, Hector, je vais aller faire cette course, puisque je ne peux pas t'aider... En tout cas, ne te tourmente pas. Pour l'instant, il ne peut rien arriver.

CADIX. — Je pense comme toi, Marguerite.

Mme CADIX. — Daniel n'est pas un monstre, je suis persuadée que son seul but est de t'énerver. Une petite vengeance qui ne peut que s'arrêter là. (Machinalement, elle va vers la fenêtre et regarde dehors.) Quelle heure as-tu ?

CADIX. — Trois heures.

Mme CADIX. — Est-ce que ce n'est pas le samedi qu'il a son entraînement au rugby après le déjeuner ?

CADIX. — Il n'y va plus depuis quinze jours.

Mme CADIX. — Oui, en effet... Où peut-il bien être ? (Elle reste un instant songeuse devant la fenêtre. Paraît Mme Bertoll Harvey.) Tiens ! Alice !...

SCÈNE CINQUIÈME

CADIX, Mme CADIX, Mme BERTOLL HARVEY

Mme BERTOLL HARVEY, qui cherche à cacher son agitation. — Est-ce que je dérange ?

Mme CADIX. — D'aucune façon, Alice. J'allais sortir, mais je puis fort bien remettre...

Mme BERTOLL HARVEY. — Ne changez pas vos plans pour moi, ma chère, je vous en prie. D'ailleurs, c'est au pasteur que je voudrais dire un mot.

Mme CADIX. — En ce cas c'est très bien...

Imperceptible gêne. Elle lui fait un petit signe d'amitié et sort.

SCÈNE SIXIÈME

CADIX, Mme BERTOLL HARVEY

Mme BERTOLL HARVEY, fouillant dans son sac aussitôt que Mme Cadix est dehors. — Mon cher, cela devient funambulesque ! Je vous assure, un vrai roman-feuilleton ! Je voudrais divertir ma cuisinière que je ne trouverais pas mieux à lui raconter... Vous ne vous sentez pas bien ? Qu'y a-t-il ?

CADIX, éludant. — C'est à vous que je le demande, Alice.

Mme BERTOLL HARVEY. — Tenez, ceci de M. Daniel vous renseignera. (Elle lui passe un papier bleu plié en quatre. Et cependant qu'il lit.) Hein ? Qu'en dites-vous ?... Vous appréciez le post-scriptum ?... Après la galanterie, la menace, soulignée d'un trait, si je ne me rends pas immédiatement à l'endroit qu'on me désigne ? J'ai reçu cela au beau milieu du déjeuner.

CADIX. — Vous y avez été ?

Mme BERTOLL HARVEY. — Vous plaisantez, mon cher. Aussitôt sortie de table, je me suis excusée auprès de Betty Day, lui disant que j'étais appelée près d'une amie malade. D'ailleurs, je ne reste qu'un instant, on m'attend pour le bridge. Mais je tenais à vous mettre au courant... (La tête baissée, Cadix lit et relit le billet... Elle le considère, étonnée de son mutisme.) Après sa muflerie de ce matin, c'est pour le moins curieux... n'est-ce pas ?

CADIX, évasif. — Oui.

Mme BERTOLL HARVEY. — Enfin, Hector, quand je vous ai quitté vous avez fait comprendre à ce garçon qu'il était plus que temps de changer ses façons...

CADIX. — Je ne l'ai pas ménagé, soyez-en certaine.

Mme BERTOLL HARVEY. — Alors, comment expliquez-vous qu'il continue ? Il n'a pas dû être bien frappé puisqu'il se permet cette nouvelle insolence. (Affectant de rire.) Je vous assure que j'en arrive à

me poser les questions les plus inattendues... Je veux bien qu'il soit à moitié fou, mais tout de même, on n'écrit pas une lettre d'intimidation sans se croire... je ne sais pas... peut-être en position de le faire...

CADIX, *après un temps et sans répondre.* — Puis-je vous prier, Alice, de m'attendre un instant ? Il n'est pas encore 3 heures et demie, j'ai quelque chance de le retrouver là-bas.

Mme BERTOLL HARVEY. — Où ça ?

CADIX. — Derrière les tennis, puisque c'est là qu'il vous a donné rendez-vous.

Mme BERTOLL HARVEY. — Et alors ? Vous vous proposez de l'interroger en pleine rue ? Allons, pas d'enfantillage. Ce que je vous demande c'est votre impression, Hector. Car vous avouerez bien qu'il se passe quelque chose d'insolite... A votre avis... est-ce qu'il peut savoir quelque chose ?... De quoi se serait-il aperçu ? (*Et comme il reste muet.*) Je vous pose une question, mon cher, vous pourriez y répondre.

CADIX, *se passant la main sur son front moite.* — Ce n'est pas très facile, Alice... et je le dois pourtant.

Mme BERTOLL HARVEY. — Eh bien ?

CADIX. — Alice, j'avais toujours pensé que je n'étais pas complètement dénué de force morale et cependant je donnerais tout au monde pour ne pas vivre la minute présente... Il est vrai que je ne pouvais m'imaginer qu'un jour je me sentirais si coupable envers vous.

Mme BERTOLL HARVEY. — Coupable envers moi ? (*Elle le regarde, stupéfaite.*) Je me demande de quelle façon vous pourriez l'être.

CADIX, *avec un grand effort, comme un homme qui se jette à l'eau.* — Alice... Je n'avais pas déchiré les lettres que vous m'avez écrites... et elles viennent de m'être volées.

Mme BERTOLL HARVEY, *pâlissant.* — Vous dites ?

CADIX. — Je les avais mises sous clé, dans un meuble du bureau. Je me suis aperçu tout à l'heure que la serrure avait été forcée. On les a prises cette nuit. Shirwood. (*Elle reste toute droite, comme pétrifiée. Il continue.*) J'avais la faiblesse de les relire assez souvent, presque chaque soir... On a dû me voir... m'espionner... Enfin, je suis sans excuse. (*Un long silence. Elle est toujours immobile, les traits durcis. Cadix la regarde avec une grande émotion, puis s'approchant d'elle et d'une voix plus ferme.*) Ma chère amie, il est nécessaire que vous me fassiez confiance, malgré tout. Vous allez retourner chez vos amis. J'ai beaucoup réfléchi et j'estime qu'étant donné notre situation particulière il ne serait pas décent, ni pour vous ni pour moi, de nous commettre avec ce dévoyé. Je me propose donc d'aller trouver un homme dans l'habileté duquel j'ai toute confiance, et qui me doit beaucoup, l'inspecteur Hart...

Mme BERTOLL HARVEY, *comme si elle n'avait rien entendu.* — Vous permettez ? (*Elle s'assied près du téléphone et compose son numéro.*) « Allô ! Je voudrais parler à Mme Day, s'il vous plaît... Mme Bertoll Harvey. » (*Mettant la main sur le récepteur.*) Vous êtes tout à fait sûr que c'est Daniel qui a mes lettres, n'est-ce pas ?

CADIX. — Autant qu'on peut l'être.

Mme BERTOLL HARVEY. — Votre femme est au courant ?

CADIX. — Elle sait qu'il y a eu vol. Bien entendu votre nom n'a pas été prononcé.

Mme BERTOLL HARVEY. — Vous la croyez s bête !... (*Dans l'appareil, ton mondain.*) « Allô ! C'es vous, ma chère ?... Excusez-moi de vous déranger je suis au désespoir, mais je ne vais pas pouvoi revenir, mon amie est plus souffrante que je n croyais et elle me demande de ne pas la laisser... Oui... je comprends, mais enfin, vous serez quatr à ma table avec M. Schow... Vous êtes tout à fai gentille. Je viendrai vous faire une petite visite d'ex cuses... Au revoir !... Et encore tous mes regrets... (*Elle raccroche, son sourire a disparu.*) Vous m'excusere auprès de votre inspecteur, mais j'ai l'habitude d traiter mes affaires moi-même... quitte à manque de décence. Quand Daniel aura suffisamment attend derrière les tennis, il reviendra ici et peut-êtr saurai-je me passer de M. Hart... Vous ne voye pas d'inconvénients à ce que je m'installe dans cett pièce ?

CADIX. — Mais pas le moindre, Alice... (*Un temp Il se promène de long en large, puis revenant.*) Pour gagne du temps, voulez-vous que j'envoie Rose avec u mot disant à Shirwood que vous êtes ici et que vou l'attendez ?

Mme BERTOLL HARVEY. — Après la police, le domestiques !... (*Elle hausse les épaules.*) Décidémen vous êtes en verve ! (*Durement.*) Tâchez de contrôle un peu vos nerfs. Le feu n'est pas à la maison. Mon mari est plongé dans son bridge jusqu'à 7 heur et je ne suppose pas que ce garçon ait l'intentio d'aller le trouver chez des gens qu'il ne connaît pa Maintenant, s'il a mis les lettres sous enveloppe son adresse, c'est évidemment autre chose, ma comme nous n'y pouvons rien !...

CADIX. — Votre mari n'est peut-être pas la seu personne que nous avons à redouter, Alice.

Mme BERTOLL HARVEY. — Qui d'autre ? I pape ?... Laissez-nous souffler, voulez-vous ? Dani ne bronchera pas avant de m'avoir vue.

CADIX, *timidement.* — Il ignore que vous êtes ici.

Mme BERTOLL HARVEY. — Il le devinera. (*E prend un magazine et feint de s'y absorber.*) Maintenan si vous avez à travailler, ne vous gênez pas pou moi. Je crois d'ailleurs que notre conversation ma querait d'agrément.

CADIX. — A votre guise. Je vous laisse. Peut-êtr en effet, cela est-il préférable.

Il remonte jusqu'à son bureau et au moment où il atteint la porte...

Mme BERTOLL HARVEY, *dure.* — Quelles sont l lettres de moi que vous avez conservées ?

CADIX. — Je les ai gardées... presque toutes.

Mme BERTOLL HARVEY. — Précisez, voulez-vou Dans la situation où vous m'avez mise que je sac au moins à quoi m'en tenir exactement.

CADIX. — Alice, je vous le dis, je n'ai déchiré q deux ou trois mots très courts et une lettre que vo m'aviez écrite le lendemain d'une petite querelle La seule que nous ayons jamais eue...

Mme BERTOLL HARVEY. — Alors, vous les av conservées toutes, sans exception ?... Ces billets q je vous envoyais quelquefois le soir ?...

CADIX. — Venant de vous, Alice, tout m'était précieux ! Tout me paraissait si beau !...

Mme Bertoll Harvey, brutale. — Allons, mon cher, pas de niaiseries ! Nous ne sommes pas des enfants, n'est-ce pas ? Nous savons tous ce que recouvre ce genre de beauté.

Cadix, offusqué. — Oh ! Alice...

Mme Bertoll Harvey, une indignation étouffée, remontant. — Quelle impudeur !... Quand une femme fait des confidences aussi personnelles !... Aussi intimes !... S'en aller livrer ses lettres à tout le monde !... Et les flanquer n'importe où, dans une bibliothèque ouverte à tous les vents !...

Cadix. — Là, vous avez raison et je ne cherche pas...

Mme Bertoll Harvey. — Enfin, je n'ai que ce que je mérite ! La femme que je suis, se compromettre aussi totalement !

Cadix, avec douceur, mais non sans fermeté. — Alice, vous avez montré beaucoup de dignité et de courage quand je vous ai appris ce qui nous est arrivé ; pourquoi, maintenant, vous laisser aller à cette colère, indigne de vous ?

Mme Bertoll Harvey. — Vous avez tout à fait raison, elle est parfaitement inutile. Il n'y a qu'une morale à tirer de l'histoire, c'est qu'on ne peut compter sur la discrétion d'aucun homme ! quelle que soit sa profession ! Celle qui pensera avoir fait un choix sûr et judicieux, comme je m'en flattais, est bien présomptueuse !

Un long silence. Elle souffle.

Cadix. — Ecoutez, il est bientôt 4 heures. Je sais que Shirwood a un rendez-vous vers cette heure-là. Il faut en tout cas que je l'empêche d'y aller.

Mme Bertoll Harvey. — Quel rendez-vous ?... Est-ce que ça vous regarde ? Est-ce que ça vous concerne ?

Cadix. — Tout à l'heure on lui a téléphoné...

Mme Bertoll Harvey. — Quoi ?... Eh bien, allez-y, puisque vous tenez à toute force à commettre une nouvelle maladresse. Vous aurez au moins l'occasion de savoir ce qu'il pense de moi, maintenant qu'il a lu mes lettres et pourquoi il m'insulte impudemment depuis huit jours... De qui ce coup de téléphone ?

Cadix. — Il connaît un rédacteur de *la Sporting Gazette*, et, comme nous ne devons rien négliger en ce moment...

Mme Bertoll Harvey, éclatant de rire. — Ah ! magnifique ! On va publier mes lettres dans un journal, maintenant !... Ma parole, je crois que vous avez complètement perdu la raison ? Mais vous êtes donc incapable d'un atome de sang-froid ? C'est pourtant tout ce que je vous demande. Vous m'avez mise dans le pétrin, laissez-moi m'en sortir toute seule. Et, tenez, puisque la situation vous échappe complètement, lisez ce billet. Tâchez d'ouvrir les yeux ! Tâchez de comprendre ! C'est pourtant clair ! Il n'y a pas de rendez-vous au journal. Il y a un rendez-vous ici, avec moi. Avec moi, vous comprenez ?

Cadix, écarquillant les yeux. — Alice...

Mme Bertoll Harvey, se montant de plus en plus. — Et, maintenant, allez travailler ou restez ici, ou sortez, mais, pour l'amour du ciel, ne dites plus rien, ne proposez plus rien. Que je n'entende plus le son de votre voix, c'est au-dessus de mes forces. Plus un mot ! Je n'en peux plus ! Je n'en peux plus !

Des larmes. Elle s'effondre, secouée de sanglots, écartant du geste les secours du pasteur, qui, d'ailleurs, n'a pas osé bouger.

Cadix, de loin, atterré. — Alice !... Jamais je ne vous ai vue ainsi !... Je ne sais pas ce qu'il convient de faire... Vous me défendez de parler, vous me défendez d'agir. Je ne peux pourtant pas... quand je vous vois dans cet état... Est-ce que je peux vous donner quelque chose à boire ?... Un verre d'eau bien fraîche ?

Mme Bertoll Harvey, catégorique. — Donnez-moi du cognac.

Cadix. — Oh ! Vous voulez ?... Eh bien... (Il monte vers un meuble, cependant qu'elle fait de grands efforts pour reprendre son souffle, et revient presque aussitôt avec deux carafons.) Je n'ai que du whisky et du gin, Alice.

Mme Bertoll Harvey. — Quelle marque, le gin ? C'est du Gordon ?

Cadix. — Non, malheureusement.

Mme Bertoll Harvey. — Alors, donnez-moi du whisky.

Cadix, remplissant son verre. — Il est assez bon, vous verrez. Il va vous remettre. (Elle boit et lui, aussitôt, souriant déjà.) Ça va mieux, n'est-ce pas ? Vous vous sentez mieux ?

Mme Bertoll Harvey. — Mon sac, s'il vous plaît, voulez-vous me le passer ?

Cadix va chercher le sac et le lui apporte, tout heureux de se rendre utile. Elle se mouche, s'essuie les yeux, puis, après s'être poudrée, lui tend machinalement son verre, qu'il emplit de nouveau, et elle reprend le billet.

Cadix, la couvant des yeux, tout prêt à lui en verser un troisième, et riant. — Voyez ! Vous allez faire tomber toutes mes préventions contre l'alcool... Je reconnais que dans certains cas...

Mme Bertoll Harvey, se remettant. — Tout ceci est assez ridicule, n'est-ce pas ? Moi qui ai l'habitude de dominer mes nerfs !

Cadix, le flacon à la main. — Encore un peu, chère Alice... ?

Mme Bertoll Harvey, avec dignité. — Cela suffit, merci. (Un silence. Elle relit maintenant le billet avec soin, et, reprenant peu à peu possession d'elle-même, se lève.) Eh bien, moi qui vous reprochais votre manque de sang-froid ! Il faut croire que la panique est contagieuse, comme la grippe.

Cadix, riant. — Ah ! Ah !

Mme Bertoll Harvey. — Tout de même, la situation n'est pas tragique. Je ne prétends pas que le baromètre soit au beau fixe, mais...

Cadix, chaleureux. — Mais oui, tout s'arrangera très bien, vous verrez. Tout s'arrangera au mieux.

Mme Bertoll Harvey, froide aussitôt. — Ne passez donc pas d'un extrême à l'autre. Vous devez pourtant comprendre, vous qui êtes au courant de mes affaires, que s'il parvenait aux oreilles de mon mari le moindre écho de cette histoire il ne me resterait plus qu'à me jeter dans la rivière. Recommencer à user mes semelles pour aller apprendre la grammaire à des enfants mal lavés ! J'ai, grâce au ciel, contracté d'autres habitudes.

Cadix, qui ne se risque plus. — Oui, bien sûr !

Mme Bertoll Harvey. — Quant à vous, avec cette histoire de cercle où vous vous êtes fourré, malgré tout ce que j'ai pu vous en dire, vous vous rendez compte de ce que vous risquez s'il y a scandale ? Vous et toute votre famille, d'ailleurs !...

Cadix. — Ne pensez qu'à vous, Alice... Il faut penser à vous d'abord.

Mme Bertoll Harvey. — C'est bien ainsi que je l'entends ; d'une façon comme d'une autre, c'est moi qui paierai les pots cassés. Non, non, il n'y a pas de quoi rire, je vous assure. (Tout en parlant, elle a replié le billet, qu'elle tient toujours, puis, relevant la tête.) Pouvez-vous m'expliquer, maintenant que vous semblez moins agité, ce que *la Sporting Gazette* vient faire dans tout ceci ?

Cadix. — Je vous l'ai dit, Shirwood est lié avec un de ses rédacteurs. Je les ai trouvés ensemble ce matin, ils paraissaient en fort bons termes...

Mme Bertoll Harvey. — Et alors ? Qu'est-ce qu'il va faire ? Il va lui remettre mes lettres ?

Cadix. — Il y a un fait dont je ne vous ai pas parlé et qui mérite peut-être d'être relevé. Shirwood, le mois dernier, s'est adressé à moi pour obtenir une assez forte somme d'argent...

Mme Bertoll Harvey. — Eh bien ?

Cadix. — ... Il n'est pas impossible, après tout, que pour se procurer cette somme il cherche...

Mme Bertoll Harvey. — ... A les vendre... (Sur un geste évasif de Cadix, reprenant le billet et avec un sourire ambigu.) Pas au journal, en tout cas, mon cher, puisqu'il s'adresse à moi... Avouez d'ailleurs que ce ne serait pas très logique pour quelqu'un qui tourne d'aussi belles phrases...

Cadix. — Que voulez-vous dire ?

Mme Bertoll Harvey, même jeu. — Enfin, vous avez lu... La galanterie est un peu lourde, mais elle y est tout de même. Non ?

Cadix. — En effet.

Mme Bertoll Harvey, de même. — Est-ce que vous ne pensez pas que j'ai quelque chance de me les faire rendre après cela ?... Qu'il vienne. C'est une affaire à régler entre nous deux.

Cadix, inquiet. — Vous avez vraiment l'intention de discuter avec lui ?

Mme Bertoll Harvey. — Il n'y aura pas l'ombre d'une discussion. Il y aura un désir que j'exprime et devant lequel il s'inclinera, voilà tout. (Elle rit un peu nerveusement.) Et, maintenant, cinq minutes de relaxation, je vous en conjure. Et, surtout, ne me cassez plus la tête avec la *Sporting Gazette* !... Non ! ce gamin de seize ans allant frapper au guichet d'un journal, c'est trop bête, vraiment !

Cadix. — En effet, ce n'est pas très vraisemblable.

Mme Bertoll Harvey. — Absurde ! Je ne comprends même pas que vous ayez eu cette idée... Oh ! là là ! quelle histoire !

Elle rassemble des coussins et s'installe sur la chaise longue. Cadix s'approche d'elle timidement. Peu à peu, son visage se détend et, à la fin, elle lui consent un sourire.

Cadix, humble. — Je ne suis guère en droit de vous faire des reproches quand j'en mérite tant moi-même, Alice ; mais, enfin, vous venez d'être dure avec moi... Non ?

Mme Bertoll Harvey, dans ses coussins. — Je ne m'en souviens plus.

Cadix, à qui il faut bien peu. — Chère Alice !... Je me demande s'il y a beaucoup de femmes qui savent comme vous, d'un seul mot...

Mme Bertoll Harvey, généreuse. — Mais oui il y en a certainement.

Cadix, enhardi. — ... Alice, vous êtes toujours la, même, n'est-ce pas ? Je vous le demande, parce que... Oh ! ce n'est peut-être qu'une impression, mais il me semble qu'il y a quelques semaines encore vous étiez autre... (Il s'arrête. Elle attend sans l'aider.) Qu'il y avait peut-être, comment dirais-je ?... moins de difficultés à nous retrouver, parfois...

Mme Bertoll Harvey. — Qu'est-ce que vous allez chercher ?

Cadix. — Et quand, par hasard, nous restons seuls, votre attitude est si réservée !... Ce matin encore...

Mme Bertoll Harvey. — Vous concevez qu'il en fût autrement ?... Hector, sérieusement, vous me reprochez d'avoir trop de tenue ? Chez vous ! Votre femme dans la chambre à côté ! Evidemment, je ne suis pas une midinette, qui saute au cou de son amant dès qu'elle se croit seule avec lui... C'est un genre qui vous plairait ?... Vraiment ?

Il hausse à la fois les épaules et le sourcil, puis, presque dans un murmure.

Cadix. — Qui sait ?... (Alors elle lui sourit de nouveau, un peu moins parcimonieusement, et il l'attire à lui. Indulgente, coquette, sensuelle aussi, elle lui donne ses lèvres. Quand l'étreinte se desserre, avec passion.) Vous avez fait de moi un homme profondément heureux !

Léger temps. Daniel paraît sur la terrasse. Tous deux se séparent.

Mme Bertoll Harvey. — Eh bien ? Que vous disais-je ?

Entre Daniel.

Cadix. — Un instant, Shirwood.

Mme Bertoll Harvey s'est levée. Il la prend par le bras comme pour la faire sortir.

Mme Bertoll Harvey, résistant. — Pardon, ce n'est pas vous, c'est moi qui vais lui parler.

Cadix. — Deux minutes seulement. Entrez dans cette pièce, je vous appellerai ensuite !

Mme Bertoll Harvey, à mi-voix. — Ah ! mon cher ! Vous allez tout gâcher !

Elle sort, la figure de Cadix est devenue féroce.

Cadix, appelant. — Shirwood !

SCÈNE SEPTIÈME

CADIX, DANIEL

Daniel. — C'est l'heure de ma leçon, monsieur, je viens voir si vous êtes disposé à me la donner.

Le ton est naturel, mais laisse percer une certaine assurance.

Cadix, qui s'attendait à une autre attitude, un peu pris de court. — Mais... certainement... Pourquoi ne le serais-je pas ? (Et après un petit temps, cependant que

Daniel dispose ses livres.) Puis-je savoir pourquoi vous avez enfreint mes prescriptions ? D'où venez-vous en ce moment ?

DANIEL. — Je viens des tennis.

CADIX, bref. — Ah ! des tennis...

Un nouveau temps. Cadix l'observe.

DANIEL, relevant brusquement la tête. — J'ai des excuses à vous faire, monsieur. Ce matin je n'ai pas été correct avec vous. J'ai dit des choses que je n'aurais pas dû, j'espère que vous voudrez bien les oublier.

CADIX, conciliant. — Je note avec satisfaction, Shirwood, que vous revenez dans de meilleures dispositions. Je veux espérer que votre repentir est sincère. (Pas de réponse de Daniel qui garde une attitude réservée.) Mais il y a des choses qu'il ne suffit pas d'énoncer. Il faut les prouver, n'est-ce pas ? Etes-vous prêt à m'en fournir la preuve ?

DANIEL. — Oui, monsieur.

CADIX. — Une preuve précise, il va sans dire... et concrète, Shirwood. Vous n'êtes pas sans deviner laquelle j'attends de vous ? Et sur quel objet porte toute la question.

DANIEL, un peu vague. — Oui.

CADIX. — Alors, nous sommes d'accord ? Nous nous comprenons à demi mots ?

DANIEL, de même. — Je pense...

CADIX. — En ce cas, je n'ai plus rien à dire. Il ne vous reste plus qu'à passer des promesses aux actes. Je suis prêt, en revanche, à oublier ce qui est arrivé et à garder le silence sur votre conduite.

DANIEL. — Je vous remercie, monsieur.

Un temps. Cadix, tout heureux d'en être quitte à si bon compte, commence à respirer.

CADIX, sentencieux. — Voyez-vous, Shirwood, quand on est né, comme vous, un gentleman, il y a des actions qu'on ne peut pas commettre. Si, par malheur, on cède à l'esprit du mal, on a tôt fait de retrouver le bon chemin. Vous connaissez le verset : « Il y a plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui se repent... » N'est-ce pas ? (Il lui donne une petite tape sur l'épaule et, bien en face, appuyant sur chaque mot.) Et maintenant, écoutez-moi. Je vais vous laisser quelques instants ici, seul, et, quand je reviendrai, je compte trouver devant moi un homme qui se sera mis tout à fait en règle avec sa conscience. (Sortant une petite clé de son gousset, avec une intention d'humour.) Je vous conseille vivement cette clé. La serrure de ma bibliothèque a une préférence marquée pour celle qui lui est destinée.

Il lui présente la clé.

DANIEL. — Qu'est-ce que c'est que cette clé ?

CADIX, s'arrêtant net dans son geste, surpris. — Vous ne le savez pas ?

DANIEL, froidement. — Mais non.

Cadix reste un instant silencieux, se mordant les lèvres, et tout à coup.

CADIX. — Comprenez-vous, mon garçon, que si j'avertissais la police vous seriez immédiatement appréhendé et jeté en prison comme un voleur que vous êtes ?

DANIEL, dressé. — Dites donc ! De quel droit m'appelez-vous voleur ?

CADIX, la voix sourde. — Vous avez été vu. Cette nuit.

DANIEL. — C'est possible. Mais je ne vous ai rien pris.

CADIX, une indignation profonde. — Comment osez-vous ? Quand vous-même, ce matin, m'avez avoué en me montrant les livres...

DANIEL. — Oui. Je vous ai montré les livres...

CADIX. — Et maintenant, vous venez prétendre que vous ne savez pas de quoi il s'agit !

DANIEL. — Je n'ai jamais dit ça.

CADIX, de nouveau mesuré. — Je conçois, Shirwood, qu'un aveu d'un pareil poids soit difficile à faire. Cependant tout est plus honorable que de se dérober à la responsabilité de ses actes.

DANIEL. — Pourquoi dites-vous que je me dérobe, monsieur ?

CADIX, violent. — Qu'est-ce que vous faites alors ? Sinon vous embrouiller dans des contradictions.

DANIEL. — Je ne m'embrouille pas tant que cela, allez !

CADIX. — Puis-je savoir ce que signifiaient vos excuses en entrant ? Pouvez-vous me les expliquer ?

DANIEL. — Parce que j'avais été incorrect avec vous, simplement.

Silence.

CADIX, d'un ton un peu différent. — Ecoutez-moi, je vous prie. L'autre jour, vous êtes venu me trouver pour me demander un service d'argent que j'ai dû vous refuser. Vous vous souvenez, n'est-ce pas ? (Daniel reste silencieux.) Dois-je faire un rapprochement entre ce refus... et les événements actuels ?

DANIEL, après avoir secoué plusieurs fois la tête. — Non, monsieur, aucun... Si vous voulez le savoir, à ce moment j'avais le cafard et je voulais aller rejoindre mon père. C'est pour cela que je vous ai demandé de l'argent.

CADIX. — Vous comptiez vous rendre au Chili avec 20.000 francs ?

DANIEL. — J'ai tout calculé, on peut très bien.

CADIX, d'un ton qu'il cherche à rendre aussi détaché que possible. — Et maintenant ? Vous êtes toujours dans les mêmes idées ?

DANIEL, sec. — Non. Maintenant, je veux rester ici.

CADIX, se contenant encore. — Vous supposez vraiment que je vais vous garder dans ces conditions ?

DANIEL. — On a vu des choses plus extraordinaires. (Tous deux se mesurent du regard. Un silence. Daniel monte chercher ses livres.) Monsieur, puisque vous ne voulez pas me donner ma leçon...

CADIX, sans élever la voix, mais de toute son autorité, glacial. — Vous ne sortirez de cette pièce que lorsque vous m'aurez rendu mes lettres, Shirwood.

DANIEL, hésite un instant, relève la tête et faisant front. — J'ai écrit à Mme Bertoll, pourquoi n'est-elle pas venue ?

CADIX. — Entendez-vous que vous les lui auriez remises ?

DANIEL. — ... Vous ne me ferez pas dire ce que je ne veux pas.

CADIX. — Prenez garde, mon garçon ! (La main sur l'appareil.) Je n'ai qu'un geste à faire et vous serez déshonoré pour le reste de vos jours.

DANIEL, froidement. — Et vous ?

CADIX, perdant soudain toute mesure, marchant sur lui.

— Qu'est-ce que vous voulez à la fin ? Vous allez le dire maintenant. Qu'est-ce que vous vous flattez d'obtenir, avec vos manœuvres obliques ?

DANIEL, sans broncher. — Je veux parler à Mme Bertoll, d'abord... Ensuite, je veux qu'on change de façon avec moi.

CADIX. — Et qu'on vous fasse des excuses, peut-être !...

DANIEL. — Peut-être, oui... (Et soudain, le regard mauvais.) D'abord, ça ne vous regarde pas ce que je veux obtenir. Ce n'est pas à vous que je le dirai.

CADIX, qui s'est ressaisi, avec un mépris hautain. — Eh bien, mettez-vous ceci dans la tête, Shirwood, pas plus en menaçant qu'en quémandant, vous n'obtiendrez de Mme Bertoll Harvey le plus petit entretien... et ceci simplement parce que cette dame ne le désire pas... Ce n'est pas exactement un sentiment d'attirance que vous lui inspirez... Il y a là un fait qu'il faut admettre et peut-être aussi vous expliquer, car, en fin de compte, vous n'êtes pas aveugle.

DANIEL, un flot de sang au visage. — Qu'est-ce que ça veut dire ? Faites attention, vous ! Je ne sais pas si je suis aveugle, mais je ne porte pas le col rond, en tout cas, et puis je suis jeune, moi !

CADIX. — C'est un charme qu'on ne vous conteste pas.

DANIEL, criant. — Vous, si vous recommencez !...

Sa voix s'étrangle dans des larmes de rage.

CADIX, méchamment. — Ne pleurez pas, Shirwood, ceci ne vous agrémente en rien.

DANIEL, poings fermés. — Sale bête !

Il ronge ses ongles, s'essuie les yeux du revers de sa main, renifle. Cadix, qui s'est éloigné sans relever la dernière insulte, conscient de sa fausse manœuvre, revient alors et, masquant sa défaite sous un ton brusque encore :

CADIX. — C'est votre attitude, Shirwood, qui suscite ces considérations. Et vous êtes tout à fait responsable de ce qu'elles peuvent avoir d'excessif. (Un silence où il marche.) J'ajoute, d'ailleurs, que vous manquez de l'habileté la plus élémentaire... Se montrer à la personne auprès de laquelle on veut rentrer en grâce sous la livrée d'un voleur, avouez que c'est pour le moins paradoxal. (Nouvelle promenade.) Au lieu de vous obstiner, est-ce qu'il ne serait pas plus adroit d'avoir un geste... de repentir qui vous assurerait, tout au moins, l'indulgence... en attendant de regagner la sympathie, peut-être... (Et s'éloignant.) Réfléchissez, Shirwood. Ayez ce geste et nous oublierons, l'un et l'autre, les mots que nous avons été amenés à échanger. (Il l'aperçoit devant lui, cramoisi.) Qu'avez-vous ?

DANIEL, sourdement, comme soulevé par un océan de désirs. — Mme Bertoll n'aura ses lettres que si elle vient les chercher dans ma chambre.

CADIX. — Qu'est-ce que vous dites ?

DANIEL, de même. — Elle peut bien venir dans la mienne, puisqu'elle va dans la vôtre. (Cadix s'élance vers lui et le prend au collet. Daniel dans un mouvement de recul, trébuche, faisant tomber le guéridon et les objets qui sont dessus. Daniel, aussitôt relevé.) Brute ! Quelle brute ! (Il a mis l'obstacle d'un meuble entre eux deux.) Et ça n'empêchera rien, vous savez !... J'aime Mme Bertoll, vous avez compris ? Je l'aime de toutes mes forces !... Et elle sera ma maîtresse ! Comme elle est la vôtre !... Même si je la dégoûte ! Sans cela elle n'aura pas ses lettres. Je ne les lui rendrai qu'après. Vous entendez ? (De toutes ses forces.) Quand elle aura couché avec moi !

Il s'est réfugié vers l'escalier. Cadix va l'y suivre.

Mme BERTOLL HARVEY, qui est entrée depuis quelques secondes l'arrêtant. — Hector !

SCÈNE HUITIÈME

CADIX, Mme BERTOLL HARVEY

Daniel est sorti. Un silence solennel où règne une dignité essoufflée. Ensuite de quoi Mme Bertoll Harvey monte chercher son sac et ses gants.

CADIX, faiblement. — Vous partez ?

Mme BERTOLL HARVEY, la poitrine mal apaisée. — Je crois que j'en ai mon compte pour aujourd'hui, mon cher.

Elle enfile ses gants.

CADIX, la regarde faire, puis dans une expression de naïveté. — J'en étais sûr, voyez-vous ! Je pressentais ce qu'il allait dire !

Mme BERTOLL HARVEY. — Je vous en félicite. Cela prouve à quel point les hommes ont une nature élevée ! (Et presque dans le même temps.) Je vous prie de croire, d'ailleurs, que je le pressentais autant que vous... Seulement, je n'éprouvais pas le besoin de me le faire dire. (On n'entend plus que la respiration oppressée de Cadix, qui n'ose même plus lever la tête.) Que voulez-vous que je fasse maintenant ? Tant qu'il n'avait pas parlé, je pouvais faire la bête, tout en le menant exactement où je voulais... Grâce à vous, il ne me reste plus qu'à rentrer chez moi. Après cela, il arrivera ce qu'il arrivera. C'est vous qui l'aurez voulu... (Mme Cadix est entrée par le fond.) Tenez, voici votre femme, elle vient au bon moment.

SCÈNE NEUVIÈME

Mme BERTOLL HARVEY, CADIX, Mme CADIX

Mme CADIX, restée sur place, étonnée de leur attitude. — Mais que se passe-t-il ?

Mme BERTOLL HARVEY, de loin, accotée à un meuble. — Votre femme vous parle, Hector.

CADIX. — Oui, oui...

Mme BERTOLL HARVEY, presque aussitôt, mais avec gêne. — Ma chère Marguerite, il n'y a absolument aucune raison pour que je vous cache la vérité. Les lettres qui ont disparu m'appartiennent. Une histoire sentimentale... d'avant mon mariage, que mon mari ignore et que j'aime autant qu'il continue d'ignorer. Je les avais confiées au pasteur : vous savez qui les a prises, il y a eu une explication dont je m'excuse d'avoir été la cause involontaire.

Mme CADIX, allant poser son sac et son chapeau et avec calme. — Avez-vous au moins obtenu la restitution des lettres ?

Mme BERTOLL HARVEY. — Pas précisément, non, ma chère.

Mme CADIX. — Peut-être n'avez-vous pas employé le bon moyen... Je ne sais de cette histoire que

que vous m'en dites, mais je crois que d'une façon générale, il est toujours plus habile d'attendre... et de se taire. En ce qui me concerne, c'est une ligne de conduite à laquelle je me suis tenue toute ma vie, et dont je ne suis pas près de me départir. (Elle a prononcé ces derniers mots très légèrement, marquant à peine ce qu'elle donne à entendre.) A votre place, en tout cas, je ne bougerais pas. Que voulez-vous que Daniel fasse de ces lettres ? Même s'il songeait à s'en servir contre vous.

Mme Bertoll Harvey, qui n'est pas de cet avis. — Enfin, ma chère...

Mme Cadix. — Non, Alice, croyez-moi... et le moins vous interviendrez...

Mme Bertoll Harvey. — Oh ! n'ayez crainte ! Maintenant qu'on a mis ce garçon à même de montrer sa belle âme, je ne peux plus tolérer qu'il se trouve en face de moi. Sans exagérer le sentiment de ma dignité...

Mme Cadix. — Soyez très tranquille, tout cela s'arrangera. Il y a des choses qui n'arrivent pas pour la simple raison... qu'elles ne doivent pas arriver. D'une façon ou d'une autre vos lettres vous seront rendues sans que votre dignité ait le moins du monde à en souffrir. J'en ai la conviction absolue.

Mme Bertoll Harvey. — Le ciel vous entende ! Je ne demande qu'à vous croire... (Elle s'avance pour prendre congé.) Eh bien, ma chère...

Sonnerie au téléphone.

Mme Cadix, qui a décroché le récepteur. — « Allô !... oui, parfaitement, de la part de qui ?... (Un temps où elle écoute.) Je ne suis pas au courant, monsieur, je l'ignore... Non, ce n'est pas la femme de chambre, c'est Mme Cadix... »

Elle raccroche.

Cadix. — Qui est-ce ?

Mme Cadix, un peu de gêne. — C'est ce journaliste de *la Sporting Gazette*... il voulait parler à Daniel et quand il a su que c'était moi qui répondais il s'est retiré. Il a dit qu'il rappellerait.

Un silence. Cadix, immobile, regarde à terre et tout à coup :

Mme Bertoll Harvey, remontant vivement. — Ecoutez, je vais tout de même lui parler. Je ne veux pas que ce garnement s'imagine que nous sommes tous là à trembler devant lui. C'est trop ridicule à la fin ! Vous permettez, Marguerite ? (Elle monte lestement l'escalier et, arrivée en haut.) Il faut qu'il sache ce que c'est qu'une femme de mon rang. Je crois qu'il n'en a pas la plus petite idée !... La porte à droite, n'est-ce pas ?

Elle disparaît.

SCÈNE DIXIÈME

CADIX, Mme CADIX

Mme Cadix, après un assez long silence. — Alice n'est pas très conséquente, elle dit une chose et elle en fait une autre... C'est tout à fait ridicule de se bouleverser pour un coup de téléphone... (Elle enlève son chapeau, son écharpe, puis se dirige vers la porte de gauche. En passant devant la fenêtre, elle aperçoit Jinkoë au dehors. Elevant un peu la voix.) Tout de suite, oncle Jinkoë. Je suis à vous. (Posément, elle va porter ses vêtements dans la pièce voisine, revient en scène sans hâte et va prendre un jeu d'échecs dans un meuble.) Tu m'excuseras auprès d'Alice. J'ai promis à Jinkoë de faire une partie, nous allons nous installer là-bas.

Cadix. — Bien, bien.

Une seconde d'hésitation, puis devant l'attitude soucieuse de son mari, qu'il ne dissimule même plus.

Mme Cadix, avec une grande douceur. — Tu sais, Hector... S'il y avait un danger, je serais aussi inquiète que toi. Tout autant.

Elle lui donne une petite tape sur l'épaule et sort.

SCÈNE ONZIÈME

CADIX seul, puis Mme BERTOLL HARVEY

Cadix se promène de long en large, donnant les signes d'une grande agitation. Il s'arrête, jette un regard vers l'étage supérieur, va même pour monter, mais, se contenant, il revient sur ses pas et va s'asseoir dans un fauteuil. Il reste là, immobile, la tête tournée malgré lui vers la porte du palier. A la fin, n'y tenant plus, il se lève, remonte rapidement vers l'escalier. Paraît Mme Bertoll Harvey, qui semble un peu moins fière.

Cadix, quand elle arrive aux dernières marches. — Eh bien ?

Mme Bertoll Harvey. — Eh bien... Tout est arrangé, je n'ai eu qu'un mot à dire. (Son sourire dément ses paroles.) J'ai obtenu de le voir demain matin, tranquillement.

Cadix, stupéfait. — Où cela ?

Mme Bertoll Harvey. — Je viendrai ici vers 10 heures... Je n'ai pas voulu prolonger la discussion dans cette chambre, votre femme étant là...

Cadix, anxieux. — Mais, Alice, vous n'avez pas réfléchi. Demain, c'est dimanche, à 10 heures, justement, il n'y aura personne dans la maison. Nous serons tous à l'office.

Mme Bertoll Harvey. — Eh bien, il n'y aura personne. Il y aura moi. (S'irritant soudain de la résistance qu'elle voit naître.) D'ailleurs, mon cher, nous ne sommes pas maîtres de la situation, j'aime autant vous le dire. Si vous voulez la vérité, la voilà. Et comme je veux mes lettres à tout prix...

Cadix, ne répond rien d'abord, puis tout à coup, s'insurgeant. — C'est absolument impossible, Alice ! Absolument ! Vous laisser seule ici avec ce voyou ! D'aucune façon je ne puis permettre.

Mme Bertoll Harvey, impassible. — Vous connaissez un autre moyen de nous tirer de là ?

Cadix. — Il doit certainement y en avoir. Nous n'avons pas suffisamment réfléchi. A nous deux, en cherchant...

Mme Bertoll Harvey. — C'est cela, cherchons...

Elle s'assied, regarde ostensiblement sa montre et attend en balançant sa jambe, cependant qu'angoissant, suant sang et eau, Cadix va et vient, s'éponge le front, s'agite.

RIDEAU

ACTE III

Même décor. Dimanche matin.

SCÈNE PREMIÈRE

CADIX, Mme CADIX, JINKOE, un instant ROSE

Mme Cadix, habillée pour la ville, est assise à une table. Elle écrit sur de petites fiches. Cadix, également en tenue du dimanche — col rond et cravate noire montante — se promène en long et en large, très pâle. Jinkoë est plongé dans la lecture d'un magazine.

Mme CADIX. — Il faut vous apprêter, oncle Jinkoë. Vous savez que le pasteur aime bien se trouver à l'église quelques instants d'avance, surtout le dimanche matin.

JINKOË. — Puisque Mme Robins vient nous chercher en voiture, Marguerite, nous avons encore un moment.

Mme CADIX. — Ah ! c'est juste. J'oubliais Mme Robins.

Elle se remet à écrire. Tout à coup, Jinkoë, qui riait pour lui tout seul, s'esclaffe.

JINKOË. — Ah ! Ah ! Ah !

Mme CADIX. — Pouvons-nous partager votre gaîté, mon oncle ?

JINKOË. — Ecoutez ceci : (Il lit.) *Vieux ménage.* Elle : « Tu m'avais juré de m'aimer toute la vie. » Lui : « Je ne pensais pas que ce serait si long !... » Ah ! ah ! ah ! très amusant, n'est-ce pas ?

CADIX. — Pas très approprié à l'atmosphère d'un dimanche matin.

JINKOË. — Hector, vous manquez d'humour en ce moment. Vous en manquez totalement. Et j'ajoute que vous allez finir par user votre tapis, à force d'en manquer. (Cadix, machinalement, s'arrête.) Je ne sais quelles sombres pensées vous roulez dans votre tête depuis hier soir, mais je vous assure qu'il faut un certain héroïsme pour plaisanter devant vous, car vous ne nous encouragez d'aucune façon. Hein ? Aïe !

CADIX. — Qu'est-ce que vous dites ?

JINKOË. — Je dis : « Hein ? », ce qui est une question, et je dis : « Aïe » qui constitue une exclamation... parce que je souffre. Ces deux syllabes n'ayant aucun rapport entre elles. Aïe !

Il se palpe la cuisse. Entre Rose, son chapeau sur la tête.

ROSE, discrètement. — Je pars pour l'église, madame.

Mme CADIX. — Bien. Vous pouvez passer par le jardin.

ROSE. — Merci, madame.

Rose sort. Petit temps.

JINKOË, soudainement. — Aïe !... Aïe ! Aïe-aïe ! Aïe !

Mme CADIX. — Qu'est-ce qui vous arrive ? Toujours ces étranges douleurs ?

JINKOË. — Hé ! oui, en arc de cercle ; j'ai à peine cinq minutes de répit et elles reprennent aussitôt.

Mme CADIX. — Comme c'est curieux ! Elles reviennent toujours le dimanche matin.

JINKOË. — Je ne choisis pourtant pas mon jour, Marguerite. (Continuant sa comédie.) Voyez, d'ailleurs, comme c'est bizarre ! Mes douleurs habituelles sont ternes, si j'ose dire, tandis que celles-ci sont fulgurantes. Elles me rappellent, en beaucoup plus cruelles, celles que j'ai eues il y a douze ans déjà. Quoique, si j'ai bonne mémoire, les premières me transperçaient directement la cuisse alors que celles-ci éclatent de là à là. En arc de cercle. (Penché sur lui-même.) Je ne sache pourtant pas qu'il y ait de nerf à cet endroit.

Mme CADIX. — Il doit y en avoir un.

JINKOË. — Vous êtes dans le vrai. Même je ne serais pas surpris qu'il y en ait plusieurs... Et naturellement cela tombe un dimanche, quand je dois me rendre à l'église... Mauvaise chance !

CADIX, qui était remonté près de la baie, se prêtant au jeu. — ... Si vous êtes souffrant, il vaut mieux vous soigner, Jinkoë.

JINKOË, vivement. — Que je n'aille pas à l'église ?

CADIX. — Où avez-vous mal exactement ?

JINKOË. — De là à là. En arc de cercle.

CADIX. — Cela vous fait mal quand j'appuie.

JINKOË. — Certainement... Et même quand vous n'appuyez pas.

CADIX. — Alors, faites le nécessaire. Restez ici.

Il s'éloigne.

JINKOË, au bout d'un instant, étonné de sa facile victoire, et tout en observant Cadix. — Qu'est-ce que vous en pensez, Marguerite ? N'y a-t-il pas là, malgré tout, un cas de conscience ? Que je demeure ici pendant que les autres sont à l'église !

CADIX, négligemment. — ... Vous allez monter dans votre chambre, vous resterez étendu, complètement au repos.

JINKOË, vivement. — Dans ma chambre ? Pourquoi dans ma chambre ?

CADIX. — Où voulez-vous aller ? Vous vous mettrez sur votre lit en laissant votre fenêtre ouverte... L'air pur vous fera du bien.

JINKOË. — La fenêtre ouverte ? Ah ? ah ? (Silence. Cadix reprend sa promenade.) Hector ?

CADIX. — Eh bien ?

JINKOË. — Vous savez comme j'ai l'esprit lent

à côté du vôtre. Je n'arrive pas à comprendre, puisque vous admettez si spontanément que je dois garder la maison, pourquoi vous estimez, d'autre part, que je serai mieux dans ma chambre qu'ici, par exemple, sur ce canapé...

CADIX. — Ce n'est pas dans cette pièce où tout le monde entre et sort que vous pourrez vous reposer.

JINKOË. — Qui va entrer et sortir, Hector ? Est-ce que vous attendez quelqu'un ?

CADIX. — Enfin, mon cher, vous êtes malade ou vous ne l'êtes pas. Si vous l'êtes, restez dans votre chambre, faites-vous des enveloppements chauds et demain nous n'en parlerons plus.

Silence.

JINKOË, qui le surveille toujours, — Vous êtes bien gentil, Hector, de vous occuper de moi avec tant de sollicitude. J'y suis d'autant plus sensible que c'est la première fois. Tous les dimanches, vous me traîniez de force à l'église et aujourd'hui vous êtes vraiment plein d'humanité... Je vous en remercie, mon cher, je vous en remercie cordialement. (Il le regarde toujours, cherchant à deviner le motif de cette bienveillance.) Eh bien, c'est entendu, je garderai la maison. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

CADIX, sec. — Vous ferez comme vous voudrez. Vous êtes tout à fait libre.

JINKOË. — Attendez. Nous allons voir... (Il se lève et fait quelques pas.) Aïe ! Ouille !... Oui, vous avez raison, il vaut certainement mieux que je reste.

CADIX. — Désirez-vous que je vous aide à monter ?

JINKOË. — Non, non, je puis très bien tout seul. (Il prend ses cannes, puis se dirige vers la porte, s'arrêtant et comme s'il répétait sa leçon.) M'étendre sur mon lit... Avec des enveloppements chauds... et de cette façon s'il venait des cambrioleurs... ou si j'entendais appeler au secours, eh bien, je descendrais... avec mes cannes... Ah ! ah !... Ah ! ah !...

Il sort en poussant de petits gémissements.

SCÈNE DEUXIÈME

CADIX, Mme CADIX

CADIX, au bout d'un instant. — Voudrais-tu être assez bonne pour téléphoner à Mme Robins. Il est inutile de la laisser se déranger maintenant...

Mme CADIX, a pris l'appareil et forme le numéro. — « Allô !... Chez Mme Robins ? Ayez l'obligeance de dire à Madame que M. Jinkoë est souffrant et qu'il est inutile qu'elle vienne ce matin chez M. Cadix. M. Jinkoë ne sortira pas... C'est cela. Je compte sur vous pour faire la commission. » (Elle raccroche. Cadix, qui était une fois de plus remonté jusqu'à la baie, regardant dehors, revient, va déplacer un vase sur la cheminée et, finalement, tire des feuillets de sa poche et les manie, visiblement absent. Après une nouvelle pause.) Tu repasses ton sermon ?

CADIX. — Oui, je le revois un peu.

Mme CADIX. — Je l'aime beaucoup, tu sais. Et ce serait dommage que tu ne le prononces pas avec toute la liberté d'esprit désirable.

CADIX, qui a déjà remis ses feuillets dans sa poche. — Pourquoi dis-tu cela ? Pourquoi n'aurais-je pas ma liberté d'esprit ?

Mme CADIX. — Je te connais, Hector, je vois bien quand tu es nerveux... Et aujourd'hui tu l'es un peu... (Elle met en paquet ses étiquettes et modifiant à peine le ton uni qui lui est habituel.) Est-ce que tu sais à quelle heure Alice doit venir ?

CADIX. — Elle devrait déjà être ici.

Mme CADIX, même ton. — Je suis surprise, je te l'avoue... Une femme comme elle, venir parlementer avec ce garnement.

CADIX. — Il n'est pas question de parlementer. Elle laissera tomber quelques phrases de haut.

Mme CADIX. — Oh ?... Alice n'est pas une enfant. Elle sait bien qu'on ne prend pas les mouches avec du vinaigre. (Finissant ses rangements.) Je ne te cache pas que, si Daniel avait eu deux ans de plus, je t'aurais demandé que cette rencontre n'ait pas lieu... Du moins chez moi, la maison vide... (Avec un peu d'émotion cette fois, cherchant son regard.) Pourquoi as-tu prié Jinkoë de rester ici ce matin, dis-le-moi, Hector?

CADIX. — Mais je ne l'ai pas prié. Tu as vu comment les choses se sont passées.

Mme CADIX, de même. — Hier ? Quand tu m'as dit que tu croyais Shirwood capable de tout, quelle était ton idée ?

CADIX, éludant. — Il l'a prouvé, n'est-ce pas, puisqu'il a volé.

Mme CADIX. — C'est à cela que tu pensais ? A rien d'autre ?

CADIX. — A quoi donc ?

Mme CADIX, un temps encore, puis se levant. — Bon... Eh bien, c'est l'heure, je vais aller m'apprêter.

Elle sort. Cadix reste un moment pensif, descend de quelques pas en scène, puis brusquement se retourne et se dirige vers le perron. Il appelle d'une voix ferme, mais sans éclat.

CADIX. — Shirwood ! Descendez, je vous prie.

Il se compose une attitude. Au bout d'un instant, paraît Daniel en haut de l'escalier. Il descend quelques marches et s'arrête.

SCÈNE TROISIÈME

CADIX, DANIEL

CADIX, très froid, très sec. — Je vous rappelle dans quelles conditions vous êtes venu ici, Shirwood. Votre père m'a prié d'avoir l'œil sur vous à la suite d'incidents qui ne sont pas à votre honneur. Je n'ai fait que mon devoir. Je le ferais encore, le cas échéant. Bref, vous ne me l'avez pas pardonné et vous avez cherché, vous avez trouvé le moyen de vous venger de moi... C'est bien cela, n'est-ce pas ? (Silence.) Je vais donc vous faire une proposition qui vous donnera pleine satisfaction, je crois. Vous pensez bien qu'avec un peu de réflexion je n'ai pas tardé à me rendre compte que vous n'agissiez pas seul. Vous êtes entré en relations avec des gens qui ne m'aiment pas, comme ce journaliste, par exemple, que j'ai surpris hier dans mon bureau et qui vous a téléphoné trois fois dans l'après-midi. (Il cherche l'assurance mais sa voix tremble un peu.) Si je m'engageais envers vos amis à renoncer à la direction du cercle, me rendriez-vous ces lettres ? Je suis prêt à vous donner ma parole que, dès que vous les aurez remises, j'envoie ma

démission au comité. Votre victoire est complète et l'élève pourra ainsi se féliciter de s'être assuré une belle revanche sur les sévérités de son maître.

DANIEL, qui a écouté sans un geste, les yeux bas. — Vous vous trompez, monsieur, si vous croyez que je cherche à me venger. Ce n'est pas cela du tout.

Il reste là dans la même attitude, buté, un sourire ambigu aux lèvres.

CADIX, un flot de sang au visage, mais se contenant. — C'est bien. Retirez-vous. Montez dans votre chambre.

Daniel sort. Cadix reprend sa promenade puis monte lentement vers la porte de son cabinet de travail. A ce moment paraît Mme Bertoll Harvey.

SCÈNE QUATRIÈME

CADIX, Mme BERTOLL HARVEY

CADIX, s'avançant, empressé. — Je n'ai pas entendu votre voiture, vous êtes venue à pied ?

Mme BERTOLL HARVEY. — Je me suis rappelé ce matin qu'un peu d'exercice m'était ordonné. (Elle regarde autour d'elle, enlève ses gants et, avec beaucoup de désinvolture.) Alors ? Voici le champ de bataille ?... Eh bien, mais c'est très gai !... Que dites-vous de ma robe ? Vous n'avez pas idée comme le choix en a été difficile. Une robe à la fois qui impose et qui soit en harmonie avec les circonstances... et avec votre salon. C'est un vrai tour de force. Qu'en pensez-vous ?

CADIX. — Alice, je suis heureux que vous preniez sur ce ton ce qui vraiment n'en mérite pas d'autre... Car je crois réellement qu'hier soir nous nous sommes un peu égarés...

Mme BERTOLL HARVEY. — Pardon ?

CADIX. — Nous avons capitulé sur toute la ligne, c'est une procédure détestable... Cette démarche est indigne de vous... et je vous demande d'y renoncer.

Mme BERTOLL HARVEY, après un temps où elle le regarde. — Je ne sais si je me trompe en ce moment, mon cher Hector, mais j'ai l'impression que derrière vos paroles il se glisse quelque chose d'un peu blessant pour moi... (Sèchement.) Qu'est-ce que vous redoutez de cette entrevue ? Pour quelle femme me prenez-vous donc ? Je me croyais vraiment de taille à affronter une demi-heure de conversation avec un gamin. (Silence de Cadix. Elle continue.) Je sors pas mal, je vais beaucoup dans le monde et, sachez-le, j'en suis encore à attendre de la bouche d'un homme la parole qui m'ait seulement choquée.

CADIX, stupéfait. — Oh ! Alice, vous oubliez... qu'ici même...

Mme BERTOLL HARVEY. — Ne manquez pas de tact. Ce n'est pas à moi que le mot a été dit. C'est à vous. (Et comme il paraît très mal convaincu.) Hector, dans un sens, j'apprécie le sentiment qui vous fait veiller... si jalousement sur moi. C'est le mot propre, n'est-ce pas ? Mais je crois qu'il vous égare. Et je serais sincèrement navrée pour l'un et pour l'autre que vous ne vous en aperceviez pas...

Cadix rentre la tête dans ses épaules, puis, après un silence, timide.

CADIX. — Je dois vous dire, Alice, que mon oncle est un peu souffrant ce matin. Il ne peut aller à l'église. En sorte que la maison ne sera pas tout à fait vide.

Mme BERTOLL HARVEY. — Comme ça se trouve !... Vous n'avez pas fait installer une sonnette d'alarme ?

Mme CADIX, entrant, chapeautée. — Comment allez-vous, Alice ? (A son mari :) Je ne comprends pas, voici Mme Robins. On n'a pas dû lui faire ma commission.

Elle va au-devant d'elle.

Mme BERTOLL HARVEY, vivement. — Vous allez l'empêcher d'entrer, n'est-ce pas ? Je ne veux pas de complications avec cette perruche.

Elle monte rapidement vers le bureau de Cadix, mais Mme Robins est déjà sur le seuil, toutes voiles dehors.

SCÈNE CINQUIÈME

CADIX, Mme BERTOLL HARVEY, Mme ROBINS Mme CADIX

Mme ROBINS. — Mais, mon cher pasteur, ce n'est pas une raison parce que votre oncle est malade !... Tiens ! Bonjour, madame Bertoll.

Mme BERTOLL HARVEY, qui s'est arrêtée. — Bonjour, madame Robins.

Mme ROBINS, enchaînant, un œil sur Mme Bertoll Harvey. — ... que je me prive du plaisir de vous conduire ce matin... Qu'est-ce qu'il a, ce brave Jinkoë ?

CADIX. — Il est un peu fatigué...

Mme ROBINS. — Oui, c'est ce qu'on m'a dit. On souffre avec les rhumatismes, vous savez ! J'en sais quelque chose. (Elle se tâte le poignet.) Enfin, ceci ne change rien à nos plans... Vous venez avec nous, madame Bertoll ?

Mme BERTOLL HARVEY, la main au front. — Je vous remercie, madame Robins, mais je dois vous dire que je viens d'avoir un éblouissement et il m'en reste une telle migraine...

Mme ROBINS. — Oh ! madame Bertholl Harvey, je suis navrée pour vous. Les migraines sont une chose atroce. Je suis payée pour le savoir.

Mme BERTOLL HARVEY, à Cadix. — Je vais même abuser de votre hospitalité, mon cher, si vous voulez me permettre de rester quelques instants chez vous.

Mme ROBINS. — Le trajet est si court, nous allons vous attendre.

Mme BERTOLL HARVEY, vivement. — Oh ! surtout, ne dérangez rien pour moi, j'en serais contrariée, je vous assure.

Mme ROBINS. — Vraiment ?

Mme BERTOLL HARVEY, souriant. — Cela va passer. Je vous rejoindrai à l'église dans un instant.

Mme ROBINS. — A pied il y a une trotte, vous savez.

Mme BERTOLL HARVEY. — Au contraire. Je sens que cela me fera du bien, la marche...

Mme ROBINS. — En ce cas, je n'insiste pas.

Elle les regarde, un peu surprise de leur contenance. Cadix, qui est monté chercher sa Bible et son chapeau, attend près de la baie.

Mme CADIX, à qui la situation n'est pas très agréable. — Chère madame Robins, puisque vous êtes assez

aimable pour nous emmener, je crois que l'heure s'avance.

La porte de droite s'ouvre lentement. Paraît Jinkoë en tenue de ville, avec une simple canne.

Mme Robins. — Mais, le voici ! Il n'est pas malade du tout !

SCÈNE SIXIÈME

CADIX, Mme BERTOLL HARVEY, Mme ROBINS, Mme CADIX, JINKOE

Jinkoë. — Vous ne m'en voulez pas, mon cher Hector, d'avoir manqué à votre ordonnance et de n'être pas resté dans ma chambre, étendu, avec des enveloppements chauds, mais j'ai senti que ce serait un tel chagrin pour vous que je n'assiste pas à l'office que j'ai fait un effort et me voici prêt à vous accompagner... Je vous salue, madame Robins.

Elle les regarde tous de nouveau. Un petit temps de gêne.

Mme Cadix, donnant le signal du départ. — Je mets la clé de la grille dans la boîte aux lettres, Alice, vous l'y trouverez quand vous voudrez partir.

Mme Robins, pointe d'ironie. — Au revoir, madame Bertoll Harvey. J'espère que cette migraine va se dissiper.

Jinkoë, qui est venu s'incliner près d'elle, avec une ironie appuyée. — Je l'espère aussi, bien cordialement. Elle tient si mal à propos ! (Tous se dirigeant vers la sortie.) C'est curieux, je me sens tout à fait gaillard maintenant. Vraiment, remarquablement alerte !...

Il sort en faisant le pitre. Restée seule, Mme Bertoll Harvey se regarde dans la glace de son poudrier et s'embellit selon les rites habituels. A bonne distance, on entend la grille qui claque, puis la voiture qui démarre. Alors, elle se lève, jette un ou deux regards vers le palier et se dirige vers le gramophone qu'elle met en marche après avoir choisi son disque. Quelques secondes d'attente. Comme Daniel ne paraît pas, elle va jusqu'à l'escalier, monte les premières marches, hésitante. Au même instant, elle le voit sortir de sa chambre. Elle s'arrête et feint d'écouter le disque.

SCÈNE SEPTIÈME

Mme BERTOLL HARVEY, DANIEL

Daniel. — Vous montiez ?

Mme Bertoll Harvey. — Du tout. C'est dans cette pièce que nous devons nous rencontrer, je crois. (Il descend l'escalier. Très dégagée alors, elle retourne au gramophone et, sur un ton mondain qu'elle exagère un peu.) Comment aimez-vous cette interprétation, mon cher ? Remarquable, n'est-ce pas ? Peut-être un peu trop romantique ?

Daniel. — Pardon ?

Mme Bertoll Harvey. — Vous connaissez, naturellement ? (Il secoue la tête négativement.) Vraiment ? Comment est-ce possible ? Une page aussi célèbre ! (Elle écoute d'un air connaisseur, rythmant la mesure de mouvement gracieux, et, quand le disque s'est arrêté.) *La Fille aux cheveux de lin.* Debussy.

Daniel. — Oh ! lui, je sais. Musicien français.

Mme Bertoll Harvey. — Bravo !... (Un petit temps souriant, puis elle se met en devoir de chercher un autre disque.) Voyons, lequel allons-nous mettre ? Avez-vous une préférence ?

Daniel. — Oh ! moi, vous savez, la musique...

Mme Bertoll Harvey. — Mais, Daniel ! Qu'est-ce que j'entends ? Pour ma part, je vous avoue que je lui dois les plus belles heures de ma vie... Cela vous surprend ?

Daniel. — Non, non. Je savais bien que vous aimiez tout ça.

Mme Bertoll Harvey. — Qu'entendez-vous par « tout ça » ?

Daniel. — La poésie, la musique... tout ce qui se passe dans des régions... (Il montre le ciel et, cependant qu'elle ajuste le nouveau disque, direct.) Je l'avais deviné la première fois que je vous ai vue. Tout de suite.

Mme Bertoll Harvey. — Vous cherchez à me dire des choses gracieuses, Daniel ?

Daniel. — Ce me serait peut-être plus facile que de vous en dire d'autres.

Mme Bertoll Harvey. — Très galant.

Daniel. — N'est-ce pas ?

Mme Bertoll Harvey. — Très. (Elle le regarde du même air protecteur. Puis, quittant l'appareil et sans le remettre en marche.) Eh bien, puisque vous êtes dans de si bonnes dispositions et que vous connaissez si parfaitement mes goûts, nous allons en profiter. Voulez-vous que nous parlions tout de suite de ce que je n'aime pas ?

Daniel. — J'aime mieux parler de ce que vous aimez.

Mme Bertoll Harvey. — Cela est possible aussi, et je puis vous satisfaire... Car il n'y a pas que les arts qui comptent pour moi, Daniel. J'aime aussi la noblesse du cœur, par exemple. Les belles actions, la loyauté.

Daniel. — Tout ce que vous croyez que je n'ai pas.

Mme Bertoll Harvey. — Je ne fais aucune personnalité.

Daniel. — Vous feriez erreur. J'ai peut-être quand même quelques qualités.

Mme Bertoll Harvey. — Mais je ne demande qu'à vous croire. (Avec intention.) Et il ne tient qu'à vous de me le démontrer... sur-le-champ.

Elle arrête le disque et le regarde en face.

Daniel, après un silence, bien en face lui aussi. — Vous m'en voulez de vous avoir fait venir ici, hein ? Vous ne vous demandez pas pourquoi sans doute.

Mme Bertoll Harvey. — Vous avez pris soin de me le dire.

Daniel. — Oui, mais je n'obéis peut-être pas qu'à un seul sentiment. Vous croyez que j'ai agi simplement comme une brute. Vous ne vous demandez pas s'il n'y a pas quelque chose d'autre en moi, de vrai.

Mme Bertoll Harvey. — Je ne me suis pas posé tant de questions, je l'avoue.

Daniel. — On ne connaît pas bien les gens, quand on vit dans des camps... ennemis. Ou qu'on s'est fait sur eux des idées à l'avance.

Mme Bertoll Harvey. — On les connaît par ce qu'ils font.

DANIEL. — Oui mais, pourquoi le font-ils ? (Plus bas, presque avec humilité.) Si vous croyez qu'on est adroit quand on se trouve devant quelqu'un... auquel on tient. Mes sentiments valaient peut-être mieux que mes actes.

Mme BERTOLL HARVEY. — Oui ?

DANIEL. — Vous pouvez en être sûre.

Mme BERTOLL HARVEY, après un temps et tout en redressant une fleur dans un vase. — ... J'apprécie cette explication comme il convient, Daniel, et je veux bien mettre certaines choses sur le compte de la maladresse... mais enfin, pas toutes. Quand on prétend avoir pour une femme un sentiment, il me semble qu'on ne cherche pas à lui nuire... Que penseriez-vous de quelqu'un qui dirait vous aimer et qui vous aurait volé votre porte-monnaie, par exemple ?

DANIEL, vivement. — Je ne vous ai pas volé.

Mme BERTOLL HARVEY. — Je crois qu'aimer c'est vouloir du bien, avant tout... Par conséquent, si vous avez vraiment pour moi les sentiments que vous dites, faites en sorte que je puisse le croire. Ayez le geste que j'attends de vous et en prévision duquel je suis venue ce matin.

DANIEL. — Oh ! je sais bien qu'il n'y a que ça qui vous intéresse.

Mme BERTOLL HARVEY. — Est-ce que je ne suis pas logique ?

DANIEL. — Si, ça, pour être logique...

Elle attend une seconde, puis tendant la main avec coquetterie.

Mme BERTOLL HARVEY. — Alors, Daniel... Le plus tôt sera le mieux.

DANIEL, fermé, la tête dans les épaules. — Pas maintenant, on verra.

Mme BERTOLL HARVEY. — A votre gré. Mais en ce cas faites-moi grâce de vos protestations, qui n'ont pas un sens... très précis.

Un silence. Elle reprend l'album de disques qu'elle feuillette négligemment.

DANIEL, *ex abrupto*, mais d'une voix moins ferme. — Ecoutez... J'ai un ami qui habite avec sa mère, tout à côté de chez vous. Ils sont en voyage en ce moment, il n'y a personne et j'ai la clé de la maison.

Mme BERTOLL HARVEY. — Eh bien ?

DANIEL. — Eh bien, si vous veniez, un soir ou un après-midi, on serait tranquilles, on pourrait parler ensemble...

Mme BERTOLL HARVEY. — Mais, Daniel, c'est ce que nous sommes en train de faire.

DANIEL. — Non. Pas du tout. On n'est pas bien ici. On n'arrivera jamais à s'entendre, tandis que, là-bas, je suis sûr que vous seriez différente.

Mme BERTOLL HARVEY, brève. — Ça, je ne crois pas. D'ailleurs je ne suis pas de votre avis, je trouve que nous sommes très bien dans cette pièce.

Nouveau temps.

DANIEL, avec brusquerie. — ... Alors, vous ne voulez pas ?

Mme BERTOLL HARVEY. — Quoi ?

DANIEL. — Venir où je vous demande.

Mme BERTOLL HARVEY, dure, soudain. — Si vous n'étiez pas un collégien, vous comprendriez ce que tout votre programme a d'odieux et de saugrenu, Shirwood.

DANIEL, élevant sa voix. — Vous ne le connaissez pas, mon programme !

Mme BERTOLL HARVEY. — Suffisamment, je vous assure. (Il est devant elle, dressé, tout tremblant. Alors, changeant de tactique.) Allons, venez ici et ne faites pas la mauvaise tête. Quand on fait la cour à une femme on ne s'y prend pas de cette façon, mon cher. Ce n'est pas un moyen de la convaincre. (Riant.) Voulez-vous que je vous apprenne comment on procède ? Que je vous montre les petites ficelles du métier ? (Elle veut le prendre par le bras, il se recule. Elle continue du même ton enjoué.) Et d'abord, expliquez-moi... Quand il y a tant de jeunes filles et plus en rapport avec votre âge, pourquoi cette idée singulière de vous adresser à moi ? Femme mariée, n'est-ce pas ? Et dont les manières sont plutôt faites pour refroidir que pour encourager... Pourquoi ce choix inexplicable ? Etant donné ma personnalité, le dernier que vous deviez faire...

DANIEL, se tait d'abord, puis sourdement. — Fallait pas me rendre amoureux de vous !

Mme BERTOLL HARVEY. — Comment ? Que dites-vous ?

DANIEL. — Et vous avez tout fait pour ça ?

Mme BERTOLL HARVEY. — Oh !... (Elle reste un instant prise de court, mais se redrapant très vite dans sa dignité.) Il n'y a qu'à rire, n'est-ce pas ? C'est le seul parti à prendre.

DANIEL, qui en a gros sur le cœur, éclatant soudain, tout frémissant. — Pourquoi est-on sorti ensemble un soir, tout au commencement que j'étais là, après qu'on avait dansé au cercle ? Hein ? Dites ? Pourquoi êtes-vous venue avec moi ?

Mme BERTOLL HARVEY. — Mais, Daniel...

DANIEL. — Le 22 juin... on a été sur la route, très loin. Vous avez dit que vous aviez besoin de prendre l'air et que vous aviez mal à la tête. Vous ne vous rappelez pas ? Vous aviez une robe blanche avec des fleurs. Pourquoi m'avez-vous demandé de sortir ? Pourquoi m'avez-vous emmené ? Je n'ai pas oublié, moi, si vous ne vous souvenez pas !

Mme BERTOLL HARVEY. — Mais, Daniel, il est inutile de vous agiter de la sorte et de crier surtout... Certainement, je me souviens. Je vous ai en effet demandé, ce soir-là, de faire quelques pas avec moi sur la route. Je vous voyais seul dans votre coin, personne ne songeait à danser avec vous, j'ai eu pitié de votre solitude.

DANIEL. — Pitié, ah ! oui, pitié !...

Mme BERTOLL HARVEY. — Mais, certainement, pitié.

DANIEL. — C'est pas vrai ! C'est pas vrai du tout !

Mme BERTOLL HARVEY. — Mais si, cela est vrai...

DANIEL, plus fort encore. — Et derrière l'arbre, alors ? Quand le vieux bonhomme a passé et que, sous prétexte de ne pas être vue, vous vous serriez contre moi ?

Mme BERTOLL HARVEY, comme si on lui parlait chinois. — Quoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

DANIEL. — Parfaitement. A travers votre robe de bal, je vous sentais toute. Je sais très bien que vous l'avez fait exprès. Et, à mon tour, quand je me suis serré contre vous, vous ne m'avez pas repoussé. Au contraire. Vous faisiez semblant d'avoir peur pour

vous serrer plus fort. Et après, quand j'ai essayé de vous en reparler, vous étiez furieuse et vous m'avez tourné le dos, comme s'il n'y avait rien eu.. C'est depuis ce moment-là que vous m'avez détesté.

Mme Bertoll Harvey. — Charmante interprétation des gentillesses qu'on a pu avoir pour vous...

Daniel. — Des gentillesses ! Vous appelez ça des gentillesses... Faire croire à quelqu'un qu'on l'aime et puis le ficher en l'air quand on a changé d'avis...

Mme Bertoll Harvey, levant la séance. — Dans ces conditions, je crois que je n'ai plus qu'à me retirer. Passez-moi mon sac.

Daniel. — C'est ça. Allez-vous-en !

Il lui lance son sac. Fausse sortie. Et, comme il la laisse partir, se ravisant.

Mme Bertoll Harvey. — ... C'est vrai ! Au lieu d'être raisonnable... De bavarder gentiment comme on aurait pu le faire, dès le début... Vous mériteriez que je vous prenne au mot, tenez, que je vous plante là... (Elle le regarde, puis secouant la tête d'un air de gronderie amicale.) Quel enfant terrible !... Quelle soupe au lait !... La manie de la persécution, aussi !

Daniel. — Je sais ce que je dis, allez !

Mme Bertoll Harvey. — Mais non, vous ne le savez pas. Vous ne le savez pas du tout... D'abord, qu'est-ce qui vous fait penser que je vous déteste, Daniel ? C'est une idée absolument fausse ?... Si je vous ai tenu à l'écart, c'est que vos manières n'étaient plus tout à fait... ce que je pouvais accepter... Avez-vous réfléchi à cela ?

Daniel. — Je n'ai pas besoin de réfléchir.

Mme Bertoll Harvey, après un nouveau temps où elle l'observe, et avec plus de gentillesse. — Voyons... Ne perdons pas notre calme... Cela vous ferait si plaisir que ça de me voir ? De sortir avec moi ?

Daniel. — Vous le savez bien.

Mme Bertoll Harvey. — Eh bien, après tout, il n'y a pas de mesures sans appel... Je ne demande pas la mort du pécheur... Voulez-vous que nous essayions de reprendre nos rapports de bonne camaraderie ? Nous danserons... Nous flirterons... (La main sur son épaule.) Mais non, je ne vous déteste pas, mon petit Daniel. Si je me suis montrée dure parfois, c'est que vous m'y avez forcée. Ce n'est pas du tout que je vous déteste. Je n'en ai aucune raison. Hein ? Dites ? Tout au contraire, voyons ! (Elle lui donne de petites tapes sur le bras, le cajole, le gratifie de beaux sourires. Daniel, qui sent la manœuvre, se dégage sans douceur.) Eh bien, qu'y a-t-il encore, mon petit ami Daniel ?

Daniel. — Je n'ai pas besoin que vous m'appeliez comme ça. Je n'aime pas les boniments.

Mme Bertoll Harvey. — Je crois que personne ne les aime... Mais, ici, où sont-ils ? Il me semble que jusqu'à présent je ne vous ai rien dit de particulièrement gracieux. Vraiment, vous ne pouvez pas m'accuser de chercher à vous séduire !... D'ailleurs, tant que nous vivrons sous le régime que vous avez instauré hier... le régime de la menace, il me serait bien difficile de vous parler gentiment... Même si au fond de moi j'en conservais le désir... Allons, ne soyez pas stupide. Nous avons mieux à faire qu'à nous disputer. (Elle le prend par le bras, sans qu'il résiste cette fois.) Et tâchez surtout d'être plus adroit... Car, enfin, ne serait-il pas plus simple de lever d'abord l'hypothèque qui pèse sur notre conversation et de nous entendre ensuite comme nous aurions pu le faire depuis longtemps... avec un peu d'habileté de votre part... et de patience peut-être, hein ? (Le serrant un peu, elle l'entraîne alors dans une petite promenade, sans plus rien ajouter, mais comme si la situation seule l'empêchait d'en dire davantage. En fin de compte, elle s'arrête, le regarde en souriant et, l'attirant à elle, lui met un baiser sur la tempe. Daniel ferme les yeux, frissonnant, puis, à son tour, lève vers elle un regard où naît déjà l'espoir. Alors, Mme Bertoll Harvey, forçant la dose :) Où est cette villa dont vous parliez, Daniel ?

Daniel, mollissant. — Qu'est-ce que cela peut vous faire puisque vous ne viendrez pas ?

Mme Bertoll Harvey. — Répondez-moi, tout de même. Admettez qu'il me prenne envie de la visiter, par exemple.

Daniel. — Vous viendriez si je vous le demandais ?

Mme Bertoll Harvey. — Mais qu'il est ennuyeux avec ses questions précises !

Daniel. — Répondez-moi. Je veux que vous me répondiez.

Mme Bertoll Harvey. — Après tout, pourquoi pas, puisque je suis bien venue ici avec vous.

Daniel. — Vous viendriez ce soir ?

Mme Bertoll Harvey. — Qui sait ? Il dépend de vous peut-être... Tout dépend de vous... (Avec son sourire le plus prometteur, risquant le tout pour le tout.) Et maintenant... allez les chercher...

Daniel se détache d'elle, la regarde un instant fixement et, d'une voix étranglée.

Daniel. — Ah ! je savais bien que c'était des boniments !

Mme Bertoll Harvey. — Mais, Daniel...

Daniel, violent. — Laissez-moi tranquille !

Il reste un instant, la main au front, le visage durci, et, comme elle veut se rapprocher, il l'écarte rudement. Silence.

Mme Bertoll Harvey, sans élever le ton. — Alors, c'est la guerre, Daniel ?

Daniel. — Par votre faute !

Mme Bertoll Harvey. — Je ne comprends pas très bien. Vous semblez désirer ma sympathie, et quand je l'exprime vous la mettez en doute et vous vous fâchez. Ce n'est pas très encourageant ! Car j'aurais peut-être encore beaucoup de choses à vous dire, Daniel. Et peut-être perdez-vous à ne pas les entendre ? Vous ne croyez pas qu'au lieu de m'interrompre dès les premiers mots vous feriez mieux de me venir en aide ? (Cette dernière phrase prononcée avec des inflexions de voix et des demi-sourires, comme pour corriger le sens dangereux des mots.) Et ceci mérite peut-être mieux qu'un froncement de sourcil. Non ? (Pour toute réponse, il va fermer à clé la porte de la terrasse. Mme Bertoll Harvey, tout sourire tombé, la voix coupante.) Vous oubliez le rideau, Shirwood. (Il hésite, puis va le tirer et se poste devant l'autre porte. Un temps.) Et puis ?... C'est risible, vous savez !... Qu'est-ce que vous allez faire ?... Me séquestrer !... Me brutaliser ? Vous avez lu de bien mauvais romans, mon cher. Seulement, si vous pensez me faire peur, vous en serez pour vos frais. Votre mise en scène ne m'émeut nullement. Au contraire. (Elle s'approche de lui, l'air

dégagé et tapotant le revers de son veston.) Et d'abord, monsieur le geôlier, sachez que les mouchoirs se portent à l'intérieur, et non pas en dehors. Comme ceci, voyez...

D'un geste prompt, elle plonge la main dans l'intérieur de sa veste et lui arrache son portefeuille. Petite lutte. Il le lui abandonne.

DANIEL. — Oh ! vous pouvez chercher ! Elles n'y sont pas.

Mme Bertoll Harvey, après s'être assurée que le portefeuille est vide, le rejette. Dans l'ombre, Daniel immobile, la regarde toujours. Alors, commençant à montrer son énervement.

Mme BERTOLL HARVEY. — ... Allons ! ne soyez pas ridicule, ouvrez cette porte. (Elle y va, la secoue en vain. Puis, haussant les épaules, elle retourne au gramophone qu'elle se dispose à mettre en marche, mais, tout à coup, se ravisant, avec rudesse, cette fois.) En fin de compte, Shirwood, puisqu'il s'agit d'un... marché, qui me dit que vous tiendrez vos engagements ? Quelle confiance puis-je avoir en vous ?

DANIEL. — Et moi ?

Mme BERTOLL HARVEY. — Assez discuté, voulez-vous. Commencez par me rendre mes lettres, et nous verrons.

DANIEL. — Pour que vous vous sauviez dès que vous les aurez...

Mme BERTOLL HARVEY. — Je vous promets que non. Je vous donne ma parole d'honneur que je resterai ici. D'ailleurs, vous avez fermé la porte.

Il refuse de la tête, puis, lentement. il avance sur elle. Apeurée, elle recule. Les yeux brûlants, la poitrine haletante, il la suit pas à pas et tout près d'elle maintenant, à la toucher de son souffle.

DANIEL. — Je vous aime !... C'est ce que vous n'avez pas compris. Et il n'y a que ça qui compte ! Vous vous imaginez que ce n'est pas vrai parce que j'ai seize ans, c'est pourtant vous qui me l'avez appris ! d'un seul coup ! Dès que je vous ai vue ! Ça m'est égal, je suis peut-être fou, mais je vous aime ! (Il la prend par les coudes.) Et tous les jours c'est pire !... Je ne pense qu'à vous. Ce n'est pas possible que vous ne le voyiez pas. Qu'est-ce que ça peut vous faire, après tout ! Vous m'aimerez peut-être aussi... Ah ! si je savais parler seulement ! vous sentiriez comme c'est vrai... Je vous aime comme un sauvage ! Il y a les jours où j'ai envie de vous mordre... Mais d'autres où je voudrais vous défendre contre tout le monde, à coups de poing, oui, à coups de poing, et vous emporter chez moi, vous garder.

Mme BERTOLL HARVEY, que Daniel tient toujours, cherchant à se dégager. — Eh bien, Daniel, mais je suis très flattée... Seulement, tenez-vous à distance, voulez-vous, vous me convaincrez mieux...

DANIEL. — Taisez-vous ! Ne riez pas ! Je vous défends de rire ! Vous n'avez pas le droit de vous moquer de moi comme vous le faites depuis des semaines ! De me tourner en ridicule, de me torturer...

Mme BERTOLL HARVEY, s'efforçant de rire. — Oh ! pour le moins...

DANIEL. — Parfaitement. Vous pouvez plaisanter, c'est tout de même comme ça ! Qu'est-ce que vous en savez, d'abord ? Qu'est-ce que vous savez de ce qui se passe en moi ? Vous n'avez aucun cœur, alors vous ne pouvez pas comprendre... N'importe quelle femme aurait eu pitié de moi. Vous entendez, n'importe laquelle, depuis longtemps, m'aurait dit un mot gentil, affectueux, que j'attendais, sauf vous ! (Il l'a secouée avec force sinon brutalisée. Mme Bertoll Harvey, affectant le plus grand calme, tambourine sur le bois du meuble pour marquer qu'elle est excédée. Il se retourne alors subitement, et d'une voix sourde.) Maintenant, je vous veux, vous entendez ? Je veux que vous soyez à moi, et vous le serez ! Même si vous ne m'aimez pas.

Mme BERTOLL HARVEY. — Vous êtes grotesque, mon cher, simplement.

DANIEL, hors de lui. — Je sais bien que je suis grotesque... On me l'aura assez répété ici !

Mme BERTOLL HARVEY. — Je parle de votre attitude, naturellement.

DANIEL. — Ah ! oui, mon attitude ! Vous arrangez ça maintenant... Pouh ! j'étouffe !

Il arrache sa veste, son col, remonte de quelques pas en scène, puis, brusquement, marche sur elle, tout dépoitraillé.

Mme BERTOLL HARVEY, que la peur gagne. — Voyons, reprenez-vous, Daniel ! Vous perdez la tête. Tâchez de vous ressaisir. Vous ne savez plus ce que vous faites ; vous êtes ivre.

DANIEL. — Non, je ne suis pas ivre, mais je suis à bout ! Tous vos mots me font mal ! C'est votre faute, après tout ! Fallait pas me rendre comme ça. Je ne vous demandais rien.

Mme BERTOLL HARVEY. — Restez là. N'avancez plus. Je vous défends de faire un pas de plus.

DANIEL. — Je me fiche de vos défenses, vous entendez ! Je me fiche de tout. Et, je vous le dis, vous n'aurez pas vos lettres si vous n'êtes pas à moi. Maintenant ! Ici !

Mme Bertoll Harvey, jouant alors un calme imperturbable, dans une attitude qui n'a d'ailleurs aucun rapport avec celle de l'abandon, allume une cigarette, le regarde bien en face et, narquoise.

Mme BERTOLL HARVEY. — Eh bien, Daniel... C'est entendu... Prenez-moi ! (Il avance sur elle, les mains tendues, prêt à la toucher. Elle demeure immobile, dans une attitude hautaine. Alors, brusquement, il se dérobe et se jette sur le canapé, un bras au visage, en pleurant. Mme Bertoll contemple un instant son œuvre, puis, quand elle l'a bien laissé pleurer, d'une voix calme.) Où sont les lettres, Shirwood ?

DANIEL, entre deux sanglots. — A côté... Dans l'autre bibliothèque.

Mme BERTOLL HARVEY. — La petite bibliothèque qui est près de la fenêtre ?

DANIEL. — Oui... Derrière les volumes verts... du second rayon... à droite... On les avait changées de place, simplement.

Mme BERTOLL HARVEY. — Ça, par exemple ! (Elle va vers la bibliothèque, déplace quelques livres et trouve le paquet de lettres à l'endroit qu'il lui a indiqué. Elle les met dans son sac, puis, revenant vers Daniel, rassérénée.) Maintenant, mon cher, si vous voulez bien me rendre ma liberté...

Piteux, hoquetant, il l'accompagne jusqu'à la porte de la terrasse, mais, arrivé au fond.

DANIEL. — Alice !

Mme Bertoll Harvey. — Eh bien ?

Daniel, se jetant devant la porte et avec désespoir. — Oh ! il faut me pardonner ! Il faut que vous me pardonniez ! Je suis si malheureux ! Si vous saviez ! Depuis quinze jours, c'est épouvantable !

Mme Bertoll Harvey. — Voilà de grands mots, Daniel.

Daniel. — Je vous en supplie, oubliez ce que j'ai fait ! Oubliez ce que j'ai dit ! Je vous le jure, je n'ai pas toujours pensé à vous de cette façon. Je sais bien que c'est affreux, que c'est abominable, seulement je vous aime !

Mme Bertoll Harvey, sans aucune pitié vraie. — Allons ! Remettez-vous. Reprenez votre calme !... Et dites-moi — il y a encore quelque chose — ces lettres ?

Daniel. — Quoi ?

Mme Bertoll Harvey. — Vous ne les avez montrées à personne ?

Daniel. — Mais non. D'ailleurs, je les ai à peine eues entre les mains, puisque c'est Jinkoë qui les a prises et qui les a cachées.

Mme Bertoll Harvey, étonnée. — Jinkoë ?

Daniel. — Pour faire peur à M. Cadix et pour avoir son chauffage... C'est vrai, je ne vous l'avais pas dit.

Mme Bertoll Harvey. — Vous ne m'avez rien dit du tout.

Daniel. — Je savais qu'il les avait changées de place. Alors, avant-hier soir, comme je n'avais qu'une idée, c'était de vous faire du mal, je suis descendu, je les ai cherchées et j'ai fini par les découvrir. C'est comme cela que Mme Cadix m'a vu sortir du bureau...

Mme Bertoll Harvey. — Ah ! oui...

Daniel. — Et puis, hier, j'avais changé d'idées, je voulais vous dire où elles étaient. Si vous étiez venue au tennis, je ne sais pas ce que j'aurais fait.

Mme Bertoll Harvey, pratique. — Enfin, puisque je les ai. J'espère seulement que Jinkoë ne va pas bavarder...

Daniel. — Oh ! lui, qui voulez-vous qui le croie ? (Il la prend par le bras, et, repartant de plus belle, suppliant.) Alice ! Vous savez, ce que je vous dis est vrai, n'est-ce pas ? Vous savez que je ne vous ai pas toujours aimée comme ça. Les premiers temps, je vous le jure, je me serais mis à genoux devant vous. Je vous aimais comme une madone !

Mme Bertoll Harvey. — Vous vous exaltez en ce moment.

Daniel. — Non ! Non ! Non ! Je ne m'exalte pas. Ça, je veux que vous le sachiez. Je veux que vous le croyiez... parce que c'est vrai !

Mme Bertoll Harvey. — Bien, bien, je vous crois, Daniel.

Daniel. — Ce n'est pas parce que j'ai seize ans, que vous êtes une femme et que vous êtes jolie, mais parce que vous êtes la seule ! que vous êtes au-dessus de toutes les autres dans mon rêve, dans mon espoir, dans tout ce que j'ai jamais pu penser ! (Elle le regarde, flattée tout de même de tant d'ardeur qu'elle sent sincère, puis rassemble son sac et ses gants, prête à s'en aller. Daniel, sans s'apercevoir de son mouvement.) Et dire que, maintenant, je ne vous reverrai plus ! Je ne vais plus pouvoir rester chez M. Cadix. Il va m'envoyer chez un ami dans le Nord... Et pourtant, si j'étais resté, vous ne vous seriez même pas aperçu que j'étais là ? Je vous aurais regardée, de loin.

Mme Bertoll Harvey. — Pas bien sûr, Daniel.

Elle remonte vers la porte.

Daniel. — Où allez-vous ? Vous n'allez pas déjà partir ?

Mme Bertoll Harvey. — Mais, mon petit Daniel, il va être temps.

Daniel, dont le désespoir renaît. — Oh ! non ! oh ! non ! Ne partez pas encore. Ne partez pas tout de suite !... Qu'est-ce que je vais devenir sans vous ? Je ne peux pas croire que je ne vais plus jamais vous revoir, vous rencontrer, sentir vos mains si douces... ! Restez, restez encore !

Il s'accroche à elle et la ramène de quelques pas en scène.

Mme Bertoll Harvey. — Mais enfin, Daniel, cette exaltation est ridicule !... Ne vous mettez pas dans cet état. C'est absurde !

Daniel. — Alors, vous restez encore un peu, hein ?

Mme Bertoll Harvey. — Regardez dans quel état vous êtes ! Vous êtes en nage.

Daniel. — Vous restez ?

Mme Bertoll Harvey. — Mais oui, mais oui !... (Elle lui essuie le front de son mouchoir, puis s'assied sur le canapé.) Quelques minutes, si vous voulez, mais calmez-vous. (Il est tout frémissant près d'elle ; elle s'écarte un peu.) Et, d'abord, remettez votre veston... Ce n'est pas une tenue... Vous êtes indécent... Il n'est peut-être pas nécessaire non plus que cette porte soit fermée. Allez l'ouvrir.

Daniel. — Oui, oui, j'y vais. (Il a pris son veston, sans le mettre.) Mais laissez-moi vous regarder d'abord, puisque je ne vous reverrai plus.

Il la contemple avec des yeux immenses, pleins d'amour.

Mme Bertoll Harvey. — Eh bien, vous êtes satisfait ? Vous m'avez bien examinée ?...

Daniel, des profondeurs de lui-même, tout tremblant. — Je vois bien que vous n'avez pas compris que je vous aimais ! Vous partirez et vous croirez que ce n'était rien... ou que c'était uniquement... comme tout à l'heure. Et ce n'est pas ça seulement, c'est, c'est...

Geste énorme qui embrasse un monde.

Mme Bertoll Harvey. — C'est quoi ? Dites... Dites-le... Je deviens curieuse à la fin. De quelle façon m'aimez-vous ? Hein ?

Daniel, qui s'est laissé glisser à ses pieds, assis sur les talons. — Comme c'était au commencement ou comme c'est devenu ?

Mme Bertoll Harvey. — Eh bien, l'un et l'autre...

Daniel. — Je ne peux plus bien le définir maintenant. Ça se mélange. Il y avait des fois où je croyais pouvoir vous aimer, même si vous étiez loin, que j'aurais tout accepté... Et puis d'autres, au contraire... où je ne pensais qu'à votre corps.

Mme Bertoll Harvey, s'intéressant davantage. — Mais enfin, Daniel, voyons... Déjà une fois vous ne m'avez pas répondu. Généralement, à votre âge, on ne fait pas beaucoup de sélection... Alors, pourquoi cette obstination sur ma personne ? Pourquoi moi à l'exclusion de toutes les autres ? Qu'est-ce que j'ai de particulier que les autres n'ont pas ?

DANIEL, exalté. — Je ne sais pas ce que les autres ont, mais je sais ce que vous avez.

Mme BERTOLL HARVEY. — Qu'est-ce que j'ai... selon vous ?

DANIEL. — Que voulez-vous que je vous dise ? Toutes les autres femmes, toutes, les plus séduisantes, les plus belles... quand je pense à vous... me dégoûtent ! (Avec élan.) Vous... vous êtes une grande fleur vivante !

Il lui prend les mains, les couvre de baisers.

Mme BERTOLL HARVEY, satisfaite. — Allons, laissez mes mains. Vous allez finir par les user...

DANIEL, fougueux. — Et jamais je n'aimerai une autre femme que vous. Je n'en veux pas. Ce me sera impossible. Je vous aimerai toute ma vie.

Mme BERTOLL HARVEY. — J'espère pour vous que non. Ce ne serait pas très gai ! (Sa chemise a encore glissé de son épaule. Il est là, tout près d'elle, le torse à demi nu, la chair luisante, presque beau dans sa chaude irradiation de jeune mâle. Elle pose alors sur lui un regard qui, peu à peu, s'appesantit.) Qu'avez-vous là ? Vous vous êtes fait mal ?

DANIEL. — Où ?

Mme BERTOLL HARVEY. — Là, sur votre poitrine, cette marque bleue...

DANIEL. — Ça ? Oh ! ce n'est rien du tout. Je suis tombé de bicyclette l'autre jour...

Mme BERTOLL HARVEY. — Montrez...

DANIEL. — Vous voyez, ce n'est pas grand-chose...

Elle appuie un instant le revers de sa main sur la poitrine de Daniel, et comme si elle s'intéressait.

Mme BERTOLL HARVEY. — Il est tout brûlant ! Son cœur bat... Vous n'avez rien mis là-dessus ?

DANIEL. — Phh ! Je n'ai rien mis du tout. Ça s'en ira bien tout seul. Si dans la vie on n'avait pas d'autres souffrances que celles-là !

D'un geste vif qui entraîne avec lui un parfum juvénile, il rejette sa chevelure en arrière. Elle le regarde de nouveau d'un regard appuyé. Un temps qui se prolonge un peu.

Mme BERTOLL HARVEY. — Quel petit exalté ! Il emploie de grands mots ! Il fait de grands gestes !

DANIEL. — Oh ! je ne suis pas souvent comme ça, allez ! C'est pas mon genre ! Je me suis laissé aller tout à l'heure, mais je ne suis pas faible. Je ne veux pas que vous croyez ça non plus. On dit que je suis fort musculairement, mais j'ai aussi de la force morale ! (Elle approuve de la tête.) Je l'exercerai. Je ne dis pas que je vous oublierai, mais j'arriverai à penser à vous sans chagrin. Ce sera difficile, mais quand je veux quelque chose...

Mme BERTOLL HARVEY, rêveuse. — C'est très bien cela, Daniel, un homme doit être énergique.

DANIEL. — C'est seulement dommage qu'on ne puisse pas chasser les souvenirs à grands coups de poing !

Mme BERTOLL HARVEY, même jeu. — La manière forte, toujours !... Ce Daniel !... Vous pouvez vous vanter de ne ressembler à personne, vous !

DANIEL. — Malheureusement !

Mme BERTOLL HARVEY. — Pourquoi, malheureusement ?

DANIEL. — Parce qu'on n'est pas heureux quand on est seul de son espèce. On ne vous aime pas. Même avec mon père, je ne suis pas bien à mon aise. Je n'ai jamais les mêmes idées que lui.

Mme BERTOLL HARVEY. — Vraiment ? Il est si rigide ?

DANIEL. — Si ce n'était que cela.

Mme BERTOLL HARVEY, après une hésitation et avec un petit rire nerveux. — ....Alors, dites, heureusement qu'il n'est pas au courant de vos façons d'agir. Il n'approuverait peut-être pas que vous fassiez la cour à une femme mariée... et surtout, la manière dont vous vous y prenez... hein ? A votre âge ? (Avisant de nouveau la marque bleue.) C'est égal, vous vous êtes donné un fameux coup !

DANIEL. — Phh !

Mme BERTOLL HARVEY. — Regardez, il y a un cercle tout autour... (Du doigt elle l'indique, effleurant sa peau. Puis, les yeux un peu vagues, tâchant de chasser le sentiment trouble qui l'envahit.) Alors ? Racontez encore... Votre père ?

DANIEL, qui n'y est plus. — Mon père ?

Mme BERTOLL HARVEY. — Oui, votre père... Racontez. Cela m'intéresse...

DANIEL. — Oh ! vous savez, il est loin, maintenant, il est au Chili. Alors, tant qu'il ne sera pas revenu...

Mme BERTOLL HARVEY, l'interrompant, la voix plus courte. — Et dites-moi, Daniel, en fin de compte, je voudrais bien que vous m'expliquiez quelque chose...

DANIEL. — Quoi ?

Mme BERTOLL HARVEY, gênée, nerveuse. — Enfin, mon petit, comment avez-vous pu croire... que, dans un certain domaine, on forçait une femme à faire ce qu'elle ne voulait pas ? Qu'on pouvait l'obliger... quand elle n'est pas consentante...

DANIEL. — Je ne sais pas ce que j'ai cru, je n'en sais absolument rien.

Mme BERTOLL HARVEY. — Il ne faut jamais faire de plans d'avance, d'ailleurs... Ça ne sert à rien de faire des plans... Surtout des plans de cette sorte...

DANIEL. — Je vous en prie, ne parlons plus de tout ça.

Mme BERTOLL HARVEY, qui commence à battre la campagne. — Mais si, Daniel, il faut en parler, au contraire... On ne doit pas reculer devant le jugement de soi-même... Il faut tout peser, tout considérer quand on veut se corriger... Et c'est votre désir n'est-ce pas ? Est-ce que vous ne faites pas quelquefois votre examen de conscience, le soir en vous couchant ?

DANIEL. — Pas bien souvent...

Mme BERTOLL HARVEY, de plus en plus nébuleuse. — Il faut le faire... Bien se connaître, c'est la première chose pour bien se conduire... Ce que les Grecs appelaient le *gnoti seauton*. Vous connaissez le grec ?

DANIEL. — Non.

Mme BERTOLL HARVEY. — C'est un tort... On doit faire du grec... Beaucoup de grec... S'élever l'esprit... de toutes façons... de toutes façons... Hein, mon petit Daniel ?... Et ce que vous avez fait n'est pas bien... n'est pas bien du tout... Il me faut toute mon indulgence pour vous pardonner.

DANIEL. — Je vous remercie.

Mme BERTOLL HARVEY. — Comme vous êtes très jeune... que vous avez seize ou dix-sept ans... c'est différent... C'est un point de vue différent... Hé ! N'est-ce pas ? (Un petit temps. Oppressé, Daniel la regarde

un peu surpris.) Allons ! il faut nous quitter... Je crois que c'est le moment... Vraiment le moment... Et nous allons nous quitter bons amis... Oui ?

DANIEL, près des larmes. — Oui.

Mme BERTOLL HARVEY, le prenant par le cou, faussement maternelle. — Mais quel petit fou ! Il ne veut pas être raisonnable ! Il sait pourtant que j'ai de la sympathie pour lui... Et qu'on ne doit pas pleurer quand on est un grand garçon comme lui... Si fort !... Si robuste !... Un homme déjà !... Un homme ! Tenez, je lui permets avant de partir de m'embrasser sur la joue... là et là... (Daniel hésite.) Vous ne voulez pas ?

DANIEL. — Oh ! si !...

Il l'embrasse. Brusquement, elle fait dévier le baiser, cherche sa bouche. Tous deux roulent sur le canapé.

RIDEAU

ACTE IV

Même décor, une heure plus tard. La porte vitrée est ouverte sur le perron, soleil dans la pièce.

SCÈNE PREMIÈRE

DANIEL, Mme BERTOLL HARVEY

Daniel est assis sur une des dernières marches de l'escalier. Il a les yeux rouges. Mme Bertoll Harvey écrit au bureau.

DANIEL, après un long temps, brusque. — A qui écrivez-vous ? (Pas de réponse.) Dites ? A qui écrivez-vous ? Vous ne voulez pas me dire à qui vous écrivez ?

Mme BERTOLL HARVEY. — Un moment de silence, je vous prie, Daniel. Vous êtes insupportable avec votre bavardage.

DANIEL. — Vous pouvez bien me fixer un jour au moins ?... Me dire quand je vous reverrai... Jeudi, voulez-vous ?... Quel jour voulez-vous ?

Mme BERTOLL HARVEY. — Je vous ai déjà répondu. Il est matériellement impossible que je vous revoie, puisque je pars... que je quitte le pays. Et, maintenant, je vous prie, laissez-moi finir ma lettre.

DANIEL, après un nouveau temps, venant vers elle. — Alors, c'est décidé ? Vous partez vraiment ? Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y a de changé ? (La plume court toujours sur le papier.) Vous n'avez pas confiance en moi ? Je suis discret, allez. Personne ne saura ce qui s'est passé. (Avec une conviction exaltée.) Vous entendez ? Personne au monde ne saura jamais ce qui est arrivé.

Mme BERTOLL HARVEY, d'une voix dolente. — Mais, qu'est-ce qui est arrivé, Daniel ? Est-ce qu'il est arrivé quelque chose ?

DANIEL. — Comment ?

Mme BERTOLL HARVEY. — Je vous trouve un peu outrecuidant, mon cher, et bien positif dans vos affirmations.

Il la regarde, ébahi. Impassible, elle s'est remise à écrire.

DANIEL, qui s'est dressé. — Ah ! c'est trop fort ! Ça c'est trop fort ! Vous venez d'être à moi et vous dites qu'il n'est rien arrivé ! Vous croyez donc qu'on peut comme ça...

Mme BERTOLL HARVEY, plus gentille. — Mon petit Daniel, il vous faut encore apprendre ce que c'est qu'une femme, je vois. Vous en avez grand besoin, vraiment. Je dis qu'il n'est rien arrivé, parce que je désire qu'il ne soit rien arrivé. C'est une détermination personnelle, n'est-ce pas ? Et sur laquelle vous seriez peut-être malvenu de discuter... Ceci d'ailleurs n'a aucune importance.

Elle finit d'écrire, cachette, puis se lève à son tour.

DANIEL, hésite puis, se rapprochant d'elle, pressant. — Qu'est-ce que je vous ai fait ? Je veux savoir ce que je vous ai fait ? et pourquoi vous changez comme ça tout d'un coup ! Tout à l'heure, vous étiez dans mes bras, vous me disiez un tas de choses, et moi je me suis imaginé...

Mme BERTOLL HARVEY, sèchement. — Vous allez continuer longtemps à récriminer, Daniel ?

DANIEL, des profondeurs de lui-même, une indignation sans bornes. — C'était pour quoi faire alors, si vous ne m'aimiez pas !

Mme BERTOLL HARVEY, sans bouger d'une ligne. — Je vais vous dire quelque chose, Daniel. Vous allez y réfléchir et vous vous demanderez ensuite si je n'ai pas raison... un tout petit peu raison. (Et avec une petite tape sur sa joue.) Ce n'est pas ainsi qu'on récompense les gens de ce qu'ils ont fait pour vous, mon cher. Voyez-vous, il ne faut jamais être ingrat. (Elle le regarde comme si l'indulgence le disputait à la sévérité, puis, lui tendant la main.) Bons amis ? (Au dehors bruit d'une voiture qui stoppe.) Tenez ! les voilà... Par où vais-je passer maintenant ?... Vous vous rappellerez ce que vous devez dire, n'est-ce pas ? Ce qui est convenu... (Elle va mettre sa lettre en évidence sur le bureau, puis, revenant vers Daniel, qui n'a pas bougé.) Allons ! Daniel, montrez-vous courageux... Il faut pourtant savoir se faire une raison !... Evidemment vous êtes très jeune et vous l'apprenez peut-être un peu tôt, mais que voulez-vous, ces choses-là, après tout !... (Avec un grand geste et un grand sourire :) C'est la vie !...

Elle lui tend de nouveau une main qu'il ne prend pas, lui fait un petit signe d'amitié, puis sort par la gauche.

Et Daniel reste seul avec ses dix-sept ans. Il est immobile, concentré, cherchant vainement à pénétrer le sens de tant d'illogisme. Enfin, il se dirige vers l'escalier, mais il a attendu trop longtemps. Cadix, Mme Cadix et Jinkoë paraissent sur le perron.

SCÈNE DEUXIÈME

CADIX, DANIEL, Mme CADIX, JINKOE

CADIX, un peu en avance sur les autres. — Vous êtes seul ?

DANIEL. — Oui, monsieur, je suis seul.

Mme Cadix entre à son tour, accompagnée de Jinkoë.

Mme CADIX. — Allez voir si Rose est rentrée, voulez-vous, Jinkoë ? Et dites-lui qu'elle pourra servir dès qu'elle sera prête.

JINKOË. — Avec plaisir, Marguerite.

Il feint de se retirer avec discrétion. Mme Cadix traverse la scène et va déposer ses vêtements dans le vestibule.

CADIX, à Daniel, légèrement. — Depuis combien de temps Mme Bertoll est-elle partie ?

DANIEL. — Deux heures à peu près. Elle est restée à peine cinq minutes.

CADIX, du même ton détaché. — Vous lui avez restitué ce qui lui revenait, naturellement ?

DANIEL. — Tout de suite. Dès qu'elle me l'a demandé.

Cadix réprime difficilement un soupir de soulagement, remonte de quelques pas ; puis, tirant une carte de son portefeuille.

CADIX. — ... Voici donc ce que j'ai décidé, Shirwood. Il y a un train pour Mansted à 2 heures juste. Vous allez le prendre. Ceci est l'adresse de la famille où je vous envoie. Elle sera prévenue par télégramme. Vous emporterez une simple valise pour le voyage, vos bagages suivront... Ne perdez pas de temps. En vous dépêchant vous arriverez juste à l'heure.

DANIEL. — Bien, monsieur.

Sort Daniel. Mme Cadix, revenue pendant que Cadix parlait, s'emploie, par contenance, à de menus rangements.

SCÈNE TROISIÈME

CADIX, Mme CADIX

CADIX, rompant le premier un silence qui s'installe. — ... Eh bien, les lettres ont été rendues sans aucune difficulté. Mme Bertoll n'a eu qu'un mot à dire... Elle est repartie tout de suite.

Mme CADIX. — Alors, c'est très bien. Tout est pour le mieux... (Et après un petit temps.) Est-ce que je dois téléphoner pour que l'on cherche Daniel en taxi ?

CADIX. — Je crois que c'est inutile, il ne part qu'avec une petite valise.

Mme CADIX. — Je pense que tu désires être là pour le départ ?

CADIX, regardant sa montre. — Il faut que je sois présent, certainement.

Mme CADIX. — Pour ma part, je ne m'attarderai pas. Je ne saurais vraiment que lui dire.

CADIX. — Un simple mot de congé, c'est tout à fait suffisant. (Nouveau silence. Il se promène un long moment, mains aux poches, tête un peu basse. Mme Cadix est allée s'appuyer à un meuble. Alors, avec quelque embarras.) Je crois que nous verrons Mme Bertoll moins souvent désormais, Marguerite... (Regardant vers le perron.) C'est Jinkoë ?

Mme CADIX. — Non, non, il n'est pas là. (Elle pousse un peu la porte. Cadix, revenu en scène, s'arrête.) Tu disais ?... Nous verrons Mme Bertoll moins souvent ?

CADIX, avec une légère pause entre les phrases. — Oui... Le vol de ces lettres m'a fait réfléchir. Dans une petite ville comme celle-ci, on ne saurait montrer trop de prudence. Les relations les plus naturelles peuvent souvent être mal interprétées... Et puis, il y a aussi autre chose que je voudrais te dire...

Mme CADIX. — Je t'écoute...

CADIX, avec plus de difficulté. — Marguerite, j'ai été amené à recevoir de Mme Bertoll des confidences... Elle m'a demandé des conseils... et, de cette façon, il s'est établi entre nous — tu l'as peut-être remarqué — une sorte d'amitié... qui constitue encore un nouveau danger. Ainsi, je me demande si ce n'est pas en raison même de cette amitié qu'elle a refusé d'accompagner son mari dans le long voyage qu'il doit entreprendre.

Mme CADIX. — Je sais qu'il doit aller à Melbourne en effet.

CADIX, plus lentement, avec émotion. — Eh bien, Marguerite, je t'en fais juge... Verrais-tu un obstacle à ce que je prie Mme Bertoll de venir aujourd'hui même pour obtenir qu'elle revienne sur sa décision et qu'elle accepte de partir ?...

Mme CADIX, étonnée. — Quelles raisons lui donneras-tu ? Est-ce qu'elle ne sera pas surprise d'un pareil conseil ?

CADIX. — Je ne voudrais à aucun prix la blesser certainement, ni la peiner en quoi que ce soit... Je crois cependant que cette démarche... est nécessaire.

Mme CADIX, de même. — Mme Bertoll a pour toi une grande admiration, un attachement bien naturel et...

CADIX. — Je le sais. Elle s'était accoutumée à mon appui... et je n'envisage pas sans appréhension notre entrevue. C'est une femme extrêmement sensible... et je vais lui porter, je pense, un coup assez dur... (Appuyant sur les mots et marquant bien son intention.) Mais, vois-tu, Marguerite, je crois que nous avions l'un et l'autre attaché à notre amitié... beaucoup trop d'importance. Il est tout à fait temps de nous en rendre compte.

Après un silence.

Mme CADIX, émue. — Je connais l'élévation de ta nature et ta fermeté d'âme, Hector. Tu m'en donnes en tout cas une preuve aujourd'hui.

CADIX. — N'est-ce pas toi qui es trop indulgente et si j'ai, comme tu le dis, quelque fermeté...

Mme CADIX. — Tu en as...

CADIX, avec une emphase naïve. — Elle ne va pas sans une certaine satisfaction de conscience... Celle d'avoir pris moi-même, quand il le fallait, une initiative... disons difficile... Peut-être maintenant suis-je mieux préparé au rôle qui me reste à tenir.

Mme CADIX. — Je ne doute pas que tu saches trouver, auprès de Mme Bertoll, les paroles qui conviennent, comme tu sais le faire avec tant de mesure et de douceur dans les situations les plus délicates, Hector.

D'un sourire de fausse modestie, il repousse l'hommage et, après un temps,

CADIX. — Eh bien, je vais lui faire porter un mot...

Mme CADIX, qui s'est rapprochée du bureau, apercevant la lettre de Mme Bertoll Harvey. — Il y a une lettre pour toi sur le burau, je ne sais si tu l'as vue.

CADIX. — Une lettre ?

Elle lui donne la lettre ; au fur et à mesure qu'il la lit, une forte émotion se traduit sur son visage.

Mme CADIX, un peu de gêne. — ... C'est de Mme Bertoll ?

CADIX. — Oui.

Mme CADIX, de même. — Que dit-elle ? (Il lui tend la lettre ouverte. Elle lit.) *Mon cher ami, j'ai pris une grande décision ; je pars pour ce voyage dont je vous avais parlé. Mais ce départ est si précipité que je ne puis, à mon grand regret, vous faire mes adieux de vive voix. Veuillez m'excuser auprès de Marguerite, m'excuser vous-même et croire que j'emporte de nos bonnes relations avec vous deux le souvenir le plus affectueux. Alice Bertoll Harvey.* (Un silence. Mme Cadix, après lui avoir rendu la lettre, sentant sa déconvenue.) Eh bien, Mme Bertoll est tout à fait d'accord avec toi. Elle a compris le danger des médisances toujours possibles. C'est très heureux.

CADIX, du bout des lèvres. — Certainement.

Mme CADIX. — Cela t'épargne une démarche malgré tout pénible et, au fond, la situation reste la même... Que ce soit elle ou toi qui ait pris les devants, ton mérite à cet égard...

CADIX. — Mais oui, Marguerite, mais oui.

Elle le regarde, surprise de son mouvement d'humeur, et après un instant, peut-être un peu moins douce.

Mme CADIX. — Je vois, Hector, que le plus dur sacrifice n'est pas toujours celui qu'on s'impose... Il faut savoir accepter aussi celui qu'on vous impose... (Pas de réponse de Cadix. Jinkoë paraît sur la terrasse, l'air mystérieux.) Qu'y a-t-il, Jinkoë ?

SCÈNE QUATRIÈME

CADIX, Mme CADIX, JINKOE, puis DANIEL

JINKOË. — J'agite en mon esprit les données d'un problème dont la solution est terriblement ardue, Marguerite... Pourquoi Mme Bertoll se cache-t-elle dans la petite allée, en se faufilant derrière les seringas ?

Mme CADIX. — Mme Bertoll ?

JINKOË. — Hé ! oui. Regardez vous-même... Je me promenais dans le jardin, obstruant le passage sans doute, quand je l'ai vue sortir des buissons, avec des précautions de Peau-Rouge... si j'ose une pareille comparaison envers une personne qui possède un teint aussi éblouissant. Tenez, vous la voyez maintenant ?

Mme CADIX. — Oui, je la vois.

Cadix aussi regarde.

JINKOË. — Quels êtres mystérieux que les femmes ! Sa migraine a duré bien longtemps en tout cas. Deux heures d'horloge !... Voilà, elle est arrivée à la grille.

La porte de la chambre de Daniel s'est ouverte, il descend l'escalier, une valise à la main, cependant que les autres regardent toujours dehors.

Mme CADIX, se retournant la première. — Ah ! C'est vous, Daniel. Je vous souhaite bon voyage, mon enfant, je fais tous mes vœux pour que vous soyez bien dans votre nouveau domicile.

DANIEL. — Merci, madame.

Mme CADIX. — Venez, Jinkoë, voulez-vous ?

JINKOË. — Mais que je lui dise au revoir, au moins ! Je ne savais pas qu'il partait, ce petit !... Très affecté de votre départ, Shirwood ! Réellement affecté !

Il lui secoue énergiquement les mains, puis suit Mme Cadix qui sort. Cadix est très pâle.

SCÈNE CINQUIÈME

CADIX, DANIEL, puis Mme CADIX.

CADIX, sans rudesse. — ... Pourquoi avez-vous menti, Shirwood ? Mme Bertoll sort d'ici à l'instant.

DANIEL. — Qui est-ce qui vous a dit ça ?

CADIX. — Je le sais... Elle est donc restée avec vous deux heures et non pas cinq minutes.

DANIEL. — Oh ! c'est possible. Je ne m'en suis pas rendu compte... (S'embrouillant.) C'est bien naturel, d'ailleurs, puisqu'elle s'était dérangée... Nous avons parlé ensemble de toutes sortes de choses. Elle ne s'est pas aperçue que l'heure passait, quand on bavarde...

CADIX. — Je ne vous demande pas d'explications. Mme Bertoll est tout à fait libre de l'emploi de son temps. Je vous demande simplement pourquoi vous avez menti en me disant qu'elle était restée avec vous cinq minutes ?

DANIEL. — Mais je n'en sais rien, moi ! J'ai dit cela comme j'aurais dit autre chose ! Ça n'a pas d'importance...

CADIX, dont la voix tremble un peu. — ... Je désire savoir également à quel moment de votre entretien vous lui avez rendu ses lettres.

DANIEL. — Qu'est-ce que cela peut vous faire puisqu'elle les a ?

CADIX. — Je vous le demande pourtant.

DANIEL, s'énervant soudain sous l'œil de Cadix qui l'observe. — Vous avez peut-être tort de me poser tant de questions, monsieur.

CADIX. — Comment ? Qu'est-ce que vous dites ?

DANIEL. — Si je ne réponds pas, après tout, c'est que je pense que cela vaut mieux pour vous.

CADIX, avec hauteur. — Pour moi ?... Ce ne sont pourtant pas les scrupules qui vous étouffent en général, Shirwood. Je vous en dispense donc à mon égard.

DANIEL. — Parce que vous savez bien que je ne vous dirai pas la vérité.

CADIX. — Plaît-il ?

Un temps. Ils sont de nouveau face à face. Cadix est blême.

DANIEL. — Laissez-moi partir, maintenant. Je vais manquer mon train. Laissez-moi m'en aller.

Il se dirige vers la sortie.

CADIX, lui barrant la route, violent. — Vous ne partirez pas avant de m'avoir répondu.

DANIEL, haussant le ton. — Quoi ? Qu'est-ce que

vous voulez que je vous réponde ? Vous trouvez que ce n'est pas assez clair comme ça ? Vous trouvez que je ne vous en ai pas assez dit ?

CADIX, se contenant mal. — Votre attitude est simplement odieuse, Shirwood, et vos insinuations abominables !

DANIEL. — Qu'est-ce que j'insinue ? Je n'insinue rien du tout ! C'est vous qui m'interrogez, il faut bien que je dise quelque chose !...(Il monte prendre sa valise, revient d'un pas, hésite à partir, puis il regarde Cadix. Et, tout à coup, conscient du mal qu'il vient de faire, cherchant à réparer, presque doux.) Monsieur !... Non !... Monsieur ! Ecoutez ! Il ne faut pas croire tout ça ! C'est le chagrin qui me fait parler... C'est parce que... C'est parce que...

CADIX. — C'est parce que ?

DANIEL. — Si vous saviez, monsieur ! (Il étouffe un sanglot, fait un geste et n'ose en dire davantage. Cadix alors tourne la tête vers lui et le regarde presque avec compassion. Et tous deux restent un instant côte à côte. Daniel, rompant le premier le silence.) La vérité... La vérité... je vais vous la dire. Je vais vous expliquer... C'est pour vous revoir que Mme Bertoll est restée si longtemps avec moi. Et c'est seulement parce que vous ne reveniez pas...

CADIX, qui s'est complètement repris, sans plus de rudesse. — Allez-vous-en, Daniel ! Inscrivons tout cela au passé... Allez-vous-en.

Daniel reste un instant indécis, prend sa valise, hésite une fois de plus et brusquement s'enfuit. Cadix songe, puis sa figure se crispe douloureusement. Dehors le gong. Le bruit en emplit la maison. Mme Cadix paraît au seuil et s'arrête.

Mme CADIX, doucement, avec une intention de gaîté. — Allons !... C'est l'heure !... Tout le monde !... A table !... (Enjouée.) Tu viens, Hector ?

CADIX, qui s'est recomposé un sourire. — Mais certainement. C'est une excellente idée, Marguerite ! Allons, à table...

Tous deux se dirigent vers la salle à manger pendant que le rideau tombe.

FIN

1 Daniel. Mme Cadix.

2 Mme Cadix. Mme Bertoll Harvey. Cadix.

1 Mme CADIX. — *Voyons, mon enfant, dites-moi ce qui se passe...* (ACTE PREMIER, SCÈNE II.)

2 Mme BERTOLL HARVEY. — ... *Vous connaissez mes idées ! Pas modernes pour quatre sous !...* (ACTE PREMIER, SCÈNE VII.)

3 Mme BERTOLL HARVEY. — *Prenez garde, Hector !... Pensez-vous quelquefois à ce qu'il adviendrait de nous si le moindre soupçon venait à naître ?* (ACTE PREMIER, SCÈNE VIII.)

4 Mme BERTOLL HARVEY. — ... *Evidemment, je ne suis pas une midinette qui saute au cou de son amant dès qu'elle se croit seule avec lui... C'est un genre qui vous plairait ?... Vraiment ?* (ACTE II, SCÈNE VI.)

5 DANIEL. — *Mme Bertoll n'aura ses lettres que si elle vient les chercher dans ma chambre.*

CADIX. — *Qu'est-ce que vous dites ?*

DANIEL. — *Elle peut bien venir dans la mienne, puisqu'elle va dans la vôtre !* (ACTE II, SCÈNE VI.)

3 Mme Bertoll Harvey. Cadix.

4 Cadix. Mme Bertoll Harvey.

5 Mme Bertoll Harvey. Daniel. Cadix.

1 Cadix. Mme Cadix. Mme Bertoll Harvey.

2 Mme Bertoll Harvey. Daniel.

3 Daniel. Mme Bertoll Harvey.

1 Mme BERTOLL HARVEY. — *Ma chère Marguerite, les lettres qui ont disparu m'appartiennent. Une histoire sentimentale d'avant mon mariage.* (ACTE II, SCÈNE IX.)

2 DANIEL. — *... Vous ne vous demandez pas s'il n'y a pas quelque chose d'autre en moi, de vrai...* (ACTE III, SCÈNE VI.)

3 Mme BERTOLL HARVEY. — *Où sont les lettres, Daniel ?* DANIEL, entre deux sanglots. — *A côté... Dans l'autre bibliothèque.* (ACTE III, SCÈNE VI.)

4 DANIEL. — *Ce n'est pas parce que j'ai seize ans, que vous êtes une femme et que vous êtes jolie.* (ACTE III, SCÈNE VI.)

5 Mme CADIX. — *Vois-tu, Hector, le plus dur sacrifice n'est pas toujours celui qu'on s'impose ; il faut savoir accepter aussi celui qu'on vous impose...* (ACTE IV, SCÈNE III.)

4 Daniel. Mme Bertoll Harvey.

5 Cadix. Mme Cadix.

LES LIVRES DU MOIS

par GEORGE ADAM

Quoi de plus tentant pour un romancier que de placer dans un cadre historique des personnages témoins et de s'efforcer, à travers les aventures et les réactions qui leur sont prêtées, de dégager les idées ou les mythes nouveaux que les grandes époques sécrètent toujours ? Cependant, la tentation du livre-somme me paraît une des plus dangereuses qui soient. En particulier lorsque l'écrivain a encore — si j'ose dire — le nez sur l'événement et n'a pu prendre, pour considérer son sujet et l'organiser, ce recul esthétique que donne l'éloignement dans le temps.

Qu'il ait lui-même joué un rôle actif dans cette période qu'il se propose maintenant de recréer par les moyens de l'art ne me paraît pas non plus, *a priori*, une circonstance favorable, un atout de plus dans le jeu du romancier. Autre chose étant, bien entendu, de borner son ambition à l'apport d'un témoignage.

Certes, un André Malraux a fait le coup de feu à Canton et, plus tard, commandé une escadrille au cours de la guerre d'Espagne ; cette participation à des événements historiques dont Malraux fait le sujet de deux de ses romans ne doit pas être négligée lors de l'examen critique de *La Condition humaine* ou de *L'Espoir*. Mais c'est vers 1862 seulement qu'il se trouve un écrivain (Tolstoï, au moment où il écrivait *Guerre et Paix*) pour réussir à intégrer dans une somme romanesque un tableau de la Russie au moment des guerres napoléoniennes. De son côté Jules Romains n'a, paraît-il, pris aucune part à la bataille de Verdun ; la fresque qu'il lui a consacrée n'en constitue pas moins un des volumes les plus étonnants des *Hommes de bonne volonté*.

Désireux de signaler le réel intérêt et les qualités profondes de *La Rage* (Editions de Minuit), je ne cite nullement ces grands exemples pour accabler son auteur, Jacques Panijel, mais pour souligner, au contraire, combien (dans la mesure où son ambition était démesurée) son demi-échec n'en est pas moins méritoire.

Combattant clandestin de la Résistance, Jacques Panijel a admirablement éprouvé le sentiment primordial qui gîtait au cœur de ses compagnons de lutte et qui était comme la source à laquelle ils allaient renouveler leurs forces au moment où elles menaçaient de s'épuiser. Ce qui dans l'histoire sera désormais appelé la Résistance n'était-ce pas avant tout une réaction de « rage » devant le caractère inéluctable, de fatalité, que semblait prendre le cours des événements ; n'était-ce pas en même temps l'un des premiers exemples cohérents d'une tentative *désespérée* — mais qui devait réussir — pour renverser ce cours ? Dégager ce phénomène initial de la lutte clandestine, le mettre en lumière, ordonner autour de lui une œuvre romanesque, c'était évidemment se placer dans les conditions les plus favorables pour écrire « le roman de la Résistance ».

Malgré la louable tentative de Jacques Panijel, un tel roman reste encore à écrire, me semble-t-il. Ce n'est pas que son livre ne soit appelé à tenir une place plus qu'honorable dans la littérature d'après guerre. La voilà en entier, telle qu'elle était vraiment chez nous, la Résistance : les rendez-vous clandestins ; les parachutages ; les arrestations ; les coups de main ; les maquis ; les divergences idéologiques de groupe à groupe et la grande fraternité, tout de même, qui les liait ; la solitude des hommes qui combattaient dans l'ombre, et la désinvolture, l'insouciance qu'ils mettaient à accomplir leurs tâches bien qu'ils fussent devenus des bêtes traquées... oui, tout cela, qui fut profondément ressenti par l'auteur, est admirablement restitué. Le côté « documentaire » de *La Rage*, donc, apparaît de premier ordre.

Je ne puis, à mon grand regret, en dire autant de la réalisation littéraire de ce roman, si sympathique dans ses ambitions et jusque dans ses défauts. Jacques Panijel n'avait pas devant lui un sujet simple qui pouvait s'accommoder d'un développement linéaire. Complexe, multiforme, constitué d'une multitude de plans superposés ou parfois enchevêtrés, par quel bout fallait-il prendre ce sujet et quelle convention littéraire adopter pour perdre le moins possible de sa richesse ?

Jacques Panijel a cru devoir adopter une technique et un langage qui doivent beaucoup aux modes littéraires du jour : composition en « pointillisme simultané », dernier cri des jeunes écrivains qui ont beaucoup lu les romanciers américains ou J.-P. Sartre ; langage violent, cru souvent, proche de l'invective ou du cri... C'est dommage.

Le cas de l'écrivain anglais Graham Greene — dont nous avons été l'un des premiers à signaler l'exceptionnelle richesse — est on ne peut plus curieux. Pour beaucoup de ses lecteurs, il est un auteur de romans policiers dont les œuvres passionnantes laissent pourtant au cœur on ne sait quel malaise ou inquiétude, peu compatible avec ce genre de lecture. Pour quelques-uns, il est un grand romancier catholique à qui le « récit de mystère et d'aventure » sert de véhicule à l'expression d'idées métaphysiques.

Un livre comme *Le Rocher de Brighton* a fortement contribué (et non sans raisons) à accréditer cette dernière idée ; de la même façon que les lecteurs les plus rétifs aux charmes singuliers du *Château* et du *Procès* s'y sont aussitôt attachés dès que la signification profonde des œuvres de Kafka leur fut révélée. Et comment, en particulier, le romancier tchèque avait simplement transposé en termes romanesques le problème métaphysique de la Grâce !

Il ne faut cependant pas tomber en extase devant la moindre ligne de Graham Greene et chercher des intentions profondes là où il n'y en a pas. *Mère Angleterre*, que l'on vient de traduire (Laffont, édit.), décevra sans aucun doute beaucoup de lecteurs qui se seront laissé prendre aux pièges subtils du *Rocher de Brighton*. L'attention que l'on avait portée à ce livre était légitime ; je ne crois pas qu'il faille la reporter, sans la revoir, sur un livre comme *Mère Angleterre*, ouvrage de jeunesse, si je ne me trompe, de Graham Greene.

CONSERVEZ ET COLLECTIONNEZ

France
ILLUSTRATION
LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

avec

une reliure mobile ACLÉ Brevetée FRANCE et ÉTRANGER

spécialement conçue à cet effet

Modèle pour une année . . . . . **330 fr.**

Clefs de montage, utilisables pour plusieurs reliures, la paire . . . . . **42 fr.**

(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)

Pour une reliure. . . . . **80 fr.**

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imp. de Bobigny.
Dépôt légal 3e trimestre 1948. — Imprimeur nº 54.